

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Luc XVIII, 16.



CINQUIÈME ANNÉE

1865

VEVEY
RECORDON FILS
Editeurs.

LYON
F. - A. SCHUTTEL
rue Charlemagne, 45, d^e le passage.

Imprimerie Alph. Recordon & Vovey.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

CINQUIÈME ANNÉE

Le jeune berger.

L'histoire profane nous parle de beaucoup d'hommes distingués qui commencèrent leur vie au milieu des plus humbles scènes et dans les circonstances les plus contraires. Aussi l'histoire peut servir à montrer comment l'industrie, la persévérance et le renoncement à soi-même surmontent souvent les plus grandes difficultés et couronnent de richesses et d'honneurs les têtes grisonnantes de plusieurs personnages qui passèrent leur enfance dans une chaumière et leur jeunesse au milieu de la pauvreté et de la peine. Mais tout cela pourrait avoir lieu pour toi-même, cher lecteur, sans empêcher que ton âme périclite éternellement. C'est sur quelque chose de plus élevé, de meilleur et de plus durable que les richesses et les honneurs d'ici-bas, que nos cœurs devraient être fixés. Ce n'était pas là la part que Jésus recherchait ou qu'il possédait, quand il était ici-bas ; et c'est une part avec Jésus, là où il est allé, que Dieu accorde gratuitement à tous ceux qui le reçoivent

comme leur Sauveur et le servent comme leur Seigneur. L'Écriture a pourtant ses histoires ; et dans l'Ancien Testament où il est tant parlé d'Israël, le peuple terrestre de Dieu, nous voyons aussi que Dieu se plut parfois à élever sur la terre des hommes dont la jeunesse fut assez humble. Nous avons vu un Joseph élevé jusqu'à être le second homme dans le pays d'Égypte ; et une Ruth, quoiqu'elle fût une étrangère Moabite, reçue comme une fille d'Abraham et introduite dans ce qui a été appelé « la plus noble lignée de la terre entière — celle de laquelle, quant à la chair, devait procéder le Sauveur. »

C'est de l'un des descendants de Ruth — son arrière-petit-fils à elle et à Booz — que nous avons l'intention de nous occuper. Il y eut en effet d'étranges contrastes entre une portion de sa vie et l'autre. Choisi de Dieu et pris par Lui des parcs des brebis pour régner sur son peuple d'Israël — un jour vainqueur et favori du roi ; un autre, banni et exilé — un jour, assis lui-même sur le trône, et un autre, chassé et poursuivi par son propre fils rebelle — sa vie fut vraiment des plus accidentées. Dieu veuille nous faire la grâce de savoir y glaner l'instruction réelle que ce récit est destiné à nous offrir.

L'Écriture ne nous donne pas une biographie complète de David. Elle ne commence pas par sa naissance et sa généalogie, pour passer à son enfance et sa jeunesse, puis raconter, à mesure qu'ils arrivèrent, les événements les plus importants de sa vie. Ce n'est pas la manière dont les sujets sont traités dans la parole de Dieu. Le but de la Bible est de glorifier Christ ; et quant à David, à Samuel, à Pierre, ou à Paul, elle nous

parle d'eux juste autant qu'il le faut pour atteindre ce but.

C'est dans les versets qui terminent le livre de Ruth, que nous trouvons la première mention de David. Mes lecteurs se souviennent sans doute de l'entrée lugubre de Ruth et de sa vieille belle-mère, Nahomi, à Bethléem. Ce fut le commencement de meilleurs jours pour celle qui disait que le Tout-Puissant l'avait remplie d'amertume. Ruth glane dans le champ d'orge, et a la chance d'être entrée dans le champ d'un Booz, homme fort et vaillant. Tout ce qui se passe entre eux dans le champ d'orge est plein d'un profond intérêt; et le soir Ruth apporte à Nahomi l'abondance dont Booz l'a chargée. Par elle, Ruth apprend que Booz est proche parent de son mari défunt, Mahlon; et Nahomi l'encourage à faire des avances qui seraient comprendre à Booz qu'elle réclame sa protection selon la loi juive. Tout cela se termine par le fait que Ruth devient la femme de Booz, qui rachète l'héritage aliéné de son beau-père et de son mari; et un fils leur étant né, les femmes dirent à Nahomi : « Béni soit l'Éternel qui n'a pas voulu te laisser manquer aujourd'hui d'un homme qui eût le droit de retrait-lignager! et que son nom soit réclamé en Israël; et qu'il te soit pour te faire revenir l'âme, et pour soutenir ta vieillesse; car ta belle-fille, qui t'aime, a enfanté cet enfant, et elle te vaut mieux que sept fils. Alors Nahomi prit l'enfant, et le mit dans son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice. Et les voisines lui donnèrent un nom, en disant : Un fils est né à Nahomi. Et elles l'appelèrent Obed. Ce fut le père d'Isaï, père de David. » Telle est la première mention de l'homme « selon le cœur de Dieu. » Vient ensuite la

généalogie, depuis Pharès, fils de Juda, jusqu'à David.

Comme l'enfance de David s'écoula à Bethléem et que cette ville ou ce village devint plus tard la scène de l'événement le plus important qui, jusqu'alors, eût eu lieu, non-seulement dans les annales du temps, mais dans les annales de l'éternité, mes jeunes lecteurs seront bien aises d'apprendre quelque chose sur l'aspect et l'état actuel de ce lieu célèbre. On dit que « le voyageur venant de Jérusalem à Bethléem voit de loin cette dernière bourgade au sommet d'une colline élevée, entourée d'autres collines d'égale élévation. La cime sur laquelle la ville est bâtie domine la vallée qui va jusqu'à la Mer Morte, qui s'offre de là en perspective. Le pays d'alentour était anciennement très-fertile ; c'est pourquoi, aussi bien que pour la distinguer d'un autre Bethléem dans la tribu de Zabulon, la ville fut appelée Ephrata, ou *la fertile*. Le mot même de Bethléem, « la maison du pain, » donne une idée de la fertilité de la contrée. Si elle était bien cultivée ou plantée d'arbres, elle pourrait encore mériter ce nom ; d'autant plus que les environs produisent encore, avec une abondance relative, l'olive et la figue, dont les arbres sont plantés sur des terrasses. » C'est dans les champs qui entouraient cette montagne, ou qui en formaient les pentes inclinées, que David paissait les troupeaux de son père.

Il y a, dans l'Écriture, deux ou trois mentions positives de cette humble profession de celui qui devait être le souverain du peuple de Dieu, aussi bien que le doux chantre d'Israël. Des temps de troubles en Israël avaient précédé la naissance de David. La première prophétie, annoncée au vieux Héli par l'enfant Samuel,



DAVID DÉLIVRANT LA BREBIS DE LA GUEULE DU LION

avait été accomplie : Les méchants fils d'Héli avaient été tués par les Philistins sur le champ de bataille. La perte d'Israël fut considérable en ce jour-là. Trente-

mille hommes de pied tombèrent, l'arche de Dieu fut prise, et Héli lui-même succomba à une chute malheureuse. Une longue et sombre période vient ensuite, jusqu'à ce que la repentance d'Israël fût complète et que Dieu les délivrât par le moyen de Samuel, qui les jugea pendant plusieurs années. Samuel lui-même était devenu vieux, ses fils ne marchaient pas dans ses voies, et le peuple résolut de se donner un roi. Dieu les laissa suivre leur propre chemin, et leur donna d'abord Saül pour roi, justement celui qu'ils auraient eux-mêmes choisi. Mais Saül désobéit à l'Éternel, et Samuel eut un pénible devoir à accomplir, en lui déclarant que l'Éternel l'avait rejeté comme roi. Cela ne voulait pas dire qu'il cesserait tout à coup de régner, mais que l'Éternel ne serait pas avec lui, pour l'établir lui et ses descendants sur le trône. Ce fut un grand chagrin pour le vieux Samuel, auquel le Seigneur dit enfin : « Jusqu'à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que je l'ai rejeté, afin qu'il ne règne plus sur Israël? Emplis ta corne d'huile, et viens, je t'enverrai vers Isaï, Bethléémite; car je me suis pourvu d'un de ses fils pour roi. » C'est pour s'acquitter de ce message que Samuel se rendit chez Isaï, et jetant les yeux sur Eliab, il dit : « Certes, l'oint de l'Éternel est devant lui. » Mais Samuel se trompait. Dieu dit : « Ne prends point garde à son visage, ni à la grandeur de sa taille, car je l'ai rejeté; parce que l'Éternel n'a point égard à ce à quoi l'homme a égard : car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux; mais l'Éternel a égard au cœur. » Abinadab est ensuite appelé, mais seulement pour entendre dire : « L'Éternel n'a pas choisi non plus celui-ci. » Il en fut ainsi de tous ceux qui étaient à la maison : — « L'Éter-

nel ne les avait pas choisis. » « Sont-ce là tous tes enfants ? » demande Samuel. Non ; il y en avait encore un — « le plus petit ; mais, voici, il paît les brebis. » David, le jeune berger, arrive bientôt ; il était blond, de bonne mine, et beau de visage. Et l'Éternel dit à Samuel : « Lève-toi, et oins-le ; car c'est celui que j'ai choisi. » C'est ainsi d'une manière subite et inattendue, que David fut tiré de son humble occupation journalière, pour être oint comme le futur roi d'Israël.

Futur roi, — car mes lecteurs doivent remarquer que l'onction de David par Samuel ne faisait que le désigner comme celui que Dieu avait choisi pour occuper le trône, lorsqu'il deviendrait vacant par l'éloignement de Saül. Aussi, lorsque, dans le chapitre suivant, Goliath défie les armées du Dieu vivant, et que trois des frères de David sont allés sur le champ de bataille, David continue à paître « les brebis de son père à Bethléem. » Son père le fait chercher alors pour porter à ses frères des provisions dont ils pouvaient avoir besoin. David, aussi prêt pour ce service que pour tout autre, prend du froment, du pain et des fromages et s'en va au camp ; mais ce qui montre avec quelle fidélité il remplissait ses devoirs de berger, c'est qu'avant de partir pour l'armée il est plein de sollicitude pour les brebis. Ne pouvant pas les garder lui-même à cause du message de son père, il charge quelqu'un d'en prendre soin durant son absence. « David donc se leva de bon matin, *et laissa les brebis en garde au berger* ; puis ayant pris sa charge, il s'en alla, comme son père Isaï le lui avait commandé. » Combien d'entre vous, mes jeunes lecteurs, qui s'ils étaient appelés par leurs parents ou par leurs maîtres, à quitter quelque

ouvrage que vous faisiez pour eux, afin d'aller faire quelque commission au dehors — combien en est-il qui, de leur propre mouvement, penseraient à confier leur ouvrage interrompu à la surveillance ou à la garde de quelqu'un capable et sûr? David aimait son père, c'est pourquoi il prenait soin des brebis de son père, comme si elles eussent été les siennes propres. Puisse cet esprit de fidélité se trouver chez tous mes jeunes lecteurs.

Mais le chapitre, qui nous occupe, donne encore de plus grandes preuves de la fidélité de David comme berger. Il semble n'en avoir jamais parlé jusqu'alors. Mais maintenant pour surmonter la répugnance du roi à le laisser combattre contre Goliath, il raconte, d'une manière aussi simple que s'il n'y avait rien là de surprenant, les faits suivants de sa vie de berger : « Et David répondit à Saül : Ton serviteur paissait les brebis de son père; et un lion vint, et un ours, et ils emportèrent une brebis du troupeau; mais je sortis après eux, je les frappai, et j'arrachai la brebis de leur gueule; et comme ils se levaient contre moi, je les pris par la mâchoire, je les frappai, et je les tuai. » Cette lutte du jeune berger avec le roi des forêts est le sujet, comme vous l'aurez vu, de notre première gravure de cette année. Nous aurons quelques détails de plus à vous donner, lorsque nous en viendrons aux scènes subséquentes de la vie de David.

QUESTIONS SUR « LE JEUNE BERGER. »

1. Que manque-t-il ordinairement dans les cas d'élévation mondaine que présente l'histoire profane?
2. Qu'est-ce qui distingue la portion que Dieu accorde à tous ceux qui reçoivent Jésus?

3. Pourquoi la Bible fut-elle écrite?
4. Dans quelle partie de l'Écriture David est-il d'abord mentionné?
5. Que signifie le mot Bethléem?
6. Quel autre nom porte-t-il?
7. Que peut-on conclure de ces deux noms?
8. Qu'allait faire Samuel dans la maison d'Isaï?
9. Qui paraissait devoir être oublié? Et où était-il dans ce moment?
10. Qu'est-ce qui peut être considéré comme une première preuve de la fidélité de David en tant que berger des brebis de son père?
11. Quelle plus grande preuve de sa fidélité avons-nous?



Une bien triste catastrophe.

Le récit qui va suivre est publié par un journal chrétien :

Comme un instinct naturel conduit tout homme à reculer devant la mort, on ne saurait répéter trop souvent des faits qui montrent avec quelle paix un chrétien peut mourir. Or nous croyons que l'on a bien rarement vu un cas témoignant d'une paix, d'un calme et d'une résignation plus grande, dans des circonstances angoissantes, que celui que nous allons raconter. La veuve d'André Seton-Karr, enlevé par une mort prématurée à la suite d'un excès de fatigue dans l'exercice de ses fonctions officielles pendant la révolte des Indes, se trouvait, le jour de l'Ascension, à Mentone avec

quelques connaissances : là, ses deux fils et leur précepteur se rendirent près d'un réservoir, d'une profondeur de huit pieds seulement, pour s'amuser à pêcher. L'aîné des garçons, André, âgé de douze ans, glissa et tomba dans l'eau. Aussitôt le précepteur plongea après lui et le souleva assez pour que son frère, qui n'avait que onze ans, pût le soutenir avec le manche du filet. Puis, comme s'il pouvait mourir lui-même, mais non laisser mourir celui dont il avait la charge, le précepteur disparut sous l'eau après avoir donné cet ordre à l'enfant : « Tenez-le bien jusqu'à ce qu'il vous arrive du secours. » Avec une abnégation qui n'était surpassée que par celle de son gouverneur, le petit Henri mit sa jambe sur le mur étroit de neuf pouces sur lequel il était assis, et demanda à André de s'y cramponner. « Non, répondit-il, car je pourrais t'entraîner dans l'eau ; » ainsi, pendant près d'une demi-heure, ces deux jeunes frères s'entretenaient ensemble pour la dernière fois sur la terre. Après beaucoup de prières, plusieurs messages d'amour pour sa famille, maints efforts inutiles afin de jeter quelques souvenirs sur le bord pour sa mère, André dit à son frère qu'il ne pouvait plus tenir le manche, qu'ainsi il devait courir chercher du secours ; puis après avoir prononcé d'une voix affaiblie : « Un, deux, trois, » il lâcha le bois et enfonça. Les secours arrivèrent trop tard. Le précepteur, M. Jeanes, que l'on trouva avec son Nouveau Testament grec dans sa poche, fut inhumé à Mentone, et le corps d'André fut transporté en Angleterre et déposé à côté de celui de son père.

Confiance en Dieu.

Un jour une société s'embarquait dans un bateau. Le temps était beau quand ils partirent ; dans l'après-midi un nuage noir s'éleva, le tonnerre gronda, et les éclairs brillèrent, ce qui alarma beaucoup les dames ; l'une surtout était plus effrayée que les autres ; sa petite fille se serra contre elle, lui prit la main et la regardant en face d'un air de compassion et de surprise : « Maman, dit-elle, Dieu est dans le tonnerre ; ne pouvons-nous pas nous confier en lui lorsqu'il parle haut, tout aussi bien que lorsqu'il parle doucement ? » — Oui, ma fille, répondit la mère reprise, avec une larme à l'œil. Et prions, Marie, pour que j'aie la parfaite confiance d'un enfant.

Combien la foi de la petite Marie était précieuse ! Et elle plaisait à Dieu, parce qu'il aime qu'on se confie en lui. Ses enfants se confient en lui, et il voudrait que tous les enfants fussent ses enfants ; c'est pour cela qu'il a envoyé son Fils, Jésus-Christ, pour vous montrer le caractère et l'esprit qui sont chers à son cœur. Et quand Jésus vint, que dit-il ? Vous le savez : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point ; car à de tels est le royaume des cieux. » Eh bien, pour quoi donc seraient nés les petits enfants, s'ils ne sont pas nés pour Dieu ? Leurs mères ne peuvent pas toujours s'attendre à les conserver, et s'ils grandissent comme le Fils bien-aimé de Dieu, humbles de cœur, doux, charitables, patients et obéissants, leur piété précoce glorifie Dieu ; elle l'honore et lui est agréable, et ils répondent au but pour lequel ils sont nés.

Pour les parents et pour les enfants

Henri est un très-petit garçon, il n'a que trois ans; et avant que sa chère tante C. vint faire un séjour chez sa maman, il n'avait jamais entendu parler de Dieu qui « est amour, » et qui lui donne sa nourriture, ses vêtements, ses bons parents et tout ce qu'il a. Mais la tante C. souffrante et toujours couchée sur son canapé, a essayé de parler un peu de Dieu à Henri, de Dieu qui envoie la pluie et fait croître les fleurs devant la fenêtre. L'autre jour Henri était indisposé et tante C. lui donna une poudre dans de la gelée. Le lendemain matin Henri entra en courant, rose et souriant, en disant : « Tante C., la gelée a tout à fait guéri Henri. » « Non pas la gelée, chéri; c'est Dieu qui a fait du bien à Henri, — Dieu qui est si bon pour Henri, qui envoie la pluie pour faire croître les fleurs et l'herbe. » Quelques jours s'écoulèrent sans qu'on eût redit un seul mot sur ce sujet, lorsque la tante C. devint si malade, qu'elle dit qu'elle voulait faire chercher le docteur R. ; « Qui est ton docteur, Henri ? » ajouta-t-elle ; elle pensait qu'il dirait M. R., car lorsqu'il avait été malade peu de temps auparavant, il avait entendu dire qu'on voulait aller le chercher pour lui. Mais il répondit : « Dieu est le docteur de Henri, tante C., c'est Dieu qui guérit Henri. » « Quiconque ne recevra pas, comme un petit enfant, le royaume de Dieu, n'y entrera point. Après les avoir donc pris entre ses bras, il les bénit, en posant les mains sur eux. »



La trappe de l'épi de blé.

« La trappe de l'épi de blé ! » Qu'est-ce que cela peut être ? » dit une petite amie qui, lorsqu'elle reçoit la « Bonne Nouvelle, » regarde d'abord à la table pour voir quels sont les titres des articles du nouveau mois. Je suppose, se dit-elle, que cela se rapporte à des glaneuses, car j'en ai vu quelques-unes emporter dans leurs tabliers des javelles de froment qu'elles avaient ramassées dans les champs, après la moisson. Mais son petit frère, qui demande à maman le couteau à papier, afin de pouvoir découvrir les gravures, peut voir que ce n'est pas de glaneurs que nous allons parler. Non, mes chers enfants, l'épi de blé dont nous voulons vous parler est le nom anglais d'un petit oiseau, qui passe environ la moitié de l'année en Angleterre,

dont il s'éloigne peu après la moisson. Il est très-timide et croit voir du danger dans tout ce qu'il voit bouger. J'ai déjà vu plusieurs trappes comme celles de la gravure. Le berger qui les fait, comme vous pouvez le voir, enlève, avec une bêche, deux pièces de gazon pour chaque trappe. Une de ces pièces est plus longue et plus étroite que l'autre ; il met celle-ci de côté et renverse celle qui est courte et plus large par-dessus le creux étroit qu'a laissé le plus long morceau de gazon. Entre ce dernier et le niveau du sol, il met un morceau de bois auquel est suspendu un crin de cheval à nœud coulant. Lorsque les nuages, chassés par la bise d'automne à travers la campagne, alarment les pauvres petits *épis de blé* et leur font chercher une retraite pour s'y cacher, alors quelques-uns d'entre eux choisissent la petite tranchée, et en y courant, leur col se prend dans le nœud du crin. *

Maintenant que celui qui vient de lire ces lignes, se pose, à haute voix, la question suivante, et attende un moment la réponse.

Savez-vous qui ressemble au petit oiseau dans le piège, et pourquoi ?

« Un pauvre pécheur dans ses péchés, » voilà ce que nous dirions, car « celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, » sait bien que « les gages du péché, c'est la mort ; » justement comme l'homme qui fit la trappe savait bien que nul petit oiseau une fois pris ne pouvait se sauver. Or dans Esaïe XLIX, 24, se trouve cette question : « Le pillage sera-t-il ôté à l'homme puissant ? Et les captifs du juste seront-ils

* Une pareille chasse est absolument défendue dans notre pays.

délivrés?» et ces paroles s'appliquent bien aussi au petit « épi de blé, » d'un côté, car il ne peut pas se délivrer lui-même; et d'un autre, personne n'a le droit de le sortir de la trappe sans laisser deux sous à la place; de sorte que si trois d'entre vous, n'ayant qu'un centime chacun, entreprenaient de délivrer un petit oiseau, votre désir charitable ressemblerait en petit à la miséricorde de Dieu en nous sauvant; mais il ne serait pas comme cette grâce qui règne par la justice, car le malheureux oiseau demeurerait le juste captif du berger jusqu'à ce que les deux sous fussent entièrement payés. Mais Jésus n'est-il pas précisément le Sauveur qui pourvut à tout cela pour nous? Il est bien plus puissant que Satan, dont nous étions la proie; car « par le sacrifice de lui-même, » il a aboli le péché, qui est le seul moyen par lequel Satan peut nous détruire. Le sang qu'il répandit sur le Calvaire a pleinement satisfait Dieu, comme étant la rançon de nos âmes coupables; car il a ressuscité, pour notre justification, Celui qui était mort pour nos péchés.

Maintenant, avant de vous dire « adieu, » nous vous donnerons une petite strophe à apprendre. Elle fut d'abord écrite pour un cher petit garçon, lorsqu'il avait trois ans, et qui dès cet âge si tendre, aimait beaucoup à faire des questions et à entendre parler de la bonté de Dieu. Son nom était Benjamin, comme l'indiquent les premières lettres de chaque vers. On appelle ce genre de poésies des acrostiches.

Et que Dieu, par son Saint-Esprit, vous rende capable de réaliser dans vos cœurs et dans votre expérience la vérité qui s'y trouve exprimée.

Bienheureuse est l'âme fidèle
Et qui se confie au Seigneur,
N'a-t-elle pas le vrai bonheur?
Jésus est la vie éternelle ;
Ah ! qu'il est doux et précieux,
Mon cher enfant, de le connaître,
Il est le Sauveur, le bon Maître,
Nul que lui ne peut rendre heureux.



Encore une année écoulée.

Mes chers enfants, — encore une année écoulée, et plus d'un de ceux qui lisaient avec plaisir et intérêt la « Bonne-Nouvelle » du dernier mois de Janvier, ont passé aussi. Peut-être aimerez-vous à entendre quelques mots sur l'un d'eux, un cher petit garçon que, depuis peu, l'on ne voit plus à sa place accoutumée à l'école du Dimanche et à celle de la semaine. Sa vie dans ce monde a été bien courte, car il n'avait que six ans et demi lorsqu'il tomba malade de la coqueluche, et ne se rétablit jamais.

Une nuit il réveilla sa mère, en disant : « Oh ! maman, je me sens si mal, je crois que je vais mourir. » Elle répondit : « Eh bien, mon cher Samuel, s'il en est ainsi, j'espère que tu iras au ciel. » Il répliqua : « Oh ! non ; maman ! j'ai peur que non, car ce n'est que les *bonnes gens*, tu sais, qui y vont. » Sa mère lui dit alors comment Jésus était mort sur la croix et avait versé son sang pour laver nos péchés, et que Dieu disait que

s'il croyait, il serait sauvé. Quand elle eut fini, il dit avec un grand sérieux : « S'il te plaît, maman, prie pour moi, et demande à papa de le faire aussi. »

Le lendemain matin, le petit Samuel appela sa mère, et, le visage rayonnant de joie, il dit : « Je suis tout à fait heureux, maintenant. Je ne crains plus de mourir. Je puis croire que *tous mes* péchés sont pardonnés. Peux-tu croire que tous les *tiens* le sont, maman? et je m'étonne si la cousine Catherine le peut? (il faisait allusion à une petite fille à peu près de son âge, qui avait été sa compagne). »

Après cela, le pauvre enfant déclina rapidement et s'affaiblit chaque jour davantage, mais dès lors il n'exprima jamais la moindre crainte de la mort; il disait seulement qu'il « allait à Jésus. » Il avait appris l'hymne :

« Il est un doux *repos* pour les petits enfants, »

dont voici l'une des strophes :

Il est pour les petits enfants

Une belle *couronne* au-dessus des nuages ;

Tous ceux qui par la foi sont sages

La recevront bientôt sur leurs fronts triomphants,

Cette couronne glorieuse,

O Jésus! tu l'accorderas

A tous ceux dont l'âme est heureuse

En aimant ton Nom ici-bas.

En pensant à cela, il dit : « Je vais au ciel, maman, pour avoir *ma couronne*, et alors je verrai Willy » — un de ses compagnons qui était mort trois semaines auparavant. Une autre fois il dit : « J'aurai besoin de mes mains et de mes pieds au ciel. » On lui dit que ce n'était que son âme qui irait au ciel, et il répondit : « Oui, je sais que c'est seulement mon âme qui y ira

maintenant; mais j'aurai de nouveau un corps au jour de la résurrection. »

Quoique le petit Samuel souffrit beaucoup, surtout de la difficulté de respirer, il ne se plaignait jamais, mais supportait tout patiemment.

Une fois, après un fort accès de toux, il parut si épuisé que sa mère pensa que le Seigneur allait le prendre, et s'écria soudain : « Oh ! il s'en va ! » Il répondit aussitôt : « Oui ! je vais mourir ; mais pas encore. Mais, maman, ne pleure pas, prie. »

Comme la plupart des autres enfants, Samuel n'aimait pas du tout à prendre sa médecine, surtout lorsqu'il avait beaucoup de peine à avaler ; mais sa grande affection pour sa mère et son désir de lui plaire le poussaient à faire tout son possible ; et une fois qu'on la lui apportait, il mit sa petite main sur sa figure, et dit en soupirant : « Seigneur, aide-moi à la prendre. » Une autre fois il dit : « Je voudrais être au ciel, et alors je n'aurais plus besoin de la prendre ; car là il n'y aura plus ni douleur, ni maladie, ni souffrance, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »

Un jour le petit Samuel dit : « Mon Père est au ciel. » Sa mère croyant qu'il était dans le délire répliqua : « Non, chéri, ton père est seulement sorti ; il sera ici tout à l'heure ; » à quoi le cher enfant répondit : « J'ai deux pères — Dieu est mon Père dans le ciel, et j'en ai aussi un ici. » Quelqu'un lui demandant s'il aimait Jésus, il répondit : « Oh ! oui, je viens justement de le prier. »

Durant sa maladie, Samuel prenait un grand plaisir à entendre lire la Bible, et demandait constamment à ses alentours de prier. C'était une grande privation

pour lui de ne pouvoir aller à l'école du Dimanche, qu'il avait fréquentée pendant quelque temps ; et il essayait toujours d'apprendre parfaitement ses hymnes et ses passages. La veille de sa mort, il répéta à plusieurs reprises ces paroles : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. » Un instant avant de mourir, le petit Samuel leva sa main et dit : « Maman, je vois un homme là-haut ! Ne le vois-tu pas, maman ? » Il s'écria alors : « Viens, Seigneur Jésus, viens ! » puis son esprit bienheureux prit son vol pour être toujours avec Jésus.

Maintenant, chers enfants, je désire qu'en lisant cela vous y pensiez et que vous vous demandiez ce qu'il en serait de *vous*, si, comme le petit Samuel, vous étiez rappelés au bout de peu de jours de maladie ? Comment se fit-il que le petit Samuel mourut si joyeusement ? *Parce qu'il croyait que Jésus lui avait pardonné tous ses péchés.* Et si quelqu'un de vous croit réellement, la parole de Dieu dit qu'il a la vie éternelle ; vous le trouverez dans le cinquième chapitre de l'Évangile de Jean, au verset 24 : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole et croit en celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et il ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » Alors si vous mourez, vous n'aurez rien à craindre, car vous irez à Jésus, pour être toujours avec lui dans cette glorieuse et heureuse demeure qu'il a préparée pour tous ceux qui l'aiment.

Quoique le petit Samuel ne pût lire lui-même la « Bonne-Nouvelle, » cependant il désirait toujours que quelqu'un la lui lût, et quelquefois il demandait que

telles histoires lui fussent lues et relues plusieurs fois. Quelques-uns de nos lecteurs aimeraient peut-être à savoir que la dernière hymne qu'il ait dite, était la suivante :

J'aime à lire dans l'Écriture
 Que, quand Christ était ici-bas,
 Il aimait les enfants, agneaux de sa pâture,
 Il les prenait, les pressait dans ses bras.
 Ah ! j'aurais désiré de sentir sur ma tête
 Le contact de sa main qui bénissait la foi ;
 De voir son doux regard, sa bouche qui répète :
 « Laissez-les, ces petits, venir, venir à moi ! »

Je puis encor chercher sa face
 Pour avoir part à son amour ;
 Et si, dès ici-bas, je savoure sa grâce,
 Je le verrai dans l'éternel séjour.
 C'est là qu'il est allé pour préparer des places
 A ceux qui sont lavés dans son sang précieux,
 Là, que tous les petits entreront sur ses traces ;
 « Car à ceux qui sont tels, le royaume des cieux ! »

Que le Seigneur bénisse la lecture de ces simples faits, et que beaucoup d'entre vous soient, de bonne heure, rassemblés comme des agneaux dans le bercail du Bon Berger ; c'est l'ardente prière de

votre bon ami CHARLES.

Comment Dieu aide les siens.

Dans le comté de Northumberland en Angleterre, vivait Thomas Hownham, pauvre et pourtant riche, accablé de misère et pourtant content. Son travail lui fournissait à peine le plus strict nécessaire pour sa femme et pour ses deux petits enfants. Mais il avait Dieu pour ami, et cet ami ne lui manqua jamais dans le besoin.

Une personne pieuse qui l'avait connu particulièrement, nous raconte comment une fois entre autres elle fut, par les soins de cet ingénieux et fidèle ami, tirée d'une cruelle détresse.

Mes parents, dit-elle, ne demeuraient qu'à une demi-lieue de Thomas, et j'allais souvent visiter sa famille. Un jour il me demanda d'une manière très pressante, si mon père ou ma mère n'avaient pas, pour lui causer une surprise, envoyé la nuit passée quelque présent dans sa maison ? Pas que je sache, repartis-je. — Mais, dites-moi, continuai-je, car je voyais que ma réponse l'avait déconcerté, dites-moi, mon cher Hownham, quelle est cette surprise qu'on vous a causée, et qu'est-ce qu'on vous a envoyé ?

« Je n'avais rien gagné hier de toute la journée, me dit-il. Personne n'avait voulu de mes charbons. Le soir, rentrant chez moi, je n'y trouvai ni pain ni farine. Il n'y avait pas dans toute la maison de quoi faire le plus maigre repas. Ma femme pleurait; les enfants criaient à me fendre le cœur. Ces pauvres petits êtres souffraient de la faim. Ils s'assoupirent enfin d'accablement et de douleur. Ma femme se coucha avec eux.

» Quand je vis que tout mon monde dormait, moi qui ne songeais guère à dormir, je sortis de la chaumière, je me mis à l'écart dans un lieu retiré, et là je repassai dans mon cœur les paroles d'Habacuc : « Car le figuier ne poussera point, et il n'y aura point de fruit dans les vignes ; ce que l'olivier produit manquera, et pas un champ ne produira rien à manger ; les brebis seront retranchées du parc, et il n'y aura point de bœufs dans les étables. Mais moi, je me réjouirai en l'Éternel, et je tressaillerai de joie au Dieu de ma délivrance. L'Éternel le Seigneur est ma force ; il rendra mes pieds semblables à ceux des biches, et me fera marcher sur mes lieux élevés. » — Il faisait un beau clair de lune, mais plus douces étaient les clartés dont le Seigneur environnait mon âme. Près de deux heures s'étaient écoulées. J'avais reçu de si grandes consolations, j'étais tellement pénétré du sentiment de mon indignité, tellement réjoui des richesses de la grâce de Dieu, que j'avais complètement oublié mes besoins temporels, et que je ne songeais plus qu'à exalter l'amour de mon Sauveur et sa miséricorde.

» Dans ces heureuses dispositions, je repris le chemin de ma chaumière. La lune donnait dans notre petite chambre. En passant à côté de la croisée ouverte, j'aperçois un objet étranger sur l'escabeau placé devant le lit. Je me penche en avant pour voir ce que c'est. Jugez de ma surprise ! Un repas complet se trouvait là étalé à mes yeux. Aussitôt je regarde autour de moi, j'écoute, je crie, j'appelle. Personne ne se montre, personne ne me répond. Je courus bien vite dans ma maison, je réveillai ma femme et mes enfants profondément endormis, et leur fis part des biens que le Sei-

gneur, par une main inconnue, avait daigné nous dispenser. »

Tel est le récit que me fit le pauvre Hownham, en m'enjoignant de lui garder le secret. Je n'en parlai qu'à mes parents, qui admirèrent les voies et la bonté de Dieu, et me recommandèrent également d'observer sur cette aventure le silence le plus absolu.

Bientôt après je quittai cette contrée. Douze ans s'étaient écoulés, et j'avais presque oublié les faits ici rapportés, lorsqu'un jour, dans la société de quelques-unes de mes amies, on vint à parler d'un homme fort connu dans le pays, qui était mort depuis quelque temps.

Je demandai ce qu'était devenue sa grande fortune ; car je ne pense pas, dis-je, que durant toute sa vie, il ait fait un seul acte de charité.

« Vous vous trompez, me répondit une femme d'un certain âge. J'ai été moi-même témoin d'un acte de bienfaisance au moins, accompli par lui il y a environ douze ans, dans des circonstances toutes particulières. J'étais autrefois à son service. Un jour, c'était un mardi, il m'ordonna de lui rôtir un gigot de mouton. La veille, il m'avait fallu cuire deux grosses miches de pain blanc. Il se rendit sur le marché aux laines, ayant dans sa poche, selon son habitude, un morceau de pain et une tranche de fromage. Il ne rentra que le soir de fort mauvaise humeur, et se coucha plus tôt qu'à l'ordinaire. Deux heures après qu'il se fut couché, il sonna le domestique, lui ordonna de prendre le rôti avec une des miches de pain blanc, et de les apporter sur-le-champ à la famille de Thomas Hownham. Le domestique partit pour exécuter les ordres de son maître ; et

comme tout dormait dans la maison de Hownham, il déposa les mets à côté de leur lit, et s'en revint bientôt sans avoir vu personne.

Le lendemain matin de bonne heure, mon maître nous fit venir, le domestique et moi. Il semblait fort agité. « Je voulais hier, dit-il, inviter à souper M. Mool et quelques-uns de mes voisins. La pluie m'en a empêché. Je me couchai de bonne heure; mais je dormis fort mal. La femme de Hownham et ses enfants m'apparurent en songe, pâles et transis de faim. L'impression que me fit la vue de leur misère me réveilla et m'agita beaucoup. Je fis le même rêve une seconde fois, et m'efforçai de chasser de mon esprit les pensées pénibles qu'il y excitait. Mais à peine me fus-je assoupi, que le même rêve reparut à mes yeux. Pour le coup, je me crus possédé, et pour rompre le charme, j'ai envoyé à Hownham le gigot et le pain que vous savez. Au reste, je vous défends expressément et sous peine d'être chassés de mon service, d'en souffler mot à âme qui vive. »

J'ai gardé mon secret jusqu'à ce jour, dit la personne qui nous avait fait ce récit. Aujourd'hui je vous le raconte pour vous prouver que cet homme a fait *une* bonne action au moins en sa vie, quoique je ne prétende pas garantir qu'il ne s'en soit dans la suite repenti. »

« Voici, la main de l'Éternel n'est pas raccourcie, pour ne pouvoir pas délivrer, et son oreille n'est pas devenue pesante, pour ne pouvoir pas ouïr. »

Esaië LIX, 1.





« Point d'autre nom »

Quelques personnes étaient réunies autour d'un aveugle, qui s'était établi sur un pont de Londres et lisait dans une Bible en relief. Recevant des passants de leurs biens charnels, il leur annonçait des choses spirituelles. Un monsieur, revenant de la Cité et retournant chez lui, fut conduit par la curiosité à s'approcher aussi de ce pauvre homme qui lisait dans Actes IV; il venait justement de perdre l'endroit et, tandis qu'il essayait de le retrouver avec son doigt, il répétait la dernière phrase qu'il avait lue : — « Point d'autre nom — point d'autre nom — point d'autre nom ! » Quelques-uns souriaient de l'embarras de l'aveugle; mais le monsieur s'en alla profondément pensif. Depuis peu il avait été convaincu qu'il était un pécheur, et de plusieurs manières il avait essayé d'obtenir la paix d'esprit. Mais

les exercices religieux, les bonnes résolutions, les habitudes changées — tout était inefficace pour soulager sa conscience et le rendre capable de se réjouir en Dieu. Cependant les paroles de l'aveugle qu'il avait entendues résonnaient en son âme comme une musique solennelle : — « Point d'autre nom ! » Lorsqu'il fut chez lui et qu'il se fût retiré pour reposer, ces paroles, comme les cloches du soir, se faisaient encore entendre : — « POINT D'AUTRE NOM — POINT D'AUTRE NOM — POINT D'AUTRE NOM ! » Et lorsqu'il se réveilla, d'un rythme plus joyeux, ces mots continuaient à retentir : — « POINT D'AUTRE NOM — POINT D'AUTRE NOM — POINT D'AUTRE NOM ! » Cette harmonie pénétra dans son âme, et il se réveilla à une nouvelle vie. « Je vois ! je vois ! tout ce que j'ai essayé de faire pour être sauvé par mes propres œuvres, ma repentance, mes prières, ma réforme, était absolument vain. Je vois mon erreur. C'est Jésus seul qui peut sauver. Je veux regarder à lui. Il n'y a point de salut en aucun autre. Car il n'y a point d'autre nom — point d'autre nom — point d'autre nom — sous le ciel qui soit donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés. »



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

(Suite de la page 260, année 1864.)

DIXIÈME PARTIE.—*La loi; expiation; incapacité morale.*

Un jour que Marie était dans une joyeuse disposi-

tion d'esprit, son père, qui comprenait parfaitement l'état des choses, dirigea ses remarques en conséquence.

— Marie, comprends-tu le sens de ce verset : Celui qui bronche en un seul point, est coupable à l'égard de tous ? (Jacq. II, 10.)

— Non, papa ; je me suis souvent demandé comment cela pouvait être vrai.

— Sans doute, cela ne veut pas dire littéralement, que si un homme transgresse un des commandements, il transgresse par cela même tous les autres ; par exemple, qu'un homme qui dérobe est un meurtrier ; mais celui qui enfreint un commandement est aussi réellement un transgresseur ; ou qu'il lui est aussi impossible d'être justifié par la loi que s'il les avait tous transgressés. Me comprends-tu ?

— Non, papa ; ou, du moins, je ne conçois pas comment cela peut être vrai.

— La loi de Dieu est, en fait, une seule loi, quoique divisée en plusieurs préceptes distincts ; ils respirent tous le même esprit et demandent le même caractère moral. C'est pourquoi si un homme transgresse l'un d'eux, il pèche contre l'esprit de tous. Un voleur démontre aussi clairement qu'un meurtrier qu'il n'aime pas son voisin comme lui-même. En outre, un homme qui transgresse un commandement montre un mépris de l'autorité de Dieu, qui le conduirait à désobéir aux autres, s'il en avait la tentation et l'occasion. Cela est tout simple — n'est-ce pas ?

— Oui, papa.

— Mais, indépendamment de ce côté de la question, il est aussi impossible qu'un homme qui n'aurait commis qu'un seul péché en sa vie puisse subsister par ses

bonnes œuvres, que s'il en avait commis un million.

Marie parut surprise.

— Quoi ! ma chère, pense donc à ce que dit la loi : « Celui qui fait ces choses vivra par elles ; » mais aussi « l'âme qui aura péché » — non pas l'âme qui aura péché mille ou cent fois, — mais « l'âme qui aura péché, mourra ! » Supposons que je t'eusse promis une récompense à la condition que tu marches droit jusqu'au bout d'une ligne, sans t'en écarter une seule fois, cela te servirait-il à quelque chose de dire : « Je ne me suis écartée qu'une ou deux fois, et je suis revenue à marcher droit ? » ou supposons qu'un homme fût condamné comme meurtrier, pourrait-il s'excuser en soutenant qu'il n'était pas un voleur ?

— Non, papa ; je le vois bien maintenant.

— Tu vois donc, ma chère, combien c'est chose inutile et insensée d'attendre d'être sauvée par ta propre justice. Même si tu commençais dès à présent à être parfaitement sainte et à ne jamais commettre un seul péché de plus, comment tous ceux que tu as déjà commis seraient-ils effacés ?

— Mais si j'étais parfaitement sainte tout le reste de ma vie, ne serait-ce pas injuste de me punir à jamais pour mon péché passé ?

— Injuste ! Tu oublies que la loi de Dieu exige *toujours* une parfaite obéissance ; elle exige que tu aimes Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même, à *chaque moment de ta vie*. Si tu fais cela une fois, tu fais ton devoir pour cette fois-là seulement ; et comment cela te dispenserait-il de le faire le reste du temps ? Je présume que tu n'espères pas de faire expiation

pour les manquements passés en aimant Dieu *plus* que de tout ton cœur le reste de ta vie!

Il serait impossible de décrire les émotions de chagrin, de découragement et d'irritation qui remplissaient le cœur de Marie en entendant ces remarques; elle sentait que toute sa bonté, durant les derniers jours, était inutile — qu'elle ne lui donnait pas le moindre droit à la faveur de Dieu — et que, en dépit de tout ce qu'elle pourrait faire, il serait juste en Lui de la punir pour toujours. La loi de Dieu lui paraissait par trop stricte et impossible à observer; elle lui paraissait odieuse; et puisque sa bonne conduite ne servait de rien, elle ne s'efforcerait plus du tout d'être bonne à l'avenir. Mais alors vint l'affreuse pensée de la misère éternelle — de la demeure dans les ardeurs éternelles. Le cœur plein d'inimitié, de haine et de désespoir, elle se retira pour se coucher.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant la conversation suivante qui débuta ainsi :

— Marie, as-tu une idée claire de la manière dont la mort de Christ a été une expiation pour le péché? ou, en d'autres termes, comment cette mort a rendu juste de la part de Dieu, le pardon des pécheurs?

— Non, papa; il m'a souvent paru étrange que la mort d'une personne innocente pût expier les péchés du coupable.

— Eh bien, j'essayerai de te le faire comprendre. Tu conçois que Dieu, étant saint, doit haïr le péché?

— Oui, papa.

— Étant la vérité même, cette haine doit être manifestée?

Marie (avec hésitation). — Oui, papa.

— S'il n'agissait pas ainsi, — s'il donnait lieu à ses créatures de supposer qu'il approuvait le péché, ou y était indifférent, il ne serait pas vrai. Il était donc nécessaire que Dieu non-seulement *éprouvât*, mais qu'il *manifestât* son indignation contre le péché.

— Oui, papa, dit Marie — sans hésiter plus longtemps.

— Eh bien, le moyen le plus simple et, à première vue, le seul moyen que Dieu eût de manifester son déplaisir contre les transgressions des hommes, c'était de leur infliger immédiatement un châtement. Mais si un autre moyen pouvait se trouver, dans lequel le déplaisir de Dieu pût être *aussi clairement* déployé qu'il l'eût été dans la destruction de toute la race humaine, les hommes pourraient encore être sauvés. En d'autres termes, si un être pouvait se rencontrer, à la fois capable et disposé à supporter la colère de Dieu à notre place, un être si grand et si glorieux que le châtement qu'il endurerait à notre place serait une manifestation aussi claire de l'aversion de Dieu contre le péché, que si nous l'endurions nous-mêmes, nous pourrions échapper. N'est-il pas vrai?

— Oui, papa, parfaitement.

— Mais alors, où se trouverait un tel être ? — à la fois si glorieux, si tendrement aimé de Dieu, et cependant si bienveillant et si compatissant ? Qui aurait pu prévoir que l'unique et bien-aimé Fils du Père s'offrirait en sacrifice. O merveilleux amour, qui surpasse toutes nos pensées !

Il paraissait perdu dans une ravissante contemplation. Enfin Marie s'aventura à demander :

— Christ souffrit-il autant que le monde entier eût dû souffrir ?

— Cela n'était pas nécessaire pour faire l'expiation. Si Dieu ne voulait pas épargner le pécheur, alors même que c'était son propre Fils bien-aimé qui était à la place du pécheur, il était bien manifesté par là qu'il ne l'épargnerait *jamais* sans expiation. La justice de Dieu est aussi clairement dévoilée dans le sacrifice de Christ, que sa miséricorde.

— Dans ce cas je ne vois pas, papa, pourquoi la repentance est nécessaire. Si Christ a porté nos péchés, pourquoi devrions-nous les porter de nouveau ?

— Je te demanderai à mon tour, Marie, pourquoi Dieu pardonnerait ou comment il *peut* pardonner à ceux qui nient d'avoir péché, et ceux qui ne veulent pas accepter de pardon ? Mais, en fait, la repentance est *nécessaire* au pardon ; car avant qu'un homme se repente, le langage de son cœur est : Je n'ai point fait de mal, de sorte que je n'ai pas besoin de pardon ; Christ offre le pardon à ceux qui sont coupables. Toute la controverse entre Dieu et le pécheur revient à cela ; car tout ce que Dieu demande est qu'il se reconnaisse coupable et se confie au sacrifice de Christ pour être pardonné.

Or, Marie, ne peux-tu pas voir ou plutôt peux-tu t'empêcher de voir la sagesse et la bonté infinies de ce plan de salut ? Qui eût jamais pu imaginer un tel moyen de pardon ? qui aurait supposé que Celui qui est Dieu au-dessus de toutes choses voudrait mourir pour des mortels ? Et quand tu le vois répandant son sang et mourant pour toi, comment peux-tu te retenir de te jeter à ses pieds et de les arroser de tes larmes ?

— Je voudrais que tu voies, reprit-il après une pause, que la repentance n'est pas imposée comme une condition arbitraire — c'est-à-dire comme une condition que Dieu pouvait ou n'aurait pas dû lier intimement à ses offres de miséricorde ; elle est conforme à la nature même des choses ; de fait, elle ne peut s'appeler une condition ; car si un homme offrait d'accorder une faveur à un autre, il n'ajouterait pas : « à condition que tu l'acceptes » — cela allant sans dire. La repentance n'implique que la disposition à accepter le salut comme un don gratuit, et c'est pourquoi Dieu, de fait, l'offre *sans condition*. Il est vrai que si son offre est acceptée, elle conduira à un changement de cœur et de vie ; or ce n'est pas là une condition du salut, mais seulement une preuve de son acquisition.

— Je comprends ce que tu veux dire, papa, dit Marie. Mais elle trouva que la compréhension et la soumission étaient deux choses différentes.

— Papa, dit Marie une autre fois, crois-tu qu'une personne qui lit la Bible et prie chaque jour soit plus près d'être convertie que celle qui ne le fait pas ?

— La Bible, Marie, ne donne aucun encouragement à ceux qui lisent et prient avec un cœur impénitent.

— Alors, je ne vois pas du tout à quoi sert de prier.

— De prier sans sincérité, tu entends, je pense. Il y a beaucoup d'utilité à prier du cœur, quoiqu'il n'y en ait point à prier autrement.

— Alors, papa, je ferai aussi bien de renoncer à tout cela.

— Vois combien tu es déraisonnable, Marie ! Parce que des prières sans cœur ne servent à rien, tu ne veux pas prier du tout ; et tu as de mauvaises pensées au

sujet de Dieu, parce qu'il ne veut pas accepter des services hypocrites et égoïstes.

— Mais si je ne puis faire mieux, papa, que dois-je faire alors?

— Si tu ne peux faire mieux! Pourquoi, ma pauvre enfant, Dieu a-t-il dit que ceux qui ne se repentent pas doivent périr; et si tu ne te repens pas, que faire sinon en subir les conséquences.

A ces terribles paroles, Marie fondit en larmes et sanglotta pendant quelque temps sans pouvoir parler. Son cœur s'élevait contre les exigences de Dieu; elle avait une réponse toute prête, mais son père y avait répondu si souvent déjà qu'elle craignait de la présenter de nouveau. Au bout d'un moment, elle reprit: «Mais, papa, ma difficulté revient encore. Tu sais, papa, qu'il n'y a point d'argument contre la conscience, et aussi longtemps que j'ai la conscience de mon incapacité, je ne puis être convaincue que je suis capable.

— Si nous ne pouvions pas être trompés dans notre conscience, ton raisonnement serait irréfutable. Ce dont tu as conscience, c'est de ta très-forte répugnance qui, tant qu'elle existe, équivaut à l'incapacité — espèce d'incapacité qui est quelquefois appelée *morale* pour la distinguer de l'incapacité *naturelle*. Pour rendre la chose plus claire, supposons que quelqu'un essayât de te persuader de mettre le feu à la maison, et de nous brûler tous — ne te sentirais-tu pas incapable de le faire, tout autant que si tu n'avais pas la force physique nécessaire pour cela?

— Oui, vraiment, papa.

— Il serait impossible qu'une tendre mère tuât son enfant, qu'une épouse affectionnée assassinât son mari,

tout en continuant à l'aimer — aussi impossible que si cela ne pouvait pas se faire. Leurs dispositions pourraient être changées et alors l'impossibilité pourrait ne plus exister. Dans ce sens, je reconnais qu'il t'est impossible de te repentir ou d'aller à Christ; ou, ce qui revient au même, il est absolument certain que tu ne feras jamais ni l'un ni l'autre de toi-même.

Marie soupira profondément.

— Tu vois qu'il dépend de la souveraine grâce de Dieu que tu sois sauvée ou non.

— N'y a-t-il donc rien que je puisse faire ? dit Marie avec un accent de désespoir.

— Rien, si tu ne *veux* pas faire ce que Dieu demande. Ma chère fille, je t'aiderais volontiers si je le pouvais, mais je n'ose prétendre à être plus miséricordieux que Dieu. Je dois te laisser là où te laisse sa parole — enfermée entre ces vérités. Tu ne peux jamais être sauvée à moins que tu ne te repentes et ne viennes à Christ; l'obstacle à cela ne vient pas de Dieu, il est uniquement et entièrement en toi; cependant il est absolument certain que tu ne feras jamais rien sans le secours de Dieu.

La détresse de Marie fut affreuse. Elle monta à sa chambre et se jeta sur le parquet. « Oh ! je voudrais n'être jamais née ! je voudrais n'être jamais née ! » s'écria-t-elle. Si l'on se fût borné à lui dire qu'elle pouvait aller à Christ si elle voulait, quoiqu'elle l'eût nié en paroles, il y aurait eu dans son cœur une certaine croyance que, si elle pouvait aller maintenant, elle pouvait aller une autre fois, et cela aurait allégé son anxiété; mais sentir que c'était uniquement par sa faute qu'elle n'allait pas à Christ, tout en étant, cependant,

convaincue que, par elle-même, elle ne pouvait jamais aller, — en un mot, qu'elle était entre les mains du Tout-Puissant, pour être traitée selon sa souveraine volonté et son bon plaisir, c'était là pour elle quelque chose de vraiment angoissant.

Tant que durèrent ces luttes intérieures, Marie ne put prendre plaisir à rien ; elle se sentait comme rejetée, enviant souvent le bonheur des bêtes et des oiseaux, ou souhaitant de n'avoir jamais existé. D'autres fois elle était obligeante et de bonne humeur, ayant surmonté quelques-uns de ses défauts d'enfant ; mais quand elle était sous l'influence de ses mauvais sentiments, elle paraissait désobligeante et morose. Une réflexion, qui lui causa une grande détresse, c'est que sa culpabilité était aggravée par les privilèges mêmes dont elle jouissait. Cette idée lui avait souvent été présentée, comme un motif de plus à une repentance *immédiate* ; mais maintenant que la délivrance lui paraissait impossible, elle aurait volontiers renoncé à ses privilèges pour que sa responsabilité en fût d'autant moindre. Elle se serait résolue encore à mettre volontairement de côté la parole de Dieu, n'eût été qu'elle comprenait que cela ne diminuerait pas sa culpabilité ; et à son souhait de n'être jamais née se joignit celui d'être née païenne.

A suivre.



Le matin.

Il y avait un gros matin pour garder un hangar de

bois; il était ordinairement enchaîné le jour et en liberté la nuit.

Un garçon du voisinage prenait un malin plaisir à lui jeter des pierres et à l'exciter, pensant qu'il n'y avait point de danger pour lui, puisque le chien était enchaîné. Le chien, comme on peut penser, n'aimait pas le garçon qui le tourmentait, et il le montrait par maint grognement, lorsqu'il approchait pour commencer son jeu habituel.

Il arriva un jour que le chien était en liberté et courait dans le chantier, lorsqu'il vit entrer le garçon. Comme il ne voyait en lui qu'un ennemi et qu'il se souvenait de ses mauvais traitements, il l'attaqua avec fureur. Le garçon éprouva alors la conséquence de sa méchante conduite envers le chien et se repentit d'avoir cédé à une disposition si cruelle; mais maintenant il était trop tard pour lui de regretter ses actes précédents, car l'animal furieux le saisit à la gorge, et selon toute apparence il allait l'étrangler, lorsqu'une jeune femme entra dans la cour.

Cette femme, qui aimait à faire le bien tout autour d'elle, était bonne pour le chien qui, en conséquence, l'aimait beaucoup. Alarmée du danger que courait le garçon — danger qui ne laissait pas le temps d'appeler au secours — elle courut à l'animal féroce, et voyant qu'elle ne pouvait lui faire lâcher prise, elle mit sa main dans la gueule du chien, au risque de la perdre, dans l'espoir qu'elle pourrait sauver la vie du garçon.

Le chien, tout furieux qu'il était, lorsqu'il sentit la main de son amie, de crainte de la blesser, lâcha sa proie et le garçon échappa et fut délivré.



La harpe de David et la fronde de David.

Dans notre précédent article, nous avons vu le jeune berger qui se tenait devant le roi pour lui exprimer son désir de répondre au défi de Goliath. Mais depuis qu'il avait été oint par Samuel, jusqu'à son arrivée au camp, où il apportait des provisions à ses frères aînés, il avait passé quelque temps auprès du roi Saül. Saül était un méchant homme, et dès le moment où David avait été oint pour lui succéder sur le trône « l'Esprit de l'Eternel se retira de Saül. » Cet Agent Tout-Puissant, dont la présence était nécessaire pour rendre quelqu'un capable de bien gouverner le peuple de Dieu, abandonna le roi infidèle et désobéissant ; « et depuis ce jour-là l'Esprit de l'Eternel saisit David. » Il était maintenant l'oint de Dieu, quoique la nation ne le connût pas ;

mais « l'Esprit de l'Éternel » le connaissait et le visitait de temps en temps, faisant de lui le vase de sa puissance pour le service de Dieu et pour le bien d'Israël. Mais ce ne fut pas le seul changement qui eut lieu. Non-seulement « l'Esprit de l'Éternel » abandonna Saül, mais « un méchant esprit, envoyé par l'Éternel, le troublait. » Dieu l'abandonna à l'influence de quelque esprit déchu et malin, tel que ceux dont tant de gens étaient « possédés » du temps de notre Sauveur. C'était un châtement pour la rébellion de Saül contre l'Éternel, et, de fait, une grave affliction. Les serviteurs de Saül lui conseillent d'essayer l'emploi de la musique, comme remède à ses sens troublés, lorsqu'ils étaient affectés par ce malin esprit. Et qui devait être choisi pour servir le monarque angoissé, sinon David, le fils d'Isaï? Saül envoie des messagers à Isaï, pour lui dire : « Envoie-moi David, ton fils, qui est avec les brebis. » David fut envoyé, et « vint vers Saül, et se présenta devant lui; et Saül l'aima fort, et il lui servit à porter ses armes. »

De quelle manière admirable Dieu agit pour exécuter ses desseins! Comment David, le jeune berger, aurait-il pu être introduit à la cour et se familiariser avec les scènes, au milieu desquelles il aurait à vivre et à agir, lorsqu'il aurait succédé au trône? Dieu accomplit cela par le châtement infligé à Saül, qui envoie, lui-même, chercher David pour jouer de la harpe afin de le soulager; et la musique de David procure, en effet, un tel soulagement au malheureux monarque qu'il fait dire à Isaï : « Je te prie, que David demeure à mon service; car il a trouvé grâce devant moi. Il arrivait donc que, quand le malin esprit, envoyé de Dieu, était sur Saül,

David prenait la harpe, et en jouait de sa main ; et Saül en était soulagé, et s'en trouvait bien, parce que le malin esprit se retirait de lui. »

Mais David n'avait pas servi Saül durant tout l'intervalle qui s'était écoulé entre la visite de Samuel et le combat avec Goliath. Nous lisons dans 1 Sam. XVII, 15 : « Et David allait et revenait d'auprès de Saül, pour paître les brebis de son père à Bethléem. » Qu'il est beau de le voir ainsi, ce semble, également content de son sort, soit lorsqu'il remplissait ses devoirs auprès du roi, au milieu des splendeurs de la cour, soit dans les champs tranquilles de Bethléem, où il paissait les brebis de son père.

C'est de cette agreste retraite et de cette humble occupation, qu'il fut, comme nous l'avons vu dans notre dernier numéro, envoyé par son père pour porter les provisions au camp à ses frères. A son arrivée, il trouve les Philistins rangés en bataille, d'un côté, sur une montagne, et sur une autre vis-à-vis, les Israélites, avec la vallée du Chêne entre deux. Les deux armées avaient été ainsi en présence pendant quelque temps et, soir et matin, Goliath, homme de force et de stature gigantesques, se présentait, défiant les armées d'Israël de trouver un homme qui voulût combattre avec lui. « Ne suis-je pas Philistin ? dit-il, et vous, n'êtes-vous pas serviteurs de Saül ? Choisissez l'un d'entre vous, et qu'il descende vers moi. Que s'il est le plus fort en combattant avec moi, et qu'il me tue, nous serons vos serviteurs ; mais si j'ai l'avantage sur lui, et que je le tue, vous serez nos serviteurs, et vous nous serez asservis. » Puis le Philistin ajoutait : « J'ai déshonoré aujourd'hui les troupes rangées d'Israël, en leur disant :

Donnez-moi un homme et nous combattrons ensemble. » Jour après jour, ce terrible défi résonnait aux oreilles de l'armée terrifiée. Et il n'y avait personne qui osât l'accepter, pour l'amour de l'Éternel et d'Israël. Où était Saül lui-même, dont la tête et les épaules dépassaient celles de tout autre du peuple, et dont il avait été dit : « Tu l'oindras pour être le conducteur de mon peuple d'Israël, et il délivrera mon peuple de la main des Philistins. » Hélas ! si fort qu'il fût, il n'avait point de courage pour un combat tel que celui auquel Goliath le provoquait. « Mais Saül et tous les Israélites ayant entendu les paroles du Philistin, furent étonnés, et eurent une grande peur. »

Sans doute la stature de Saül ne suffisait pas, par elle-même, pour faire de lui l'égal de cet arrogant champion. Où trouver quelqu'un de corpulence et de force pareilles ? Sa hauteur était d'environ dix pieds, dix pouces ; la cotte de mailles qu'il portait pesait cinq mille sicles d'airain, c'est-à-dire plus de 100 livres : la hampe de sa hallebarde ressemblait à l'ensouple d'un tisserand ; et le fer de cette hallebarde pesait six-cents sicles de fer, soit près de 20 livres. Toutes ces choses n'étaient rien pour la foi qui pouvait compter sur la force de Dieu pour la victoire ; mais Saül, hélas ! n'était pas un homme de foi. La pensée d'exposer sa propre vie, pour l'amour d'Israël, semble ne s'être pas même présentée à lui. Il reste tremblant dans sa tente et se contente d'offrir une récompense à quiconque tuera le géant. « S'il se trouve quelqu'un qui le frappe, le roi le comblera de richesses, et lui donnera sa fille, et affranchira la maison de son père de toutes charges en Israël. »

Les soldats parlaient entre eux de ces offres du roi, justement après l'arrivée de David au camp, apportant les présents de son père aux trois fils aînés. Il était arrivé à temps pour entendre le défi de Goliath, et pour voir les Israélites s'enfuir, fort effrayés. Alors, les hommes lui racontent ce que le roi avait offert; et David s'informe plus particulièrement du sujet. Ils répondent par les paroles que nous venons de citer, lorsque Eliab, le frère aîné de David, intervient : « Pourquoi es-tu descendu? et à qui as-tu laissé ce peu de brebis au désert? Je connais ton orgueil, et la malignité de ton cœur; car tu es descendu pour voir la bataille. » Cher jeune lecteur, es-tu un frère aîné ou une sœur aînée? et te sens-tu quelquefois porté à te plaindre de la méchanceté des cadets de la maison? Prends garde alors que, dans tes reproches mêmes, tu ne montres pas la propre méchanceté. Assurément, c'est bien là ce que fit Eliab. La conduite de David pourrait être considérée de deux points de vue. Mais pour la considérer dans son vrai jour, Eliab ne pouvait pas s'éloigner plus qu'il ne le faisait, du moyen de bien juger du fait. David était venu au camp envoyé par son père, non point pour voir la bataille, comme le disait Eliab (parlant de David comme d'un garçon curieux d'être témoin d'un combat), mais pour apporter des provisions, comme un serviteur aurait pu le faire, à Eliab lui-même et à ses frères qui étaient avec lui. Si nous pensons au but pour lequel Dieu l'avait amené à la vallée du Chêne, ce n'était pas pour *voir* la bataille, mais pour *combattre*. Oui, le combat que ni Eliab, ni son maître royal, ni aucun des puissants hommes d'Israël n'osaient accepter, l'adolescent David

était prêt à l'engager. Il se borne à répondre à son frère : « Qu'ai-je fait maintenant ? N'y a-t-il pas de quoi ? » Et bientôt après Saül l'ayant fait appeler, David lui dit : « Que le cœur ne défaille à personne à cause de celui-là : ton serviteur ira et combattra contre ce Philistin. » Saül le reprend en disant : « Tu ne saurais aller contre ce Philistin, pour combattre contre lui ; car tu n'es qu'un jeune garçon, et lui, il est homme de guerre dès sa jeunesse. » Ce fut alors que David raconta à Saül comment il avait tué le lion et l'ours, et il ajoute : « Et ce Philistin, cet incirconcis, sera comme l'un d'eux ; car il a déshonoré les troupes rangées du Dieu vivant. » Personne, ce semble, n'avait entendu parler de cet exploit auparavant. Il avait été un secret entre David et ce Seigneur, auquel il s'était confié, et par lequel il avait été délivré. S'il est mentionné alors, c'est uniquement parce que la gloire du même Seigneur l'exigeait, afin de surmonter la répugnance de Saül à laisser aller David contre Goliath. David n'a pas l'idée de s'élever lui-même ; mais il donne toute gloire à Dieu. « L'Éternel qui m'a délivré de la griffe du lion, et de la patte de l'ours, lui-même me délivrera de la main de ce Philistin. » Soit que ces paroles inspirassent à Saül une mesure du courage de David, soit qu'il n'y eut en lui que l'égoïsme qui voulait bien que quelqu'un risquât sa vie, pourvu que la sienne propre fût sauve, il consentit et dit à David : « Va, et l'Éternel soit avec toi ! »

Mais David devait encore être éprouvé d'une autre manière, avant de pouvoir aller à la rencontre du géant. Le mépris d'Eliab fut sa première épreuve, lorsqu'il commença à prendre le parti d'Israël contre l'en-

nemi commun. Maintenant, Saül, par un acte, sans doute bien intentionné, était sur le point de tout gâter. Qu'y avait-il à faire, selon lui, sinon de revêtir David de sa propre armure, de l'armure de Saül? David se laissa mettre le casque et la cuirasse, et il ceignit l'épée de Saül, puis il essaya de marcher, mais c'étaient des armes qu'il n'avait pas éprouvées et son cœur se découragea. « Et David dit à Saül : Je ne saurais marcher avec ces armes; car je ne l'ai jamais essayé. Et David les ôta de dessus soi. » Et il fit bien. L'armure de Saül eût été une pauvre chose pour s'y confier dans le combat; et, s'il l'avait conservée, le seul effet qu'elle eût produit aurait été de détourner sa confiance du Dieu vivant pour la porter sur la cuirasse qu'il avait endossée. Le moment était sérieux, mais c'était par la foi que David s'était offert à être le champion d'Israël contre l'ennemi; et la foi repousse l'armure qu'elle n'a pas éprouvée et prend les armes bien connues et souvent employées, qui, par leur faiblesse même, ne glorifient que Dieu seul, si la victoire est obtenue par leur moyen. « Mais il prit son bâton en sa main, et se choisit du torrent cinq cailloux bien unis, et les mit dans sa mallette de berger qu'il avait, et dans sa poche, et il avait sa fronde en sa main, et il s'approcha du Philistin. » Comme cela rappelle les cors de bélier, au son desquels les fiers créneaux de Jéricho tombèrent, et les flambeaux et les cruches de l'armée amoindrie de Gédéon — le gâteau de pain d'orge, devant lequel les tentes des Madianites furent renversées. « L'épée de l'Éternel et de Gédéon » fut alors un cri de guerre victorieux, et la fronde et la pierre furent de même victorieuses dans cette occasion-

ci. Elles n'excitent d'abord que le dédain du géant. « Et le Philistin regarda, et vit David, et le méprisa; car ce n'était qu'un jeune garçon, blond, et beau de visage. Et le Philistin dit à David : Suis-je un chien, que tu viennes contre moi avec des bâtons? Et le Philistin maudit David par ses dieux. Le Philistin dit encore à David : Viens vers moi et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs. » Si belle est la réponse de David à cette grossière vanterie que je ne puis m'empêcher de la citer en entier : — « Et David dit au Philistin : Tu viens contre moi avec l'épée, la hallebarde et l'écu; mais moi, je viens contre toi au nom de l'Éternel des armées, du Dieu des batailles rangées d'Israël, lequel tu as déshonoré. Aujourd'hui l'Éternel te livrera entre mes mains : je te frapperai, je t'ôterai la tête de dessus toi, et je donnerai aujourd'hui les cadavres du camp des Philistins aux oiseaux des cieux, et aux animaux de la terre, et toute la terre saura qu'Israël a un Dieu. Et toute cette assemblée saura que l'Éternel ne délivre point par l'épée, ni par la hallebarde; car cette bataille est à l'Éternel, qui vous livrera entre nos mains. »

Quel respect et quelle affection pour le Nom de Jéhovah; quelle confiance en Jéhovah lui-même, quelle calme et ferme assurance de la victoire ces paroles de David ne respirent-elles pas? Et comme il attribue humblement toute la gloire du succès sur lequel il compte, non pas à lui-même, mais à l'Éternel auquel est la bataille.

Le récit de ce combat n'est pas long. Une pierre lancée par la fronde de David et qui s'enfonça dans le front de Goliath, suffit pour abattre le géant; « il

tomba le visage contre terre. » David, n'ayant point d'épée, prit celle de son adversaire avec laquelle « il le tua et lui coupa la tête. » Quel type frappant en cela de ce Sauveur béni, Fils de David et pourtant Seigneur de David, qui vint pour nous délivrer, lorsque nous étions exposés aux attaques d'un ennemi pire que Goliath, et à une mort pire que celle qu'il pouvait infliger. Comme Jésus se montra ainsi « le Bon Berger » qui « donne sa vie pour ses brebis. » « Le mercenaire, à qui n'appartiennent point les brebis, voyant venir le loup, abandonne les brebis, et s'enfuit. » C'est justement ce que fit Saül, tremblant dans sa tente, au lieu de combattre les batailles de l'Éternel. David ne pouvait supporter de voir l'Éternel déshonoré et son peuple dispersé et foulé aux pieds ; et ainsi il risque tout, même sa vie, pour l'honneur du Nom de l'Éternel et la délivrance des armées d'Israël. David *risqua* sa vie, mais Jésus *donna* la sienne. « Par la mort, » comme David tuant le Philistin avec sa propre épée, Jésus vainquit « celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et cela pour délivrer ceux qui, par la crainte de la mort, étaient toute leur vie sujets à l'esclavage. » Ne voulez-vous pas, chers lecteurs, aimer ce grand Libérateur et vous confier en lui ?

Remarquons encore les résultats de la victoire de David. « Et les Philistins, ayant vu que leur homme fort était mort, s'enfuirent. Alors ceux d'Israël et de Juda, » ceux même qui, tout à l'heure, tremblaient dans leurs tentes ou dans leurs rangs, « se levèrent, et jetèrent des cris de joie, et poursuivirent les Philistins, jusqu'à Gath, et jusqu'à Hébron. Et les enfants d'Israël s'en retournèrent de la poursuite des Philistins, et pillèrent leur camp. »

QUESTIONS SUR

• LA HARPE DE DAVID ET LA FRONDE DE DAVID. •

1. Quel fut le premier grand changement qui suivit l'onction de David par Samuel?
2. Quel fut le second?
3. Sous l'influence de qui, Saül envoya-t-il chercher David?
4. Quelle pensée cette affaire peut-elle suggérer quant aux voies de Dieu?
5. Le séjour de David à la cour fut-il sans interruption?
6. Pourquoi se rendit-il à la vallée du Chêne?
7. Qu'est-ce qui se passait là chaque jour, depuis quelque temps, quand David y arriva?
8. A qui eût-il appartenu, avant tous, d'accepter le défi de Goliath et d'y répondre?
9. Pourquoi ne l'acceptait-il pas?
10. Qui se fâcha contre David et le traita comme un enfant?
11. De qui la méchanceté fut-elle par là manifestée?
12. Pourquoi Dieu avait-il amené David au champ de bataille?
13. Est-il ordinaire aux jeunes gens de cacher les grandes choses qu'ils ont faites?
14. Pouvez-vous rappeler l'exemple, dans le Nouveau Testament, d'une personne cachant pendant longtemps ce qui était grandement à son honneur?
15. De quelles armes David refusa-t-il de se servir?
16. Avec laquelle coupa-t-il la tête du géant?
17. Quel passage des épîtres cela nous rappelle-t-il?
18. A quel égard l'amour de Jésus surpasse-t-il évidemment celui de David?



Qui ne voudrait essayer?

— Enfants, je désire que chacun d'entre vous amène avec soi à l'école un nouvel élève, dimanche prochain. — Ainsi parlait un jour le directeur d'une école du Dimanche à ses écoliers.

— Je ne puis trouver de nouveaux élèves, se dirent plusieurs enfants.

— Je ferai mon possible, murmurèrent quelques autres.

Un garçon de la dernière classe alla à son père, et lui dit : — Papa, veux-tu venir avec moi à l'école du Dimanche ?

— Je ne sais pas lire, mon fils, répondit le père d'un air honteux.

— Notre maître t'enseignera, papa, répondit l'enfant avec respect et émotion.

— Eh bien, j'irai ; dit le père. Il alla, apprit à lire, chercha et trouva le Sauveur et enfin devint un colporteur de la Bible. Des années se passèrent, au bout desquelles cet homme-là avait établi quatre cents écoles du Dimanche, dans lesquelles trente-cinq mille enfants étaient réunis !

Ainsi vous voyez ce que l'on peut faire en essayant. L'effort de ce garçon était semblable à un mince ruisseau, qui enfle et devient une rivière. Ses efforts, par la grâce de Dieu, sauvèrent son père : et son père étant sauvé amena trente-cinq mille enfants à l'école du Dimanche ! Ne perdons pas de temps, car les âmes périssent autour de nous et si nous aimons le Sauveur qui mourut pour nous, nous devons travailler pour lui et

ne jamais cesser de presser les pécheurs d'accepter les invitations de l'évangile. Nous devons même les suivre, si cela se peut, afin de les avertir du danger qu'ils courent et de leur indiquer le seul refuge du salut. Peu importe, cher lecteur, qui vous êtes et ce que vous êtes, pourvu que vous soyez au Seigneur; il y a toute une sphère dans laquelle vous devez agir pour lui.



Cantique

fait par un père, pour sa petite fille âgée de quatre ans.

Seigneur! dès ma plus tendre enfance,
Je viens me remettre à tes soins;
Ton cœur plein d'amour, de clémence,
Mieux que moi connaît mes besoins.

Par nature enfant de colère,
Fruit amer de l'affreux péché,
Trainant avec lui la misère,
Dans le sépulcre il m'a couché.

Mais je m'en réfère à ta grâce,
A ton immense charité;
Quoique d'une coupable race
J'espère en ta gratuité.

Mon Dieu que par la foi j'embrasse
Les mérites d'un Dieu Sauveur,
Qui vint mourir à notre place
Pour sauver le pauvre pécheur.

Fais que sa croix soit ma bannière,
Son évangile, mon flambeau,
Et que je marche en ta lumière
Sous ce magnifique drapeau.





David et son ami.

Les incrédules ont reproché à la Bible d'être imparfaite, par conséquent de n'être pas divine; et entre autres preuves qu'ils citent à l'appui de cette prétendue imperfection, ils ont insisté sur celle-ci, qu'elle ne recommande pas l'amitié comme une vertu. La réponse à cette objection est aisée. D'abord l'amitié est quelquefois si dépendante des circonstances, soit en elle-même, soit quant à son caractère, qu'elle ne pouvait guère être présentée comme un devoir universel. Secondement, l'esprit d'amour et de bienveillance que l'Écriture commande, est ce qui, en des circonstances favorables, produit des amitiés de la meilleure et de la plus durable espèce. Et, troisièmement, quoique la Bible ne prescrive pas l'amitié, elle fournit des exem-

ples, soit dans l'Ancien Testament, soit dans le Nouveau, de l'amitié dans ses acceptions les plus pures, les plus durables et les plus nobles. Nous allons en trouver un cas en continuant l'histoire de David. L'amitié de David et de Jonathan est devenue proverbiale dans presque toutes les langues, dans lesquelles la Bible a été traduite.

Comme toutes les amitiés de l'ordre le plus élevé, celle de David et de Jonathan a pour origine leur même manière de penser quant à Dieu et à son service. Il n'est pas fait mention de Jonathan dans l'Écriture, avant que David soit introduit sur la scène. La victoire de l'un sur le corps-de-garde des Philistins pouvait être comparée avec celle de l'autre en la vallée du Chêne. La foi qui avait fait gravir les hauteurs à Jonathan, accompagné d'un seul serviteur, et affronter toute une garnison de l'ennemi, était sûre de se concilier la faveur du jeune garçon dont la victoire sur le géant fut l'occasion de leur intimité. « Or il arriva qu'aussitôt que David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathan fut liée à l'âme de David, tellement que Jonathan l'aima comme son âme. »

Peut-être n'était-ce pas leur première relation réciproque; Jonathan peut avoir connu David, lorsque ce dernier cherchait, avec sa harpe, à soulager la maladie du roi; mais l'Écriture se tait là-dessus. Elle ne nous dit pas non plus pourquoi Jonathan refusa le défi de Goliath. Cependant sa propre foi peut avoir été insuffisante pour cela, et lorsque le défi eut été accepté par un autre, le combat se termina par un tel triomphe d'Israël sur les Philistins, que l'esprit de Jonathan se rallia instantanément à celui du vainqueur. Il n'y

avait point en lui ce sot orgueil et cette jalousie que plusieurs auraient éprouvés en pareil cas. Lui et David avaient le même cœur pour Israël et pour le Dieu d'Israël, comme l'avait fait voir pour chacun d'eux l'heure de l'extrémité d'Israël; et maintenant, au milieu des réjouissances des armées délivrées et victorieuses, ils trouvent, l'un chez l'autre, ce qui les rend amis pour la vie. « L'âme de Jonathan fut liée à l'âme de David, tellement que Jonathan l'aima comme son âme. »

Ce fut un beau et heureux jour pour David. « Ce jour-là donc, Saül le prit, et ne lui permit plus de retourner en la maison de son père. » Il l'établit sur les gens de guerre, et David « fut agréable à tout le peuple, et même aux serviteurs de Saül. » Il nous est dit qu'il « sortit des femmes de toutes les villes d'Israël, en chantant et dansant au-devant du roi Saül, joyeusement, avec des tambours et des cymbales. » Mais au milieu de toutes ces démonstrations de la faveur royale et des réjouissances publiques, était-il rien sur la terre qui pût procurer une si grande joie à David que l'alliance qui, ce jour-là, se forma entre lui-même et son nouvel ami? Je dis « sur la terre; » car dans le ciel chacun des deux amis connaissait un Être qui lui était plus cher que sa propre âme; et aucune amitié ne repose sur une base solide, si elle n'a pas pour fondement cette affection suprême pour un divin et céleste objet. David et Jonathan étaient ce qu'ils devaient être l'un pour l'autre, parce que Jéhovah, le Dieu d'Israël, était pour chacun l'objet du dévouement et de la confiance exclusive de son âme, tout comme de profondes délices pour son cœur. Les amitiés sanctionnées

par la Bible sont parfaitement compatibles avec l'esprit qui respire dans la question du psalmiste : « Quel autre ai-je au ciel ? » et dans sa déclaration : « Je n'ai pris plaisir sur la terre en rien qu'en toi seul ! » L'admiration de Jonathan pour David et son affection pour lui le portèrent non-seulement à faire une alliance avec son ami, mais à se dépouiller de son manteau et à le donner à David ; et ses vêtements, même jusqu'à son épée, son arc et son baudrier — tout ce qui lui appartenait le plus particulièrement et le plus personnellement — il le prodigua à David. Combien la véritable amitié, comme cet amour divin qui procède de la plénitude du Saint-Esprit en nous, efface toutes les distinctions de rang et de condition ! Le jeune berger et le fils du roi sont sur un pied d'égalité ; ou s'il y a une différence, elle vient des concessions que Jonathan fait à David, en lui laissant partout la supériorité.

Mais tous n'avaient pas l'esprit de Jonathan, en commençant par son propre père. Il avait supporté pour un temps l'élan d'enthousiasme, avec lequel la victoire de David fut accueillie. Mais bientôt, hélas ! le démon de l'envie prit possession du cœur du roi. Les filles d'Israël, dans leurs chants d'acclamations, avaient crié : « Saül a frappé ses mille et David ses dix mille. » Depuis ce moment, Saül fut l'ennemi de David. « Depuis ce jour-là, Saül avait l'œil sur David. » Cependant David se conduisait sagement, et jouait de sa harpe comme autrefois ; mais le monarque envieux et traître lui lança, à plusieurs reprises, sa hallebarde, et David dut fuir sa présence.

A quel triste état le monarque coupable devait être réduit, lorsque nous lisons : « Saül donc avait peur de

la présence de David, parce que l'Éternel était avec David, et qu'il s'était retiré d'avec Saül ? Variés furent les stratagèmes employés par Saül pour se débarrasser de celui que ses craintes aussi bien que sa jalousie, lui faisaient regarder comme son ennemi, mais « David, nous est-il dit, réussissait en tout ce qu'il entreprenait ; car l'Éternel était avec lui. Saül donc, voyant que David prospérait beaucoup, le craignit. » Mais plus David perdait dans la faveur de son maître, plus il croissait dans celle de la nation. « Mais tout Israël et Juda aimaient David, parce qu'il allait et venait devant eux. » De divers pièges successifs que lui dressa le roi, l'Éternel délivra miséricordieusement David et il devint le gendre du roi. « Alors Saül aperçut et connut que l'Éternel était avec David ; et Saül continua de craindre David encore plus qu'auparavant ; tellement que Saül fut toujours ennemi de David. » Et l'amitié de Jonathan pour David put-elle soutenir une telle épreuve ? Nous le verrons. « Saül parla, nous est-il dit, à Jonathan, son fils, et à tous ses serviteurs, de faire mourir David ; mais Jonathan était fort affectionné à David. C'est pourquoi Jonathan le fit savoir à David, et lui dit : Saül, mon père, cherche à te faire mourir. » Dans cette circonstance il fut convenu entre eux que David se cacherait, tandis que lui-même irait plaider pour lui auprès de son père. « Jonathan donc parla favorablement de David à Saül, son père, et lui dit : Que le roi ne pèche point contre son serviteur David ; car il n'a point péché contre toi ; et même ce qu'il a fait t'est fort avantageux. Car il a exposé sa vie, et a frappé le Philistin, et l'Éternel a donné une grande délivrance à tout Israël ; tu l'as vu, et tu l'en es ré-

joui : pourquoi donc pécherais-tu contre le sang innocent, en faisant mourir David sans cause ? » N'était-ce pas l'intercession d'un ami ? et elle réussit si bien que « Saül prêta l'oreille à la voix de Jonathan, et jura : L'Eternel est vivant, si on le fait mourir. »

Qu'elle est touchante la scène, de courte durée, il est vrai, durant laquelle ces amis intimes jouirent pleinement de la société l'un de l'autre ! « Alors Jonathan appela David, et lui récita toutes ces choses. Et Jonathan amena David à Saül, et il fut à son service comme auparavant. » Mais ce n'était que pour un temps. Une nouvelle victoire de David sur les Philistins ralluma chez Saül les flammes de la jalousie et de la haine ; et il parut encore plus acharné que jamais à tuer David, qui est obligé de s'enfuir et qui dit alors à Jonathan : « Qu'ai-je fait ? Quelle est mon iniquité, et quel est mon péché devant ton père qu'il recherche ma vie ? » Et il lui répondit : « A Dieu ne plaise ! tu ne mourras point. Voici, mon père ne fait aucune chose, ni grande, ni petite, qu'il ne me la découvre ; et pourquoi mon père me cacherait-il cette chose-là ? Il n'en est rien. » Mais David était mieux informé que Jonathan et il lui expliqua pourquoi son père lui avait caché la chose, en ajoutant : « Mais l'Eternel est vivant, et ton âme vit, qu'il n'y a qu'un pas entre moi et la mort ! » Aussitôt Jonathan rassure son ami : « Que désires-tu que je fasse ? et je le ferai pour toi. » Il est alors convenu que Jonathan chercherait à calmer l'esprit de son père à l'égard de David, et qu'en attendant celui-ci se cacherait jusqu'à ce que Jonathan lui apprît le résultat ; quel résultat, hélas ! pas plus tôt Jonathan eut prononcé le nom de David que son père

éclata en fureur. Il parle à son propre fils en termes violents et lui lance une hallebarde pour le tuer. Jonathan, en fidèle ami, retourne à David et lui donne un signal indiquant qu'il devait s'enfuir. Jusqu'alors un jeune garçon avait été avec Jonathan; « et le garçon s'en étant allé, David se leva du côté du midi et se jeta le visage contre terre, et se prosterna par trois fois, et ils se baisèrent l'un l'autre, et pleurèrent tous deux; jusque-là que David pleura extraordinairement. » Puis ils se séparèrent pour ne se rencontrer plus qu'une fois sur la terre. Après que David eut souffert beaucoup de choses de la part de Saül et qu'il fut devenu un banni et un exilé, nous lisons : « David donc ayant vu que Saül était sorti pour chercher sa vie, se tint au désert de Ziph en la forêt. Alors Jonathan, fils de Saül, se leva, et s'en alla en la forêt vers David, et fortifia ses mains en Dieu. Et il lui dit : Ne crains point, car Saül mon père ne t'attrapera point; mais tu régneras sur Israël, et moi je serai le second après toi; et même Saül, mon père, le sait bien. Ils traitèrent donc eux deux alliance devant l'Éternel, et David demeura dans la forêt; mais Jonathan retourna en sa maison. » Pauvre Jonathan ! disposé à prendre la seconde place pour que David pût avoir la première. Sa seule erreur était de supposer qu'il survivrait à la chute de son père. Son amitié, quelque intime et tendre qu'elle fût, ne put le conduire à abandonner Saül, son père, et à suivre les destinées de David. Une plus grande foi, reconnaissant en David l'oïnt de Dieu et s'inclinant devant la juste sentence de Dieu sur Saül, son père, aurait pu le porter à cela; mais il n'en fut pas ainsi. L'ami de David tombe avec son père sur la montagne de Guil-

hoah, et la dernière chose que nous entendions dire de Jonathan est dans la touchante plainte de David commençant par ces mots : « O noblesse d'Israël ! ceux qui ont été tués sont sur tes hauts lieux. Comment sont tombés les hommes forts ? » Nous ne citons pas en entier ce chant funèbre dont la plus grande partie s'applique à Saül et à Jonathan. « Saül et Jonathan, aimables et agréables en leur vie, n'ont point été séparés dans leur mort ; » mais les dernières paroles sont réservées à Jonathan seul. « Comment les forts sont-ils tombés au milieu de la bataille ! comment Jonathan a-t-il été tué sur ces hauts lieux ! Jonathan, mon frère ! je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi ; tu faisais tout mon plaisir ; l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. Comment sont péris les instruments de guerre ! »

Que peuvent nous apprendre, cher lecteur, ces quelques fragments de l'Écriture sur l'amitié de David et de Jonathan ? Fondée sur de pieux principes, elle consistait dans la liaison de deux cœurs, dans la sympathie et l'affection la plus étroite — dans un amour que la mort même ne pouvait détruire. De la part de Jonathan, cette affection était extérieurement la plus désintéressée. Il ne pouvait ignorer que David ne fût divinement choisi pour être le successeur de Saül : en effet son langage montre que non-seulement il le savait, mais qu'il l'acceptait et se réjouissait dans la perspective de voir David assis sur le trône et lui-même être le premier après lui. Fidèle à David, il fut, malgré toute la haine et les persécutions qu'il endura, son avocat, son conseiller, son protecteur. Et lorsqu'il eut risqué sa propre vie pour l'amour de David, et ne put

plus le protéger, ils firent une alliance à eux deux, pleurant sur le cou l'un de l'autre, jusqu'au point que David n'en pouvait plus. Une fois encore, la visite précipitée dans le bois nous peint la profondeur et la tendresse de l'amour que se portaient ces amis. Et lorsque l'un d'eux a succombé, quoique cet événement plaçât un trône à la disposition de l'autre, ses larmes et ses lamentations furent telles, qu'après des milliers d'années, elles témoignent encore quel ami il avait perdu et combien il sentait sa perte.

Toute cette histoire ne vous rappelle-t-elle pas un plus grand que David? — Celui qui, non pas au risque, mais au prix de sa vie, délivra tous ceux qui croient en lui, non des Philistins et de leur champion, mais de Satan et de la mort éternelle? Un homme qui a des amis (ou qui voudrait en avoir) doit se montrer amical; et il y a un ami qui est plus attaché qu'un frère. Qui, en outre, s'est montré aussi affectionné que Celui qui, quoique en forme de Dieu et ne regardant point comme une proie à ravir d'être égal à Dieu, s'abassa lui-même jusqu'à prendre la forme d'un esclave; et ne méprisa pas la mort de la croix afin de nous gagner pour ses amis? Et n'est-il point de Jonathan entre mes lecteurs qui ait son âme liée à l'âme du Sauveur? Jonathan aimait David comme sa propre âme, et n'avez-vous point d'amour pour Jésus qui a aimé votre âme plus que sa propre vie? Oh! que parmi les lecteurs de la Bonne-Nouvelle, beaucoup soient trouvés préférer l'amitié de Jésus à toute autre. Cher lecteur chrétien, cultivez l'amitié de Jésus. Que vous ayez ou non un ami chrétien pour vous encourager, vous conseiller et vous secourir, assurez-vous un ami en Jésus. Son ami-

tié n'est pas limitée à un seul : il serait volontiers l'Ami et le Compagnon de tous. Puisse cela être une vérité ; et puisse toute amitié humaine dont vous jouissez être cimentée et sanctifiée par l'amitié avec Jésus.

QUESTIONS SUR « DAVID ET SON AMI. »

1. Qu'est-ce que les incrédules objectent à la Bible au sujet de l'amitié ?
2. Comment répondriez-vous à cette chicane d'infidélité ?
3. D'où provenait l'amitié de David et de Jonathan ?
4. Où Jonathan s'était-il distingué avant cela ?
5. Qu'est-ce que David et Jonathan avaient de commun à tous deux ?
6. Que pouvons-nous supposer qu'était la plus douce joie terrestre de David le jour de son triomphe sur les Philistins ?
7. Comment Jonathan exprima-t-il son admiration et son affection pour David ?
8. Qui était d'un autre esprit que Jonathan ?
9. Dans quel esprit le père de Jonathan agit-il envers David ?
10. Comment sa colère fut-elle un moment apaisée ?
11. Dans quelle occasion se raviva-t-elle ?
12. Quelle était l'erreur de Jonathan ?
13. Qui aurait pu le conduire à une tout autre issue ?



La valeur d'un sou.

Le fils d'un puissant chef Birman fut, par le moyen d'un petit traité, amené à croire au Sauveur. Il était

allé visiter des amis à une distance de deux cent cinquante milles de l'endroit qu'il habitait ordinairement, et pendant le séjour qu'il y fit, la femme d'un missionnaire lui enseigna à lire ; et le petit traité, qui était son livre de leçons fut aussi, par la bénédiction de Dieu, le moyen de sa conversion. Quand il retourna chez lui, il prêcha l'évangile à tous ceux qui voulaient l'écouter et réussit à amener des centaines d'âmes à Christ. Son influence était très-grande : on venait en foule de toutes parts pour l'entendre et, dans le courant d'une année, quinze cents natifs furent baptisés.

L'origine de tout cela était un petit traité qui ne coûte qu'un sou. Qui avait donné ce sou ? Dieu seul le sait. Peut-être était-ce la pite de quelque petite fille ; peut-être le sou bien acquis de quelque petit garçon. Mais, par la bénédiction de Dieu, il devint le moyen d'amener des centaines d'hommes à la connaissance du Sauveur ; il fut le moyen de renverser des centaines d'idoles de païens. Oh ! qu'elle est donc grande la valeur d'un sou bien employé, avec la bénédiction de Dieu ! Que personne ne dise : « Le peu que je puis donner est trop misérable pour être de quelque utilité. » Essayons plutôt, chacun de nous, de faire ce que nous pouvons, en demandant à Dieu de bénir nos plus faibles efforts, pour l'amour du Sauveur. Contribuons à la propagation des vérités de l'évangile et ainsi prouvons notre reconnaissance pour avoir reçu nous-mêmes ce don ineffable. Souvenons-nous aussi que le temps est court, car « la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler. »





Foi et défiance.

(Un songe d'enfant.)

Un soir d'été, étant très-fatigué, je me couchai dans un bocage touffu et m'endormis bientôt profondément. Pendant mon sommeil, je songeai que je voyais une vallée belle et très-populeuse, dominée par une haute montagne. Il y avait un roc énorme qui roulait lentement, mais constamment, en bas la colline et qui un jour devait atteindre la vallée et y écraser toute personne qui ne s'en échapperait pas à temps. Aucun des habitants ne paraissait s'occuper ou s'inquiéter du danger imminent qui les menaçait, mais ils étaient absorbés par leur travail habituel, comme s'ils n'avaient rien à craindre. Beaucoup croyaient que jamais le rocher ne tomberait, ou du moins que cela n'arriverait pas avant leur mort, et qu'alors ils perdraient avec la vie tout sentiment. Mais l'indifférence ou le scepticisme régnait plus ou moins dans les cœurs de tous. Enfin mes yeux furent arrêtés par l'apparition

d'un étranger tout resplendissant, tenant à la main un rouleau de parchemin, appelé « La Parole de Vérité. » Sa mission était d'engager les habitants de la vallée à fuir le danger qui approchait. Il montrait une brillante lumière dans le lointain, puis indiquait, sur une carte routière, le chemin par lequel on pouvait l'atteindre. « La lumière s'est levée, disait-il, dans un beau pays, plus beau que tous ceux que des yeux mortels aient jamais vu, où tout est joie, paix et repos. La route pour aller à cet heureux pays était rude et fatigante, mais quelqu'un qui l'avait lui-même toute parcourue et qui en avait expérimenté toutes les difficultés et tous les dangers, était toujours prêt à encourager et à soutenir les voyageurs jusqu'au terme de leur course. » Le récit de cette merveilleuse histoire produisait différentes impressions sur les esprits de ceux qui les écoutaient; la plupart ne croyaient pas les choses que l'étranger leur disait, tandis que quelques-uns, tout en y ajoutant foi, ne pouvaient prendre sur eux de quitter leur maison et leurs amis, de sorte qu'il n'y eut qu'un petit nombre qui se décida à s'enfuir de la vallée condamnée. A chacun de ceux-là, l'étranger donna un rouleau de parchemin, qui contenait toutes les directions dont ils pourraient avoir besoin pour la route et qui leur servait aussi à la fois de lampe à leurs pieds et de lumière à leur sentier.

Or, dans mon songe, je remarquai surtout deux jeunes filles, qui se décidèrent à abandonner le village maudit. Leurs noms étaient Foi et Défiance. L'aspect de ces filles était très-différent. Foi avait un air calme, joyeux et patient, mais celui de Défiance était triste, soupçonneux et plein de crainte. Les jeunes filles com-

mencèrent ensemble leur voyage. Foi avait les yeux constamment fixés sur la brillante lumière, ainsi que le conseillait le rouleau de parchemin, et par conséquent elle ne s'apercevait pas de la rudesse et des dangers de la route ; tandis que ce n'était qu'à cela que Défiance regardait toujours, et souvent elle craignait que sa compagne n'eût été trompée. Leur route montait beaucoup et se contournait en inquiétants labyrinthes ou en des déserts sauvages, mais à l'œil de Foi le sentier était toujours uni. Elle consultait sa carte routière, lorsqu'elle était dans l'embarras et elle y trouvait des directions pour chaque pas du chemin, de sorte qu'elle avançait le cœur léger et joyeux. Il n'en était pas ainsi de Défiance : elle était remplie de doutes, et craignait toujours qu'elles ne fussent sur la mauvaise route et, à la fin, désespérant d'atteindre jamais cet heureux pays, elle désirait dans son cœur de retourner dans sa vallée natale. Elle cherchait à faire partager ses craintes à sa compagne et elle y réussit si bien que, parfois, un nuage passait sur le radieux visage de Foi, qui perdait, pour un moment, son brillant sourire ; mais elle ne put rien faire de plus. Enfin, en gravissant une haute montagne, Défiance s'arrêta court à la vue de tant de nouvelles difficultés, bien que pour Foi la brillante lumière semblât s'approcher et briller plus que jamais. Or le rouleau de parchemin défendait à tout voyageur de s'arrêter en route ; ainsi Foi continua son voyage et laissa Défiance délibérer sur ce qu'elle devait faire. Cette dernière continua pourtant à marcher, en suivant Foi à quelque distance ; parfois elle essayait encore de la rappeler ou de lui communiquer ses sombres présages ; mais Foi faisait

la sourde oreille et se hâtait d'un pas plus ferme et plus agile, maintenant qu'elle avait laissé Défiance en arrière. Enfin Foi se trouva toujours plus près de l'heureux pays et le jour approchait où elle allait entrer et changer son caractère de Foi pour celui de vue. Elle arrive au bord d'une rivière sombre et repoussante, dernière barrière entre elle et le ciel, mais sachant qu'il était écrit sur le rouleau que, quand « elle passerait à travers les flots, ils ne la noyeraient point, » elle plongea dans l'eau et fut portée au travers par une main invisible. En atteignant l'autre bord, son corps fut complètement changé; elle était maintenant si belle que mes yeux étaient ravis à sa vue; et je la vis louant et adorant *Celui* dont le propre sang lui avait obtenu tout ce bonheur. Là-dessus je me réveillai et ne vis plus la brillante vision de Foi; mais il m'en restait assez pour me faire détester et fuir Défiance et pour croire et encourager Foi dans le plus profond de mon cœur.

« Par des songes, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, et lorsqu'ils dorment dans leur lit; alors il ouvre l'oreille aux hommes, et scelle la leçon qu'il leur donne, afin de détourner l'homme d'une mauvaise action, et de rabaisser la fierté de l'homme » (Job XXXIII, 15-17).

« Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection » (Prov. IV, 18).



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

ONZIÈME PARTIE. — *Le réveil ; danger de l'infidélité ; la réunion des chercheurs ; Marie trouve le repos en Christ ; Conclusion.*

Après un long délai, les désirs du père de Marie furent accomplis et ses prières exaucées, en apercevant parmi ses auditeurs des indices de l'œuvre de l'Esprit de Dieu, — indices qui bientôt mûrirent et devinrent un réveil étendu. La joie et la reconnaissance qu'il éprouva en recevant cette bénédiction étaient proportionnées à l'intensité avec laquelle il l'avait désirée et au zèle avec lequel il avait travaillé et prié pour l'obtenir. Au lieu d'avoir encore à contester avec des pécheurs, dont les cœurs ne faisaient, ce semble, que s'endurcir à ses supplications, il devait maintenant s'occuper avec joie à diriger des pécheurs tremblants vers le Sauveur, à conduire des âmes fatiguées et chargées là où elles pourraient trouver du repos, et à écouter les ardentes actions de grâces de ceux qui commençaient à voir en Christ le Chef entre dix mille. Quant à Marie, sa détresse habituelle pour elle-même ne l'empêchait pas de sympathiser à la joie de son père.

Marie avait alors environ treize ans. Son père prêcha, un dimanche, sur les paroles d'Elie aux Israélites : « Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l'Éternel est Dieu, suivez-le ; mais si Bahal est Dieu,

suivez-le. » En terminant, il sollicita tous ses auditeurs d'en venir à une détermination immédiate, quant à leur conduite relativement à l'éternité et de mettre leur décision par écrit. S'ils étaient fermement résolus à faire du salut de leurs âmes leur premier et principal intérêt, que cette résolution fût et demeurât transcrite en témoignage contre eux, pour le cas où ils ne l'observeraient pas, et si, au contraire, le langage de leurs cœurs était : « Pas maintenant — un petit délai, encore quelques mois ou quelques années de plaisirs mondains, » que cette résolution fût clairement exprimée par écrit, en sorte qu'aucun d'eux ne pût se flatter lui-même par la pensée qu'il était du côté de Christ, parce qu'il ne s'était pas expressément rangé contre lui.

Marie fut très-émue et pleura abondamment pendant que son père prêchait; et, de retour à la maison, elle prit un morceau de papier et y écrivit : « Je prends solennellement la résolution de regarder comme le premier objet de ma vie de m'occuper du salut de mon âme, et je ne me donnerai aucun repos, jusqu'à ce que j'aie lieu de croire que ce salut est assuré. — Marie. »

En conséquence de cette résolution, Marie commença immédiatement un ensemble de devoirs religieux, auxquels elle s'attacha strictement. Elle priaït soir et matin, avec beaucoup de ferveur et de larmes; elle lisait la Bible et une quantité de bons livres; priaït avec ses jeunes frères et sa petite sœur, âgée de six ans; en un mot, elle remplissait tous les devoirs extérieurs de la religion. Le soin vigilant de ses parents avait déjà corrigé beaucoup de défauts de son enfance;

d'autres avaient naturellement disparu avec les années, et elle pouvait combattre ceux qui restaient par l'influence des puissants motifs qui agissaient maintenant sur son esprit. Bien entendu que je ne parle pas des sentiments de son cœur, mais de leur manifestation extérieure dans sa conduite. Elle trouvait beaucoup de plaisir dans les devoirs religieux et commençait à espérer que son cœur était changé. Elle entreprit d'écrire un journal, dans lequel elle dépeignait l'état de son esprit dans différentes occasions, et qui contenait beaucoup de professions d'humilité et de sérieux désirs d'être délivrée du péché. Ses parents pouvaient espérer, quoique en tremblant, que leurs prières étaient exaucées et que leur chère Marie était réellement devenue un sujet de la grâce divine.

Cet état de choses dura plusieurs mois, pendant lesquels la satisfaction propre de Marie allait toujours en croissant, quoiqu'elle fit dans ses prières les plus humbles confessions et ne cessât de reconnaître qu'elle n'avait aucun droit à la faveur de Dieu. Cependant, au bout de ce temps, l'intérêt, qu'elle mettait à ces choses, commença peu à peu à diminuer; ses dévotions lui devenant à charge, furent insensiblement abrégées et finalement laissées. Elle commença à fréquenter une école, où son attention fut absorbée par ses études et ses compagnes, ce qui lui fit oublier ses résolutions et ses espérances.

— As-tu jamais pensé, Marie, lui dit un jour son père, qu'un jour ou l'autre tu pouvais devenir une infidèle?

— Moi, une infidèle! O papa! répondit-elle, avec un mélange de chagrin et de reproche, que penses-tu?

— Justement ce que je dis, ma chère. Il est très-probable, à mon avis, que si tu continues à résister à l'appel à la repentance qui t'est adressé, tu deviendras une infidèle avant qu'il soit longtemps, et je te dirai pourquoi. L'homme ne peut jamais être heureux aussi longtemps que sa conscience et sa conduite sont en désaccord ; tout en croyant qu'un malheur sans fin attend ceux qui rejettent l'Évangile, il continue néanmoins à le rejeter, — il ne peut pas être à l'aise. C'est pourquoi s'il est déterminé à ne pas changer de conduite il tâche de se débarrasser de sa foi, de se persuader qu'il n'est pas dans un si grand danger qu'il le supposait — que tous les hommes seront sauvés, ou d'imaginer quelque autre subterfuge. Et ces efforts, si l'on y persiste, réussissent presque toujours. Lorsqu'un homme persévère à résister à ses convictions, Dieu l'abandonne à une énergie d'erreur pour croire au mensonge et la malheureuse victime va les yeux fermés à la ruine. Et plus la détresse d'un individu est poignante, plus ses convictions de péché et de danger sont profondes, plus aussi il mettra d'ardeur à se délivrer de son angoisse et à se tromper lui-même, s'il persiste à rejeter le salut qui lui est offert dans la Bible.

Cette conversation alarma excessivement Marie. Elle était parfois presque confondue par le doute et les appréhensions et son esprit était vraiment « comme la mer agitée qui ne peut se calmer. »

— Papa, dit un jour Marie, si les cœurs de tous les hommes se ressemblent et si l'un ne mérite pas plus d'être sauvé qu'un autre, pourquoi est-ce que Dieu convertit les uns et non pas les autres.

— Pour aucune raison que nous sachions, Marie, si

ce n'est selon son bon plaisir. Nous sommes certains que ce n'est pas à cause de quelque mérite qui se trouve chez ceux qui sont sauvés, et c'est là tout ce que nous en savons.

— Alors comment peut-il être juste de faire une telle différence, lorsque tous méritent d'être traités également?

— Je te répondrai par les paroles du père de famille de la parabole (Matth. XX) : « *Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ?* » Dieu ne traite personne plus mal qu'il ne mérite; et s'il veut traiter quelqu'un *mieux*, il a certainement le droit de le faire.

Marie ne parut pas encore satisfaite. Son père continua : — « La création donne au Créateur un empire absolu sur ses créatures. Il eût été conforme à la justice, que Dieu eût laissé périr tous les hommes à cause de leurs péchés; or, à plus forte raison, il est donc juste de laisser périr ceux qui rejettent l'offre miséricordieuse des mérites d'un Sauveur, ceux qui foulent aux pieds son sang et qui méprisent l'Esprit de grâce.

— Oui, papa, ce serait juste qu'il nous traitât tous ainsi; mais qu'il en sauve quelques-uns? —

— Cela ne change rien du tout relativement aux autres. Le père de famille était-il injuste envers les ouvriers loués les premiers en leur donnant tout ce qu'il leur avait promis, quoique les autres, qui avaient travaillé moins de temps, reçussent le même salaire?

— Non, papa.

— Il en est de même ici. Dieu a pourvu à un salut pour tous; il l'offre à tous, mais tous le rejettent. Il les invite et les supplie d'être sauvés, mais ils ne veulent

pas. Alors, par les secrètes opérations et les attractions de son Esprit, il en oblige quelques-uns à accepter ses offres, et les sauve, pour ainsi dire, *contre leur volonté*, ou plutôt il leur donne une bonne volonté au jour de sa puissance. Est-il, pour cela, injuste envers ceux qu'il laisse suivre leur propre chemin, le chemin de leur choix ?

Si Marie avait répondu, comme sa conscience et son intelligence le lui dictaient, elle aurait dit « Non, » tout de suite ; mais son cœur se révoltait ; elle désirait échapper aux mains de l'Éternel ; elle regardait de tout côté, mais ne voyait aucune issue.

Comme elle était silencieuse, son père reprit : — Mais pourquoi donc t'opposerais-tu à ce que d'autres fussent sauvés, Marie, si toi-même tu ne l'étais pas ? Ne vois-tu pas que ce n'est qu'un sentiment d'envie, analogue à celui des ouvriers de la parabole, qui peut provoquer de tels désirs ? Ne te suffit-il pas de refuser pour toi-même les offres de miséricorde, sans souhaiter que tout le monde les refuse aussi ? Quelle triste disposition, que celle d'une âme qui pourrait se consoler de souffrir par les souffrances d'autrui !

Marie fondit en larmes. « Je vois que papa me déteste et me méprise, pensa-t-elle, et je ne m'étonne pas qu'il me suppose de tels sentiments. » Cette idée mit le comble à sa douleur. « Je suis vraiment abandonnée de Dieu et des hommes, » tel fut le sentiment, avec lequel elle se leva pour aller à sa chambre, afin de donner essor à son chagrin par des larmes et des gémissements, mais son père la retint.

— Ma chère enfant, dit-il, je sais que tu n'aimes pas à entendre ces choses ; mais si elles sont vraies, ne

dois-tu pas les écouter? Si tu es ainsi dans les mains de Dieu, ne vaut-il pas mieux que tu le saches maintenant où, par une soumission à propos, tu peux le connaître et l'avoir pour ton Ami, que de l'apprendre pour la première fois lorsqu'il serait devenu ton Ennemi irréconciliable? Je dois donc te dire, mon enfant, — oui, mon devoir envers Dieu et envers ton âme m'oblige de te dire — que le pouvoir d'un père sur un enfant n'est rien en comparaison du pouvoir entier et absolu de Dieu sur toi. Tu ne peux y échapper, tu dois t'y soumettre. Veux-tu te soumettre volontiers et être heureuse, ou être obligée de te soumettre par force et être à jamais misérable?

Un hiver, un nouveau changement eut lieu dans les sentiments de Marie. Son angoisse fit place à la conviction qu'elle ne serait jamais sauvée — conviction qui était accompagnée d'une sorte de désespoir tranquille, presque obstiné. Elle pensait que l'Esprit de Dieu l'avait abandonnée; mais cette pensée ne lui causait plus de détresse; elle écoutait en silence et sans verser de larmes, comme d'habitude, tout ce qu'on lui disait, elle en reconnaissait la vérité, au moins par son silence, mais elle paraissait ne rien sentir. Elle voyait que toutes ses œuvres dans le passé ne lui donnaient aucun droit à la faveur de Dieu; qu'elles n'avaient eu d'autre source que l'amour-propre, et qu'elle ne pourrait jamais, quoi qu'elle fit, se concilier la faveur de Dieu. Elle s'étonnait de ne l'avoir pas vu plus tôt; mais cela n'excitait dans son esprit ni trouble, ni inimitié, ni désir de se justifier. Insensiblement, l'espèce d'obstination qui d'abord accompagnait la conviction qu'elle était perdue fit place à un sentiment non moins

décourageant, mais plus tendre. Comme Brainard en fait la remarque, dans le récit des sentiments qui précédèrent sa conversion, lequel elle avait lu avec beaucoup d'intérêt, à cause de sa coïncidence remarquable avec ses propres sentiments, elle n'était « pas en détresse, mais sans consolation, comme si rien sur la terre ne pouvait la rendre heureuse. »

Son père avait établi, depuis plusieurs années, une réunion pour ceux qui s'intéressaient aux choses sérieuses et désiraient s'en entretenir; mais Marie n'y avait jamais assisté. Cependant une après-midi, à l'époque dont nous parlons, son père, en allant à cette réunion, lui proposa de l'accompagner. Elle fut surprise de cette proposition et ne savait trop que faire; mais le temps ne permettait pas de délibérer, son père l'attendait et elle le suivit. Elle prit place dans un coin reculé, et avec le même sentiment de désespoir qu'elle nourrissait depuis si longtemps, elle écouta les remarques qui furent faites comme si elles étaient destinées à d'autres et non pas à elle-même.

L'amour de Christ était le sujet sur lequel son père présenta des explications; — c'était un texte sur lequel il aimait toujours à revenir, mais cette fois-ci, ses paroles furent plus puissantes que de coutume. Son âme semblait enflammée de son sujet; une comparaison après une autre était exprimée et chacune ajoutait à la vivacité de l'impression.

Marie s'oublia elle-même, ainsi que son désespoir; elle ne pensait qu'au Sauveur qui lui était présenté; l'admiration, l'amour, la gratitude et le repentir remplissaient son cœur, et quand son père dit qu'il croyait que, si cela était nécessaire au salut de l'homme, Christ

consentirait à subir de nouveau toutes ses souffrances, — un flot de larmes jaillit de ses yeux, elle cacha sa figure dans ses mains et fut près de s'écrier : « Oh ! c'est trop — trop ! — *un tel amour pour une telle misérable !* Son père qui avait dirigé ses remarques spécialement sur son état d'âme, en vit l'effet. Aussitôt qu'il lui parla, en retournant à la maison, les larmes coulèrent de nouveau et elle ne put que lui dire qu'elle pensait à l'amour de Christ. Ce sujet occupait constamment ses pensées. Au lieu de se plaindre de « ne pouvoir aimer Dieu, » elle s'étonnait qu'elle eût pu être si longtemps sans l'aimer. Au lieu de se trouver infortunée de ne pouvoir obéir au commandement de Dieu, elle comprenait que c'était entièrement sa faute, si elle ne l'avait pas fait plus tôt.

Marie eut nécessairement la conscience de ce changement dans ses sentiments ; elle ne put s'empêcher de voir que maintenant ils étaient différents de tout ce qu'elle avait précédemment éprouvé ; mais sa confiance, d'abord chancelante, n'était plus fondée sur quoi que ce soit qui fût en elle-même, mais sur le Dieu béni, dont l'amour avait rassuré son cœur. Cette confiance alla peu à peu en s'affermissant, et au bout de trois mois, elle confessa publiquement que le Seigneur était son Dieu et Jésus-Christ, son Sauveur et son tout.

Vous serez bien heureux si, sentant vos misères,
Avec un cœur contrit et des larmes amères,
Vous allez, en pécheur humilié, confus,
Demander, avec foi, grâce au Nom de Jésus !





Confiance en Jésus, ou la petite Marie.

Dans une des opulentes maisons de Londres vivait une petite fille nommée Marie. Elle avait des parents pour l'élever, des domestiques pour la servir et des voitures pour la promener. Il semblait que tout ce qui l'entourait devait la rendre heureuse, mais Marie n'était ni contente ni satisfaite de toutes ces choses qui plaisent à d'autres enfants et les réjouissent. Elle savait que souvent elle faisait des choses qu'elle ne devait pas faire et qu'elle en négligeait d'autres qu'elle aurait dû faire; cela remplissait son cœur de crainte. Qu'est-ce qui la garantirait du déplaisir de Dieu? Où fuirait-elle pour chercher un refuge?

Avant de savoir lire, elle apprit une quantité de passages de la Bible en les entendant lire à d'autres et elle se retirait à part pour les méditer. « Tu aime-

ras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, » c'est ce que Marie entendit souvent répéter. « Mais je ne l'aime pas, se disait-elle, je ne sais *comment* l'aimer, je n'aime pas non plus mon prochain comme moi-même. J'aime papa, maman et ma sœur plus que personne. Quelqu'un aima-t-il *jamais* Dieu de tout son cœur, et son prochain comme lui-même? Dieu *l'entendait-il réellement* ainsi? » On exigeait d'elle qu'elle fût une fidèle servante, un bon soldat de Christ et qu'elle combattit vaillamment sous sa bannière. Cela l'étonnait beaucoup. « Pour sûr, je ne combats pas ni ne sais contre qui combattre, » pensait-elle. Marie faisait beaucoup de questions sur ces sujets embarrassants, mais on l'engageait à ne pas s'inquiéter de telles choses. « La Bible n'est pas si stricte qu'elle en a l'air, » disait-on. Cela la tranquillisait pour un moment; mais Marie cherchait son Sauveur et ne pouvait pas en être longtemps détournée. Les amis de Marie oubliaient que, comme les enfants pèchent et sentent souvent amèrement le poids de leurs fautes, ils doivent chercher le pardon et la paix en Celui « qui a été navré pour nos péchés, et par les meurtrissures duquel nous avons la guérison. » Lorsque Marie eut sept ans, une pieuse domestique entra dans la famille; remarquant son air sérieux, elle lui parlait souvent de ces sujets si chers au cœur de Marie. Aussitôt que cela fut découvert, elle fut renvoyée; mais elle laissa après elle quelques petits livres que l'enfant cacha et lut. « Si seulement j'étais une Méthodiste, je serais sûre de mon salut, » pensait Marie; mais quand elle eut lu les petits livres des Méthodistes, ils lui apprirent que ce n'est pas en se joignant à quelque assemblée particulière qu'elle

pouvait être sauvée, mais seulement en croyant en Jésus-Christ. Cependant le chemin lui semblait très-sombre. Regardant un jour le Livre des Martyrs : « Je voudrais qu'un Papiste vint me brûler, pensa-t-elle, peut-être alors serais-je sauvée, car il est plus facile d'être brûlée que de croire ! Oh ! s'écriait-elle, dans une grande angoisse, comment donc pourrai-je savoir que mes péchés sont pardonnés, comment pourrai-je avoir la foi en Jésus ? Si je devais mourir martyr, je le pourrais ; je pourrais aussi donner tout ce que j'ai, ou quand je serai grande, si je devais être une domestique, cela serait facile ; mais *jamais* je ne saurai comment croire ; » et la petite fille était accablée de chagrin et d'appréhension. Alors les paroles de l'hymne :

« Qui dans Jésus se confie,
 Sans argent, sans aucun frais,
 Acquiert les eaux de la vie,
 Du salut et de la paix, »

lui revinrent en la mémoire, et le Saint-Esprit lui ouvrit les yeux pour contempler et le cœur pour embrasser la précieuse vérité qui y était exprimée. Se confier en Jésus ! « Oui, je *veux* me confier en Jésus, s'écriait-elle à haute voix ; je veux me *reposer* sur lui, comme sur mon Sauveur ; et Dieu me regarde comme juste, à cause de ce qu'il a fait et souffert, et il m'a pardonné tous mes péchés pour l'amour de lui. » La joie et la reconnaissance remplissaient son cœur. Auparavant, tout lui semblait plus facile que de croire ; *maintenant*, la voie de la foi lui semblait plus facile que tout le reste. Ainsi la lumière du glorieux Evangile resplendit dans l'esprit de Marie ; elle devint une aimable disciple du

Seigneur Jésus et plus tard une femme chrétienne pleine de dévouement.

Enfants, n'êtes-vous pas parfois accablés par le poids de vos péchés? Ce n'est pas en *prenant la résolution* de bien faire, ou en *prenant la résolution* de prier, ou en *prenant la résolution* de lire votre Bible, ou en *souhaitant*, en *espérant*, que votre fardeau sera ôté; c'est en vous *confiant au Seigneur Jésus-Christ*; il vous lavera de vos péchés dans son précieux sang, qui purifie de tout péché.



David et son beau-père.

La plupart de mes jeunes lecteurs, je l'espère, ont d'heureuses maisons. Il peut y avoir des épreuves et il y en aura dans les plus heureuses maisons; mais là où les parents connaissent et craignent le Seigneur, les larmes sont suivies de rayons de soleil et la maison, malgré toutes les épreuves, est pourtant une heureuse maison. Mais entre ceux qui lisent ces pages, il peut y en avoir dans une position bien différente. Le « fidèle et vrai Témoin » ne nous a pas caché que, parmi toutes les conséquences résultant de la foi en Lui, il peut y avoir celle-ci, que « les ennemis d'un homme seront les gens de sa maison. » C'est une épreuve vraiment bien grande pour le jeune croyant, lorsqu'il se trouve dans cette position. Quel besoin de sagesse! quel besoin de grâce! afin qu'en de telles circonstances il puisse être préservé et gardé de manière à ne pas faire désho-

norer le nom de Jésus, mais encore être rendu capable de le glorifier. A tous ceux qui sont tels, l'histoire de la jeunesse de David doit offrir le plus profond intérêt.

Nous n'avons que peu de détails sur le temps que David passa à Bethléem dans son adolescence, et sur sa famille. Même là David eût déjà des peines. On l'oublie tout à fait lorsque tous ses frères passèrent successivement devant Samuel, ce qui ne fait guère supposer qu'il fût le favori. Jacob n'eût pas laissé ainsi Joseph en arrière. Les reproches de son frère aîné Eliab, lorsqu'il venait apporter au camp des provisions de la part de son père, donneraient lieu de croire que le jeune serviteur de Dieu avait été accoutumé à de tels procédés de la part de ses aînés. Même pour fuir ces vexations, nous pouvons nous représenter le jeune berger et psalmiste se réfugiant dans les solitudes où il paissait les troupeaux de son père, tandis que les cordes de sa harpe résonnaient pour accompagner des paroles telles que celles du vingt-troisième Psaume. Ne peut-on pas penser que ce fut à l'occasion de l'injuste et brutale réprimande de son frère dans la vallée du Chêne, que David se tourna vers Celui qui le connaissait mieux qu'Eliab, en lui disant : « O Eternel ! mon cœur ne s'est point élevé, et mes yeux ne se sont point haussés, et je n'ai point marché en des choses grandes et merveilleuses au-dessus de ma portée » (Ps. CXXXI). « N'y a-t-il pas de quoi ? » ou : « Ai-je eu tort de parler ainsi ? » telle avait été « la douce réponse » de David à son frère, pour apaiser sa colère. Puis son cœur trouve son repos, en appelant à Celui qui le connaissait parfaitement. Quel secret, cher lecteur, pour être en état de

glorifier Dieu, malgré l'opposition et le dédain qui nous entourent.

Mais ce fut dans la maison de Saül, après que David en fut devenu un habitant, que ses difficultés commencèrent à devenir bien sérieuses. Ce fut là, pourtant, qu'il jouit de l'amitié de Jonathan et ce fut Saül lui-même qui le rendit membre de la famille. « Ce jour-là donc, Saül le prit, et ne lui permit plus de retourner en la maison de son père. »

Et pendant quelque temps tout alla bien. Jusqu'à ce que la jalousie de Saül fût excitée, par les chansons des femmes, ainsi que nous le vîmes dans le dernier numéro, David fut le favori du roi, aussi bien que celui de tous ceux qui faisaient partie de sa maison; mais alors : « Saül fut fort irrité, et cette parole lui déplut, et il dit : Elles en ont donné dix mille à David, et à moi mille; il ne lui manque donc plus que le royaume? » David n'était pas à blâmer pour l'admiration qu'excitait la victoire sur les Philistins et sur leur champion; « mais qui peut résister à l'envie? » David devint l'objet de continuel soupçons — chacun de ses mouvements était surveillé et tout ce qu'il faisait, même avec les meilleures intentions, était mal interprété. « Depuis ce jour-là Saül avait l'œil sur David. »

Savez-vous, cher lecteur, ce que c'est que d'être l'objet de la jalousie, d'être soupçonné de mal dont vous êtes innocent, de se sentir surveillé de jour en jour par des yeux malveillants? Quel encouragement et aussi quelle instruction pour vous dans l'histoire de ce jeune serviteur de Dieu! Il était aussi plein d'attention et aussi fidèle envers Saül que jamais. Et il arriva le lendemain que Saül eut un accès de sa mystérieuse

maladie, ou que l'esprit malin le saisit au milieu de sa maison, « et David joua de sa main, comme les autres jours. » Et quoique Saül, en retour de cette affliction, lançât à David la hallebarde qui était en sa main, en disant : « Je frapperai David jusqu'à la muraille, » David ne fit aucune résistance et n'abandonna pas même son poste. Il est seulement dit : « Mais David se détourna de devant lui par deux fois. » Saül voit que l'Eternel, qui l'avait abandonné, était avec David et cela l'effraye. Il n'osa plus, pour le moment, montrer ouvertement sa haine contre David, mais il l'éloigna de sa présence, en l'établissant capitaine de mille hommes. Et tout comme jadis l'Eternel était avec Joseph dans la maison de Potiphar et dans la prison, de même maintenant il était avec David qui « réussissait en tout ce qu'il entreprenait. » C'est la sagesse, dont David avait surtout besoin dans l'emploi qu'il occupait. Aussi combien souvent, dans les Psaumes, il demande la sagesse, et comme les faits qui nous occupent attestent la vérité de la parole qui dit : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous libéralement, et qui ne la reproche point; et elle lui sera donnée. » Puissent tous mes lecteurs connaître cette source intarissable de sagesse et de force, et y puiser librement.

Mais la sagesse, dispensée par Dieu pour nous guider dans les difficultés et les épreuves, n'est pas toujours la garantie d'une délivrance immédiate. La sagesse de David et les preuves journalières que l'Eternel était avec lui le rendaient toujours plus cher au peuple, et Saül le craignit toujours davantage. Aussi il lui propose de lui donner sa fille aînée Mérah pour femme,

à condition qu'il combattrait encore plus vaillamment contre les Philistins. Il fit cette proposition dans l'espérance que David périrait dans la bataille; « car Saül disait : Que ma main ne soit point sur lui, mais que la main des Philistins soit sur lui. » David se borna à répondre que son humble naissance ne le qualifiait pas à devenir le gendre du roi.

Pour une raison quelconque, il ne convint pas à Saül de mettre ce plan à exécution, et Mériab fut donnée à un autre. Mical, la fille cadette du roi, aimait David, et son père l'ayant appris, renouvela son projet de faire du mariage de David avec Mical un piège pour lui faire perdre la vie. Il devait prouver qu'il avait tué cent Philistins et Mical serait à lui. David ne paraît pas avoir ambitionné la faveur qui lui était offerte. Il vit qu'elle n'avait d'autre but que de le rapprocher de Saül et ainsi d'augmenter les difficultés et les épreuves de son sentier. Il dit à ceux qui l'encourageaient à la chose : « Pensez-vous que ce soit peu de chose d'être gendre du roi, vu que je suis un pauvre homme, et de nulle estime? » C'étaient des paroles bien modestes pour un si jeune homme. Cependant lorsqu'il vit que la récompense était bien telle que nous l'avons dit, il n'hésite plus. Bientôt il produisit la preuve d'avoir tué deux fois le nombre d'ennemis fixé par Saül, qui fut, vu sa parole donnée, obligé de donner à David Mical sa fille pour être sa femme. Et pourtant ce n'était là qu'un plan de Saül pour faire tuer David par la main des Philistins. Aussi lorsque Mical fut devenue sa femme, le père de celle-ci devint encore plus acharné contre David. « Alors Saül aperçut et connut que l'Éternel était avec David, et Mical, fille de Saül,

l'aimait. Et Saül continua de craindre David encore plus qu'auparavant; tellement que Saül fut toujours ennemi de David. » Combien il est affreux de voir les marques mêmes de la présence du Seigneur avec quelqu'un ne faire qu'exciter une plus vive inimitié dans le cœur de ses alentours! Cependant, au milieu de tout cela, David était soutenu par Dieu, et il « réussissait mieux que tous les serviteurs de Saül; et son nom fut en fort grande estime. »

Dans notre dernier numéro nous avons vu comment l'intercession de Jonathan auprès de son père avait produit quelque amélioration passagère; mais que la guerre éclatât de nouveau, et que David remportât encore quelque brillant succès contre les Philistins, la haine de Saül se rallumait. Quoique David, le héros de tant de combats et le favori du peuple, fût toujours disposé à jouer de la harpe pour soulager Saül, comme il l'avait fait, lorsqu'il n'était qu'un berger, cela n'avait aucun effet conciliant sur l'esprit endurci et cruel de Saül. Il « cherchait à frapper David avec la hallebarde jusqu'à la paroi; mais il se glissa de devant Saül, qui frappa la paroi de la hallebarde. » Non content de cet accès soudain et violent, il envoya des messagers chez David pour le faire mourir; et sans la bonne intervention de sa femme Mical, il eût été cette fois, selon toute apparence, victime de la méchanceté de son beau-père. Mical parvint à le faire fuir; mais son père lui en fit des reproches, en lui disant: « Pourquoi m'as-tu ainsi trompé, et as-tu laissé aller mon ennemi, de sorte qu'il est échappé? »

David, ainsi chassé de la maison de Saül, séparé de sa femme qui ne pouvait plus le mettre à l'abri de

l'épée, son ami Jonathan ne pouvant plus plaider en sa faveur, que devait faire David, sinon de retourner, ainsi qu'il le fit, à celui dont l'onction d'huile sur sa tête avait été l'origine de toutes ces peines et de ces persécutions? « Ainsi David s'enfuit, et échappa, et s'en vint vers Samuel à Ramia, et lui raconta tout ce que Saül lui avait fait. » Quelle entrevue! Le vieux prophète semble avoir épousé chaudement la cause de David, au point même qu'il changea de domicile, afin que David pût être en sûreté avec lui. Ils s'en allèrent ensemble demeurer à Najoth. Même là, la rage de Saül le poursuit. Sans égard pour la présence du prophète, par lequel lui-même avait été oint pour le trône, il envoya des messagers pour se saisir de David. Comme ils approchent, ils voient « une assemblée de prophètes qui prophétisaient; et Samuel, qui présidait sur eux, se tenait là, » et, voici, l'Esprit de Dieu vint sur eux aussi et ils prophétisèrent. Saül apprenant cela, envoya d'autres messagers et le prodige se répéta; il envoya une troisième compagnie, même résultat. Finalement il alla lui-même; « et l'Esprit de Dieu fut aussi sur lui; et continuant son chemin, il fit le prophète, jusqu'à ce qu'il fût venu à Najoth. » Cela donna lieu au proverbe: « Saül aussi est-il entre les prophètes? » et offrit à David un moyen de s'échapper. Suivent les touchantes entrevues entre lui et Jonathan, dont nous avons parlé le mois dernier. Jonathan, lui-même, dut se sauver de devant la hallebarde de son père, et ayant appris à David qu'il ne restait aucun espoir pour lui, ils se séparèrent pour ne plus se revoir qu'une fois.

Nous en resterons-là pour le moment. A dater de ce

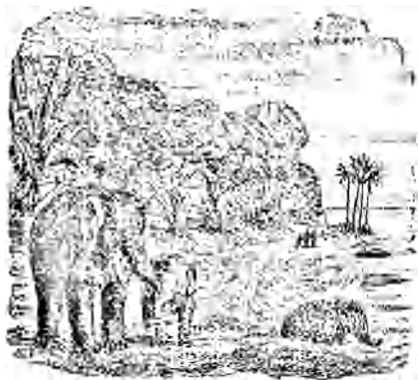
jour, David est un exilé, un vagabond et, si le Seigneur le permet, nous le retrouverons bientôt comme tel. Mais comment pourrions-nous terminer sans admirer, en tout ce qui vient de nous occuper, la ressemblance qui existe entre David, le type, et son Fils et Seigneur, l'Antitype béni? Dans toute son enfance, notre Seigneur déploya les grâces de son caractère, de manière à se concilier l'approbation de tous. Il est peu de gens, lors même qu'ils seraient endurcis dans le péché, qui puissent voir sans plaisir un enfant doux, aimable, patient, obéissant. Or, tel était Jésus, et dans la perfection. « Et le petit enfant croissait, et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était sur lui. » Et même plus tard il est dit de lui : « Et Jésus s'avancait en sagesse, et en stature, et en grâce envers Dieu et envers les hommes. » Ce fut lorsqu'il eut été baptisé par Jean, oint de Saint-Esprit et victorieux de Satan, que commença son service public; et il ne s'écoula pas beaucoup de temps, avant que le même esprit envieux qui prenait occasion des triomphes de David pour concevoir une haine amère contre lui, excitât les Scribes, les Pharisiens, les Sadducéens et les docteurs de la loi contre le Seigneur Jésus. C'est à cause de cette conformité dans leurs expériences, que tant de Psaumes, écrits par l'un, peuvent être lus dans un sens plus profond, comme étant l'expression des sentiments de l'autre. Mais ce sujet se développera lui-même plus clairement, à mesure que nous avancerons dans l'histoire du fils d'Isaï.

« Qui pourra subsister devant la jalousie? » (Prov. XXVII, 4.)

QUESTIONS SUR « DAVID ET SON BEAU-PÈRE. »

1. Qu'est-ce qui nous fait voir dans l'histoire de l'adolescence de David qu'il n'était pas le favori de ses parents?
2. Quelle autre circonstance semble montrer qu'il avait à souffrir chez lui?
3. A quelle occasion paraît-il probable qu'il composa le Psaume 131^{me}?
4. Quel fut le premier sujet de jalousie de Saül contre David?
5. Indiquez le chapitre et le verset du passage cité au sujet de l'envie.
6. Comment David se comporta-t-il avec Saül, après le premier accès de la colère de celui-ci?
7. Quel encouragement spécial avons-nous pour demander la sagesse? Indiquez le chapitre et le verset.
8. Quel fut un autre expédient de Saül pour faire mourir David?
9. Comment David reçut-il l'offre que Saül lui fit de sa fille Mical?
10. A quel danger fut-il exposé après son mariage avec Mical?
11. Comment l'en délivra-t-elle?
12. Où alla David après sa séparation d'avec Jonathan?
13. Qu'arriva-t-il à Saül lorsqu'il le suivit-là?
14. A la jeunesse de qui celle de David ressemble-t-elle?

Celui qui dit qu'il croit en Jésus-Christ, qu'il l'aime,
 Que comme Rédempteur son âme l'a connu,
 Doit marcher comme Christ marcha toujours lui-même,
 Et vivre comme Christ a lui-même vécu.



Dia-Ogot.

PREMIÈRE PARTIE. — *Sa capture ; sa rançon et sa jeunesse en Europe.*

Tel était le nom d'un garçon, dont nous allons raconter l'histoire de la courte vie. Il était bien fait, et comparativement aussi fort que l'éléphant qui foulait les champs de riz de son père ; et en même temps aussi prompt que le tigre, après lequel il criait, lorsqu'il le voyait fuir à travers les forêts de Sumatra, retenant de toute sa force le cheval sans selle et sans bride, sur lequel il était monté. Le garçon avait un noble front, qui s'élevait aussi fièrement que les anciens arbres de son île natale ; et un œil qui lançait des rayons comme le soleil qui avait hâlé sa figure. Un doux sourire était

toujours sur ses lèvres. Lorsqu'il parlait, c'était des scènes tirées de la nature — il représentait différentes occupations, esquissait des dessins pleins de feu, de vie et de fraîcheur ; et si quelque chose manquait dans son récit, il le suppléait par son attitude et des gestes remarquables. Tout en Dia-Ogot était intéressant et agréable. Nul sang royal ne circulait dans ses veines ; cependant il avait l'air d'être né pour être roi.

Un jour que cet enfant se promenait le long du rivage de l'île ci-dessus nommée, deux hommes ramèrent vers lui et lui demandèrent d'un ton amical ce qu'il faisait là. Il pouvait alors avoir huit ans au moins ; et selon son propre récit il avait jusqu'alors été nourri du lait de sa mère. Le garçon qui ne soupçonnait rien répondit qu'il attendait son père. « Quant à votre père, s'écrièrent les hommes, il pâit les troupeaux bien loin. Sautez dans notre bateau, et nous vous conduirons vers lui. » Le garçon accéda à l'invitation ; mais, hélas ! au lieu d'être conduit vers son père, il fut emmené bien loin de lui et ne revit plus jamais sa nation ni sa patrie. Les impies l'avaient dérobé ! Qui peut décrire sa douleur lorsqu'il découvrit cela, ou son angoisse lorsque plus tard il craignit de servir de repas à ses ravisseurs ? Mais le Seigneur avait de meilleures vues pour l'enfant. Il fut mené toujours plus loin et vendu sept fois, à un prix toujours plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin il fut racheté par le missionnaire Von Asselt pour la somme de quatre-vingt-seize florins. Que le Seigneur récompense son bien-aimé serviteur pour ce service d'amour !

Le garçon fut bientôt très-utile au missionnaire, car il lui enseigna la langue Batta et le servit avec beau-

coup de fidélité. Son amour pour la vérité était remarquable. Il accompagnait le missionnaire partout dans ses voyages ; il prenait soin de son bagage et préparait ses repas. Aussi n'est-il pas étonnant que le missionnaire s'attachât toujours davantage au garçon et désirât ardemment lui trouver quelque meilleure position pour développer ses talents.

Un jour que j'étais à dîner avec ma famille, le missionnaire Koster lisait, dans « Lumière et Ombre, » une lettre de Von Asselt, dans laquelle il demandait si, dans la Hollande, on ne trouverait pas quelqu'un qui voulût se charger de l'éducation de Dia-Ogot. « Eh bien, dis-je, le garçon peut venir chez moi. Je n'en serai pas plus pauvre, si une personne de plus s'assied à ma table. Je puis aussi lui fournir des vêtements. La seule difficulté serait de lui procurer de l'argent pour son voyage. » Fort surpris et très-joyeux, Koster s'écria : « Parlez-vous sérieusement, M. M. ? » Et lorsque j'eus confirmé ma parole, le brave homme se leva, et les yeux vers le ciel, il implora la bénédiction du Seigneur sur l'éducation future de l'enfant. Puis il quitta la chambre et revenant bientôt avec plume, encre et papier, il communiqua mon désir à Von Asselt.

Des jours et des années s'écoulèrent avant que le voyage pût s'effectuer. Il dut aller de Lipirok à Padang, de Padang à Batavia, et de là en Europe. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Asselt parvint à recueillir les fonds nécessaires et à trouver un protecteur pour le garçon. Mais finalement tous les obstacles furent levés. En compagnie du Dr Nepe, il mit à la voile de Padang pour Batavia. Pendant ce voyage il fut malade à la mort. Arrivé à la capitale de l'Inde hollandaise.

M. Brower se chargea de lui et ayant pris passage à bord de la *Wilhelmina-Clara*, en quatre-vingt-six jours ils atteignirent les côtes de la Hollande.

C'était le 29 Juin 1860, à cinq heures du soir environ, lorsque ayant renvoyé mes élèves chez eux, j'allais sortir pour faire ma promenade récréative, que le journal me fut apporté. N'ayant point de temps à perdre, je parcourus rapidement la liste des navires arrivés et trouvai à ma grande joie, que la *Wilhelmina-Clara* se trouvait dans le port du Helder. En toute hâte je mis en ordre quelques objets, et le même soir je pris le train pour Amsterdam, où j'allai passer la nuit dans un hôtel, car il était trop tard pour chercher le garçon. Je me mis tout de suite au lit, avec le projet de me lever de très-bonne heure le lendemain pour m'informer au sujet du jeune homme. Me réveillant au moment voulu, je m'habillai en toute hâte et après avoir prié le Seigneur de diriger mes pas, pour que je pusse facilement le trouver, je quittai la chambre. A peine avais-je descendu l'escalier, que mes yeux tombèrent sur un garçon au costume oriental, que je vis en bas appuyé sur la balustrade. « *Dia-Ogot!* » m'écriai-je involontairement. Il branla la tête. Je dis mon nom. Il courut vite à sa chambre, empaqueta son petit bagage, prit congé des deux missionnaires, *Mulnickel* et *Rott*, et vint avec moi. Mon cœur battait de joie. Le garçon pleurait. Combien j'eusse voulu pouvoir échanger avec lui quelques paroles; mais le pauvre enfant comprenait aussi peu mon langage que moi le sien; et je fus obligé de me contenter de mettre sa main dans la mienne et de le conduire ainsi. Bientôt après nous

quittâmes Amsterdam et à huit heures du soir, nous étions chez nous autour de la table de famille.

Le costume indien fut aussitôt remplacé par celui de notre pays. Il lui fut très-pénible de porter des souliers, tant il était accoutumé à aller nu-pieds. Mais cela ne m'inquiétait pas. Ce qui me faisait de la peine, c'était de voir continuellement sur sa figure une expression de tristesse, qui ne lui était pas naturelle, et que souvent il se retirait à la cuisine pour pleurer en secret. Naturellement je faisais tout ce que je pouvais pour l'égayer, mais en vain. Enfin, son œil tomba un jour sur le portrait du missionnaire Koster, qu'il avait connu à Sumatra, et le prenant en sa main, il s'écria avec étonnement : « Koster ! » En un instant sa figure s'anima et devint radieuse. Son chagrin secret s'expliqua, lorsque j'appris que Si-Kitzil lui avait dit que les Hollandais étaient des cannibales. La vue de ce portrait bannit toute crainte de son cœur. Il n'était pas surprenant que j'eusse souvent regardé à Dieu, pour savoir comment je devais m'y prendre avec ce cher enfant. Non pas pour le convertir, ce qui était certes au-dessus de mon pouvoir et de tout pouvoir humain — mais pour dissiper tout ce qui pouvait l'empêcher de venir à Jésus. Nous savons que l'homme ne peut être trop petit à ses propres yeux ; mais souvent il est trop grand pour se laisser délivrer par le Sauveur. C'est pourquoi mon premier soin fut de prévenir tout ce qui pouvait contribuer à développer l'amour-propre du garçon. Je décidai qu'il irait régulièrement se coucher à neuf heures du soir, et qu'il ne sortirait jamais sans que je l'accompagnasse. Je craignais aussi l'amitié des frères. Je prévoyais que partout il serait acca-

blé de questions et le sujet de la conversation, et comblé de friandises. Et il en serait résulté que le garçon se serait considéré comme le centre de l'intérêt général, au lieu d'apprendre que le Seigneur Jésus est seul le vrai centre. Dia-Ogot resta enfant et ne devint jamais un homme; et jusqu'à la fin, il fut comme un enfant.

Au bout d'une quinzaine, je le pris dans ma classe, où on lui enseigna à lire et à écrire le hollandais. Il avait un grand désir d'apprendre et bientôt il put lire passablement et écrire très-bien; il commença aussi une correspondance. En arithmétique il n'alla pas plus loin que les quatre premières règles. Sous les soins de M. Bygeboom, qui eut l'obligeance de lui donner des leçons gratuites d'harmonium, son talent musical se développa d'une manière étonnante. Mais comment lui donner la connaissance des «*Saintes-Ecritures qui seules peuvent rendre sage à salut?*» Je lui lus les «*Histoires de la Bible de Drager*, qui, étant traduites en malais, étaient incompréhensibles pour moi et illisibles pour lui. Alors je le fis lire dans la langue Toba — sa langue maternelle — jusqu'à ce qu'insensiblement il pût suivre l'instruction biblique de mon école. Cela le captivait. Il comprenait ce qu'il me lisait et ce que je lui lisais; et à peine une phrase était-elle finie, qu'il commençait avec ardeur à la traduire en son mauvais hollandais. Plus tard, ayant les «*Histoires de la Bible de Zahn*, » il n'allait jamais à l'école sans en avoir lu une certaine portion. Et si précieuse était cette instruction pour lui, que plus tard, alors qu'il ne pouvait plus monter l'escalier de ma maison, il me demandait de le porter à la classe, afin qu'il pût assister à la leçon biblique.

A suivre.

La veuve de Naïn.*(Luc VII, 11-17).*

Naïn était une ville du pays d'Israël, non loin de Capernaüm qui était située au bord de la Mer de Galilée, dans ces contrées intéressantes où le Seigneur fit tant de miracles et prononça tant de paroles de grâce. Transportons-nous là par la pensée et considérons la scène racontée dans les versets indiqués ci-dessus. Jésus, après avoir guéri le serviteur du centenier, ainsi que cela est raconté dans les premiers versets du chapitre, quitta Capernaüm, où il était lorsque le centenier vint à lui, et, le jour suivant, il se rendait à la ville appelée Naïn — plusieurs de ses disciples étant avec lui et une grande troupe le suivant. Or dans cette ville demeurait une pauvre femme, qui avait eu beaucoup de peines et de tribulations. Elle avait autrefois un mari, mais il était mort et elle était restée veuve avec un seul fils. Ce fils elle l'avait nourri et chéri avec l'amour et la sollicitude d'une mère, à travers les périodes difficiles de l'enfance et de l'adolescence, jusqu'à ce qu'il fût devenu un jeune homme; et comme il était son fils unique, ses affections se concentraient naturellement sur lui de toute leur force. Mais il plut à Dieu, dans sa sagesse insondable, de l'affliger encore plus profondément, car son cher et unique fils lui fut aussi enlevé par la mort. Oh! que de douleurs le péché n'a-t-il pas amenées dans le monde! Combien de mères, dont les cœurs ont été brisés par la perte de leurs petits enfants; ou si elles les ont élevés jusqu'à un âge plus avancé, combien

n'en est-il pas, qui ont vu leurs chers fils ou leurs chères filles, la joie de leur cœur, retranchés au printemps de la vie. Ah! qu'il est vrai, comme il est écrit, que : « L'homme sort comme une fleur, puis il est coupé, et il s'enfuit comme une ombre qui ne s'arrête point » (Job XIV, 2).

Au moment où le Seigneur et ceux qui l'accompagnaient allaient entrer dans la ville, cette femme affligée et désolée en sortait avec le convoi funèbre de son fils, « et une grande troupe de la ville était avec elle, » sans doute par respect et par sympathie pour sa détresse. Mais, hélas ! elle déplorait par d'amères lamentations la perte de son fils unique ; et qui pouvait lui être réellement en secours ? Ses amis pouvaient avoir compassion d'elle et essayer de la consoler, mais ils ne pouvaient pas rendre la vie à son fils trépassé. Mais « quand le Seigneur l'eut vue, il fut touché de compassion envers elle, et il lui dit : Ne pleure point » (v. 13). Il est « plein de compassion, » et sait bien ce qu'est la douleur, car il était lui-même « l'Homme de douleurs. » Il connaissait aussi parfaitement l'affliction du cœur de cette femme infortunée ; et dès le moment où ses yeux se reposèrent sur elle, il fut ému de compassion et lui dit de sécher ses larmes. Oh ! quelle parfaite pitié ! Quelle pure sympathie ! Mon cher jeune lecteur, n'as-tu pas eu quelque peine ou quelque chagrin dans ta courte vie ? Tu peux avoir eu une maladie violente ; ou tu peux avoir perdu un père ou une mère, un frère ou une sœur bien-aimés ; ou tu peux avoir été peiné à cause du péché qui est dans ton cœur et dans tes actions. Mais connais-tu Jésus, qui non-seulement a ôté le péché par le sacrifice de lui-même,

mais qui peut consoler le cœur de tous ceux qui se confient en lui, et leur donner la joie et une allégresse éternelle? Il fut jadis, lui aussi, un enfant et il a bien connu et vivement éprouvé les peines de l'enfance, aussi bien que celles de la virilité, et il peut maintenant comme « notre grand souverain sacrificateur qui est entré dans les cieux, » nous consoler et nous aider au temps du besoin (Héb. IV, 14-16).

Ainsi, dans le cas de cette pauvre femme, Jésus ne pouvait pas se borner à avoir pitié d'elle; il avait le pouvoir de la secourir. Il est « le Dieu Puissant, » quoiqu'il fût dans ce monde « en figure comme un homme » et ainsi il pouvait ressusciter les morts. Il s'approcha et toucha la bière, dans laquelle le corps mort était couché, et dit : « Jeune homme, je te dis, lève-toi. » Et sa parole eut une telle puissance que « le mort se leva en son séant, et commença à parler. » Combien tous les spectateurs durent être étonnés de voir un homme qui avait été mort se lever et leur parler; et cela uniquement parce que Jésus avait dit cette seule parole : « Lève-toi ! » Comme la pauvre mère dut aussi être surprise de voir son cher fils revenu à la vie; et comme elle dut être heureuse, lorsque Jésus, dans la bienveillance de sa grâce et la tendresse de son cœur, « le rendit à sa mère ! »

As-tu jamais pensé, cher enfant, qu'à moins que tu aies cru en Jésus, le Fils de Dieu, et reçu le pardon de tes péchés par son sang, tu es réellement et vraiment mort? Sans doute, je ne veux pas dire que tu sois mort corporellement; car tu agis, tu vis, tu joues et tu montres tous les signes de cette vie qui est naturelle à un enfant. Mais je veux dire que tu es spirituel-

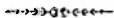
lement mort — mort dans les péchés et mort pour Dieu. D'un autre côté, celui qui croit au Seigneur Jésus-Christ est un être qui « était mort et qui est revenu à la vie, qui est passé de la mort à la vie, » même à la vie éternelle. « Celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean V, 12). Or non-seulement Jésus peut donner la vie à l'âme, mais, comme nous l'avons vu, il peut ressusciter les morts. La Parole de Dieu nous dit que « l'heure vient, en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien en résurrection de vie; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement » (Jean V, 28, 29). La voix puissante de Jésus a le pouvoir de réveiller les morts. Les « morts en Christ seront à sa venue ressuscités avec un corps semblable à son corps glorieux, » et, avec les croyants qui seront vivants alors, ils seront avec lui pour toujours. Mais quant à ceux qui ne veulent pas aller à lui pour avoir la vie et qui, par conséquent, meurent dans leurs péchés, ils ressusciteront au « dernier jour, » mais seulement pour être jugés et jetés dans « le lac de feu, » où il n'y aura que tourments et malheurs pour toujours.

Jésus dit une fois à Marthe, et il nous dit maintenant : « Je suis la Résurrection et la Vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela? » (Jean XI, 25, 26.) C'est avec cette déclaration bénie et cette solennelle question du Seigneur que nous laisserons maintenant ce sujet profondément intéressant de mort et de résurrection, auquel nous a conduit le beau récit de la résurrection du fils de la veuve.

« Ne crains pas. »

L'intéressante histoire que l'on va lire est racontée par M^{me} Emilie C. Judson, la femme du fidèle serviteur du Christ, A. Judson. « Pendant notre séjour à Rangoon, nos enfants devinrent très-poltrons et lorsque nous arrivâmes ici (Maulmain), je dus prendre beaucoup de peine pour combattre et surmonter en eux cette disposition. Une nuit Edouard, qui couchait seul, dans un cabinet, cria qu'il avait peur, et il ne voulait pas se laisser rassurer. Je ne leur avais jamais enseigné à répéter des prières, parce que je n'aime pas le formalisme, mais je les aidais à découvrir ce dont ils avaient besoin, puis je leur faisais répéter les mots après moi. C'est ainsi que je priai avec le petit Edouard, ensuite je l'embrassai, lui souhaitai une bonne nuit et le laissai tranquille en apparence. Bientôt après cependant, je l'entendis appeler, comme s'il était dans une grande détresse : « O Dieu ! » Le pauvre petit garçon ne parlait pas encore assez bien pour savoir que dire ensuite ; mais cet épanchement du cœur le soulagea évidemment car, au bout de quelques minutes, il dit de nouveau : « O Dieu ! » mais d'un ton bien adouci. J'allai jusqu'à la porte, hésitant d'entrer ; peu d'instants après, il répéta : « O Dieu ! » mais d'un ton si plein de confiance que je pensai qu'il valait mieux retourner à ma chambre et le laisser avec son Grand Protecteur. Je ne l'entendis plus pendant quelque temps. Lorsqu'enfin j'entrai, je le trouvai agenouillé et profondément endormi. Il ne manque jamais de me rappeler de demander à « Dieu de prendre soin de lui, » si je

le néglige, et depuis je ne l'ai plus jamais entendu dire qu'il eût peur. »



Demande et réponse.

Une dame chrétienne de haute condition, étant à déjeuner avec sa famille, se sentit tout à coup irrésistiblement poussée à se rendre auprès d'un pauvre vieillard qui demeurerait à une demi-lieue de son habitation, pour lui porter quelques pains. Son mari désirait qu'elle attendit jusqu'après déjeuner, ou qu'elle envoyât un domestique à sa place. Impossible ! il faut qu'elle s'y rende elle-même, et qu'elle s'y rende sur-le-champ.

Elle s'en va donc. Elle s'approche de la cabane du vieillard. Une voix d'homme frappe son oreille et la retient sur le seuil de la porte. C'était le vieillard qui priait en ces termes :

« Viens à mon secours, ô mon Dieu ! Oui, Seigneur, tu m'assisteras, car ta parole est droite et tu gardes toujours la vérité. Vois comme je souffre la faim avec mes enfants. Nous n'avons rien, absolument rien. Mais tu feras pleuvoir pour nous de la manne du ciel, plutôt que de nous laisser périr. »

« Oui, mon père ! » s'écria la dame charitable en entrant en ce moment dans la chambre du pauvre, « voici du pain que Dieu vous envoie. Prenez-le et continuez à mettre votre confiance en Celui qui a soin de vous. Et si à l'avenir vous manquez de pain, venez m'en prévenir. Il y en aura toujours pour vous dans ma maison. »





David dans la caverne.

La rupture entre David et son beau-père était maintenant ouverte et complète; mais seulement de la part de Saül, non de celle de David. David fut obligé de s'enfuir pour préserver sa vie, lorsqu'il eût dit adieu à Jonathan; puis surviennent les circonstances, auxquelles notre Seigneur lui-même fait allusion, quand il est accusé par les Pharisiens de permettre à ses disciples d'arracher des épis de blé un jour de sabbat. Passant à Nob, la résidence des sacrificateurs, David engagea Ahimélec à lui donner du pain sacré et l'épée de Goliath, avec laquelle David avait tranché la tête au géant. Lorsque Ahimélec lui dit qu'il n'avait pas d'autre épée, David répondit: « Il n'y en a point de pa-

reille; donne-la-moi, » puis il se rendit à grande hâte à Gath, où il chercha un abri vers le roi Akis. Cependant les serviteurs d'Akis rappellent à leur maître la journée en laquelle les jeunes filles Israélites chantaient : « Saül en a tué ses mille et David ses dix mille ; » et ce dernier, trouvant que Gath n'était rien moins que sûr pour lui, part de là et se réfugie dans la caverne d'Hadullam.

Nous avons maintenant à considérer David sous un nouveau caractère. Oint de la part de Dieu, mais rejeté et chassé par celui qui occupe encore le trône, sa position devient semblable à celle du Seigneur Jésus-Christ lui-même quand, rejeté par le souverain sacrificateur, les scribes et les pharisiens, il commença à devenir le centre autour duquel se groupèrent les disciples. De même que tous ceux qui s'attachent ainsi à Jésus le font au risque de perdre tout sur la terre, même la vie, ainsi quiconque suivait David s'exposait à tout ce que pouvait infliger la colère de Saül. Et cependant il ne manquait pas d'hommes qui se rendaient volontairement vers David, le futur roi d'Israël. D'abord, ses frères et toute la maison de son père descendirent vers lui. Quel baume ce dut être pour son esprit ! Il ne nous est rien dit, en particulier, d'Eliab, le frère aîné qui s'irrita si fort contre David au jour de son triomphe public ; mais qu'il fût encore, ou non, vivant et parmi ceux qui vinrent vers lui dans la caverne, David dut se réjouir de voir sa famille prête à tout risquer pour lui. C'est un travail des plus intéressants que celui de suivre, en détails, les traits de ressemblance entre le fils d'Isaï et cet Être saint qui est à la fois Fils et Seigneur de David. Nous lisons à son

sujet : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont point reçu. » D'après Marc III, 21, il est clair que, à cette époque, ses parents ne faisaient pas partie de ses disciples ; et dans Jean VII, 5, il nous est dit positivement que « ses frères mêmes ne croyaient point en lui. » Tout cela nous rappelle Eliab et David dans la vallée du Chêne : mais de même que les frères de David le rejoignirent plus tard dans la caverne d'Hadullam, ainsi nous voyons dans l'Écriture, que la dernière mention qui y est faite des parents du Seigneur, quant à la chair, est bien différente de ce qui en est rapporté dans les passages que nous venons de citer : « Tous ceux-ci persévéraient unanimement en prières et en oraisons, avec les femmes, et avec Marie, mère de Jésus, et avec ses frères » (Actes I, 14).

Mais les parents de David n'étaient pas les seules personnes qui descendirent vers lui dans la caverne. « Tous ceux qui étaient mal dans leurs affaires, et qui avaient des créanciers dont ils étaient tourmentés, et qui avaient le cœur plein d'amertume, s'assemblèrent vers lui, et il fut leur chef ; et il y eut avec lui environ quatre cents hommes. » Quelle singulière troupe ! diront peut-être plusieurs. C'est ainsi sans doute, qu'en jugèrent les partisans de Saül ; précisément comme, plus tard, il y avait des gens qui demandaient dédaigneusement en parlant de Jésus : « Aucun des gouverneurs, ou des pharisiens, a-t-il cru en lui ? Mais cette populace qui ne sait ce que c'est que la loi, est plus qu'exécration » (Jean VII, 48, 49). Mais dans les deux cas, la foule rassemblée ne devait pas être jugée par ce que ces hommes avaient été, mais par celui auprès duquel ils se réfugiaient et par ce qu'ils devinrent et ce

qu'ils firent sous son commandement. Leurs besoins, leurs misères, voilà ce qui poussait tous ceux qui étaient en détresse à se retirer vers David. Les débiteurs insolubles échappaient à leurs créanciers, et les âmes mal à l'aise, mécontentes d'elles-mêmes et de leurs alentours, cherchaient une vie toute nouvelle auprès du jeune capitaine qui, seul, avait été employé de Dieu pour délivrer Israël du géant, et qui, comme l'oint de Dieu, était l'espoir de la nation, dès que Saül cesserait d'occuper le trône. Le fait était qu'Israël était dans un état de banqueroute et de ruine; et il y avait plus de fidélité chez ceux, dont la détresse était évidente, et qui par elle étaient poussés dans les rangs de David, que chez ceux qui, sous de plus belles apparences, restaient attachés au monarque sur le trône. Cher lecteur, le monde entier est dans un état de totale banqueroute. Oui, ce monde qui paraît si agréable, qui vous sourit dès votre naissance, et semble si rempli de perspectives réjouissantes et d'espérances dorées — ce monde est un séducteur, sa joie est folie, ses sourires sont perfides, ses espérances sont vaines, et sa ruine réelle, quoique déguisée, est certaine et complète. Vous-mêmes, si vous en êtes, vous n'êtes pas heureux. Votre conscience vous fait des reproches, votre cœur désire ce qu'il n'a jamais encore obtenu, vos péchés ont domination sur vous, et vous craignez d'envisager l'avenir! S'agit-il de détresse? — la vôtre ne vous accablerait-elle pas si vos yeux étaient seulement ouverts sur votre état réel? De dettes? — quel arithméticien pourrait calculer l'immense somme que vous devez à Celui de qui vous tenez l'existence et duquel dépend votre vie, mais auquel vous n'avez jamais, pendant

une heure, accordé le service de mains empressées et d'un cœur aimant? De mécontentement? — qui, sauf par un aveuglement tout à fait insouciant sur l'état réel des choses, serait content avec la sentence de l'éternelle mort prononcée contre lui, lorsqu'il sent que le temps s'écoule rapidement, et que chaque moment le rapproche davantage du dernier et solennel changement, alors que le dernier sourire s'étant joué sur son visage, la dernière consolation ayant adouci sa misère, rien ne lui reste pour l'éternité si ce n'est le ver qui ne meurt point et la flamme inextinguible — rien que pleurs, lamentations et grincements de dents! Chère âme, allez donc tout de suite au vrai David — à l'Oint de Dieu, comme à une autre caverne d'Hadullam. Le Christ qui seul peut vous secourir, vous faire du bien, vous sauver, est toujours « rejeté des hommes, mais choisi de Dieu et précieux. » Plût à Dieu que vous connussiez qu'il a des ressources infaillibles pour toutes vos détresses. Dès l'instant que vous irez à lui, son sang effacera toute votre dette envers Dieu; et quant au mécontentement, il s'évanouira devant son doux sourire, son accueil cordial, sa bonté royale — il ne peut subsister en sa présence. Le monde peut être tout à fait ruiné, et il l'est; mais l'âme qui est venue à Christ telle qu'elle est, dans toute sa ruine et a reconnu son état de banqueroute morale, est hors des atteintes de tout créancier. Les mines d'or des deux hémisphères ne sont pas comparables à son opulence. Il peut paraître au monde qui l'entoure aussi pauvre et méprisable que jamais; lui-même peut être quelquefois tenté de douter que tout aille aussi bien pour lui que la Bible l'atteste; mais dans le fond de son cœur il sait que Jésus est son

Sauveur et Seigneur, le Chef, l'Époux et la Tête; et, en vue de tout ce que le monde peut lui offrir, il peut chanter avec joie :

Courant du nord au sud, du couchant à l'aurore,
 Que d'autres cherchent le bonheur,
 Mon esprit est content, mon âme heureuse adore
 Le Seigneur Jésus, mon Sauveur.

Ce glorieux Sauveur qui, depuis sa victoire,
 Tient le globe entier sous sa loi,
 Pour que je sois à Lui, dans l'éternelle gloire,
 S'est donné Lui-même pour moi.

J'estime que, pour Lui, l'opprobre est une grâce,
 Tout gain terrestre est un vain poids :
 Sachant qu'il me prépare une céleste place,
 Je me glorifie en sa croix.

Que les pauvres mondains vantent leur opulence,
 Qu'ils exaltent leur vanité ;
 Bientôt leur folle joie est réduite au silence :
 La mienne est pour l'éternité.

C'est un cantique bien approprié à quelque moderne «caverne d'Hadullam,» dans laquelle le «chrétien abandonné, persécuté, peut se trouver avec son Seigneur jadis crucifié et toujours rejeté. Puissent les cœurs de tous ceux qui sont tels être en état de chanter de pareilles hymnes.

Combien sont aimables les sentiments de David pour ses parents, trop âgés pour s'exposer à toutes les fatigues et aux dangers de son exil. Il a affaire, semble-t-il, avec le roi de Moab et il lui confie le vénérable couple. « Je te prie que mon père et ma mère se re-

tirent vers vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. Et il les amena devant le roi de Moab, et ils demeurèrent avec lui tout le temps que David fut dans cette forteresse.»

Enfants! enfants! puisse l'exemple de David, en ce cas particulier, se graver en votre mémoire, afin que vous ayez soin de marcher sur ses traces. D'un côté, la perspective d'un trône, et de l'autre, toutes les anxiétés de la caverne d'Hadullam, ne lui font pas oublier « le premier commandement avec promesse. » Que Dieu accorde à tous mes lecteurs, dont les parents leur sont conservés, la joie d'être leur consolation dans leurs vieux jours.

Ses parents étant ainsi mis à l'abri d'un danger immédiat, David revient, et il est averti par le prophète Gad de ne pas rester dans la forteresse. Combien il vaut mieux de pouvoir connaître la pensée de Dieu, que de s'appuyer sur les rapports de sentinelles et d'espions. Les mouvements de Saül sont connus ainsi avant d'avoir lieu, et le proscrit peut échapper au danger et se réfugier dans quelque autre cachette. Mais que faisait Saül? N'avait-il pas entendu parler du séjour de David dans la caverne, et de sa position de capitaine de quatre cents hommes qui s'étaient groupés autour de lui? Oh! oui, il avait tout appris; et assis sous un arbre, sa halberde en sa main, tous ses serviteurs se tenant devant lui, il s'adresse ainsi à eux: « Ecoutez maintenant, Benjamites: Le fils d'Isaï vous donnera-t-il, à vous tous, des champs et des vignes; vous établira-t-il tous gouverneurs sur milliers et sur centaines; que vous ayez tous conspiré contre moi, et qu'il n'y ait personne qui m'avertisse que mon fils a fait alliance avec le fils

d'Isaï, et qu'il n'y ait aucun de vous qui ait pitié de moi, et qui m'avertisse? car mon fils a suscité mon serviteur contre moi, pour me dresser des embûches, comme il paraît aujourd'hui. »

Pauvre discours! « Les paroles de sa bouche, il est vrai, étaient plus douces que le beurre, mais la guerre était dans son cœur; ses paroles étaient plus douces que l'huile; et néanmoins elles étaient tout autant d'épées nues » (Ps. LV, 21). Il semble réclamer la sympathie et les condoléances de ses alentours, comme s'il était un homme à qui l'on a fait tort et qu'on a affligé; et cependant il ne cesse de les exciter à des actes violents et sanguinaires. Pour des champs et des vignes! Non, le pauvre fils d'Isaï n'avait rien de pareil à leur offrir. Des capitaines de centaines et des capitaines de milliers étaient à peine nécessaires contre sa bande petite, mais dévouée; et il en est ainsi aujourd'hui, cher lecteur, Christ n'offre aucune place élevée dans ce monde à ceux qui s'attachent à lui. La seule place que ce monde lui donna fut la croix et le sépulcre; et la communion de ses souffrances est la coupe, dont nous avons le privilège de boire avec lui ici-bas. Vous ne pouvez avoir le monde et Christ à la fois; mais si le sentiment de ce dont vous avez besoin, en tant que pécheur perdu, rend le Christ précieux pour vous comme Sauveur; l'amour pour lui que son amour aura allumé dans votre cœur, rendra un cachot et une croûte de pain, *avec Christ*, meilleurs qu'un palais, une couronne et des mines d'or sans lui. Et ne pense pas, ô monde qui méprises et rejettes Christ, que tu puisses toujours te permettre de repousser avec dédain le Fils et Seigneur du fils d'Isaï. Saül ne dit rien à ses servi-

teurs des paroles de Samuel lorsqu'il déchira ses vêtements, et qu'il ajouta : « L'Éternel a aujourd'hui déchiré le royaume d'Israël de dessus toi, et l'a donné à ton prochain, qui est meilleur que toi. » Il ne leur parle pas de ce que, en effet, il ne savait pas encore alors : — de la misère désespérée de ses derniers jours quand, Samuel étant mort, et l'Esprit de Dieu ayant depuis longtemps abandonné Saül, il ne put obtenir aucune réponse de Dieu, en sorte que, dans son désespoir, il a recours (par la sorcellerie) à l'enfer lui-même pour avoir une direction qu'il a cherchée en vain de la part de Dieu. Il ne leur parle pas de Guilboah et du monarque qui là avait inutilement sollicité son écuyer de le transpercer, jusqu'à ce qu'enfin il tombe sur sa propre épée et meurt. Non ; ces choses sont toutes gardées dans l'arrière-plan. Mais à quoi serviraient les champs et les vignes, quand Saül qui les donnait, serait ainsi tombé et que David monterait sur le trône ? Il valait mieux alors avoir été avec David dans la caverne qu'avec Saül malgré tous ses présents et ses honneurs, lorsque ce dernier est dans la tombe et le premier sur le trône. Ainsi, cher lecteur de ces lignes, c'est *seulement pour le présent* que la honte, la pauvreté et l'épreuve se rencontrent sur le sentier de la fidélité à Christ. Le présent sera bientôt passé ; et qu'arrivera-t-il alors ? Une scène dont il est écrit : « En ce jour-là l'Éternel seul sera exalté. » Maintenant l'homme s'exalte lui-même et Satan lui aide à le faire ; et par conséquent Christ dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et qu'il prenne sa croix et me suive. Car quiconque sauvera sa vie (paroles solennelles !) la perdra : et quiconque perdra sa vie pour l'amour

de moi la trouvera. » Puis, après nous avoir déclaré ce que nous trouverons des deux côtés, le Sauveur pose cette question des questions : « Car que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il fait la perte de son âme ? ou que donnerait l'homme en échange de son âme ? Car le Fils de l'homme » — oui, le Fils de l'homme méprisé et rejeté — « viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » Qui ne souhaiterait pas en ce jour-là d'avoir été un ami, un disciple de Jésus ? Cher lecteur, si vous n'en êtes pas un maintenant, changez sur-le-champ de parti. Abandonnez Saül, et courez à David dans la caverne ! Ne cherchez pas à laisser vos haillons pour un meilleur habit ou à gagner quelque chose pour porter un tribut dans votre main. Le grand capitaine de notre salut a tout préparé pour tous ceux qui sont enrôlés dans ses rangs. Il a pris et prend tout à sa charge. C'est vous-même, votre cœur, votre confiance qu'il recherche. Oh ! donnez-les-lui, et votre fortune est faite, sinon pour ce monde-ci, du moins pour le monde à venir. A vous de considérer lequel vaut le mieux. Dieu vous donne de faire un sage et heureux choix, pour l'amour de son nom. Amen.

QUESTIONS SUR « DAVID DANS LA CAVERNE. »

1. Où est-ce que notre Seigneur fait allusion à ce qui eut lieu à Nob ? Indiquez tous les passages.
2. Quel est, dans l'histoire de David un point principal au delà duquel nous le voyons sous un nouveau caractère ?
3. A quoi ressemble ce caractère ?
4. Qui furent ceux qui se joignirent les premiers à David dans la caverne ?

5. De quoi cela nous fait-il souvenir dans le Nouveau Testament?
6. Par quelle règle ses autres recrues devaient-elles être jugées?
7. Quel était dans ce temps-là l'état de la nation?
8. Quelle est maintenant la condition du monde?
9. Pourquoi un si grand nombre se rendirent-ils vers David?
10. Pourquoi devrions-nous aller à Christ?
11. Quel trait social du caractère de David se manifeste, tandis qu'il est à Hadullam?
12. En quoi le discours de Saül à ses serviteurs ressemble-t-il aux prétentions du monde maintenant?
13. Qu'est-ce qui est laissé de côté par les deux?
14. Quelle leçon tout le sujet donne-t-il, de la manière la plus pressante?



Couronnes dans le pays de la promesse.

Un jeune homme qui avait assisté à une réunion d'édification retournait à la maison sur le soir pour coucher près de son frère et il lui dit en entrant au lit : « As-tu jamais entendu parler de couronnes dans le pays promis? — Ne me réveille pas, dit son frère. — Eh bien, je n'en avais jamais entendu parler; ils parlent de ces couronnes dans leurs chants à la réunion, et, sais-tu, je crois que j'en aurai une? Viens demain en entendre parler. » Ces frères furent tous deux convertis.





Deux petites filles de Fidji.

La femme d'un missionnaire des Iles Fidji entendit un jour un grand bruit de voix d'enfants derrière sa maison. Elle alla voir ce que cela voulait dire, et trouva sept petites filles qui étaient venues de quatre milles de distance (environ 6 1/2 kilomètres). Chacune tenait une poignée de fruits de l'arbre à pain. « Que voulez-vous faire de cela ? » leur demanda-t-elle. — « Nous sommes venues, dirent-elles, pour acheter un livre. » La dame rentra et rapporta sept brochures qui avaient été imprimées pour les enfants de ces îles. Elle leur dit que quatre fruits faisaient le prix d'un exemplaire ; car souvent il vaut mieux vendre les livres que de les donner. Une gaie petite fille plaça aussitôt cinq grands

fruits devant la dame, en disant qu'elle voulait tous les donner ; mais celle-ci lui répondit qu'elle n'accepterait que juste le nombre fixé. Alors s'avança une timide petite fille, qui n'avait que trois fruits dans son panier — et, en effet, c'était tout ce qu'elle pouvait porter ; mais cela ne suffisait pas pour payer le livre — il en fallait quatre. La fillette, qui en avait un de trop, s'approcha de nouveau aussi lestement que la première fois, et le donna à sa petite compagne qui en avait besoin, ce qui conclut l'affaire et elles s'en allèrent toutes joyeuses.



Dia-Ogot.

DEUXIÈME PARTIE. — *Sa conversion ; son amour de la prière.*

Trois mois environ après son admission dans ma maison, survint une circonstance dont le Seigneur se servit pour le bien de son âme. Jusqu'à ce moment il avait été complètement incrédule. Frère Von Asselt lui avait pourtant dit que Dieu avait fait le monde : mais dans son cœur le garçon croyait que toutes choses avaient été faites d'elles-mêmes. Je lui avais pourtant parlé du Seigneur Jésus, de l'enfer et du ciel, mais il soutenait qu'ils n'existaient pas. Un samedi soir, il était assis dans ma chambre, jouant de son mélodium

qui était placé de telle manière que le joueur tournait le dos à la table. Sur cette table, ma mère avait posé une petite boîte contenant de l'argent. La servante entrant dans la chambre la vit, et pensant que personne ne pouvait l'observer, elle sortit quelques pièces et les cacha. Cependant elle se trompait, car à peine l'avait-elle fait que Dia-Ogot se leva, et lui reprocha sa faute en la menaçant de m'en parler. La fille tâcha, par d'obligeantes paroles, de le détourner de son projet, mais en vain. Alors elle se fâcha, nia le vol et voulut le battre. Attirée par le bruit ma mère entra dans la chambre. Elle ordonna à la domestique d'aller à la cuisine et envoya le garçon dans sa chambre pour prier le Seigneur Jésus et aller au lit. Il obéit. Peu de temps après cependant il quitta son lit et courut en costume de nuit dans la chambre où la famille était réunie. « Comment ! lui dit ma mère, n'es-tu pas encore au lit, Dia-Ogot ? — Non, madame, répondit-il ; je voudrais dire la chose à M^r M. ; demain matin je pourrais être mort ; et Dia-Ogot l'a vu et le Seigneur Jésus l'a vu aussi. » Quand on entendit les autres habitués de la maison entrer, il tira la sonnette. Tous vinrent dans la chambre ; Dia-Ogot prit les boîtes des missions et son porte-monnaie, et les plaça devant lui sur la table ; il me mit à côté de lui et la servante de l'autre côté, et priaient chacun de s'asseoir, il convainquit la servante, en présence de tous, d'avoir pris l'argent des boîtes et de sa bourse et il lui parla d'une telle façon qu'il ne me restait rien à faire. Après quoi il s'en alla coucher. Tout cela fut vu et entendu par des yeux et des oreilles d'hommes ; mais ce qui s'opérait dans le cœur du garçon, le Seigneur seul le voyait. « Comme la domesti-

que était devant moi, ainsi je suis devant le Seigneur Jésus, » se disait-il. « Elle croyait que personne ne la voyait, cependant je l'ai vue; et je pensais que le Seigneur Jésus n'existait pas et qu'il ne me voyait pas; cependant il existe et il me voit. » A partir de ce moment il crut tout ce qu'on lui disait sur le Seigneur, et marcha dans une simplicité et une joie enfantines, selon la parole du Seigneur.

Tous les vrais convertis sont convaincus de péché et apprennent, tôt ou tard, à se détester eux-mêmes à cause du péché. Il en fut ainsi de Dia-Ogot. « Combien j'étais haïssable ! disait-il un jour, de ne pas vouloir croire que Dieu a fait le monde. » Une autre fois il disait : « Mais que j'étais méchant à Sumatra ! je mentais, je volais, je jurais ; M. Von Asselt priait, et je faisais semblant de prier ; mais je ne priais pas, car je n'aimais pas du tout prier. » Une fois ma mère lui demanda : « Dia-Ogot, comment sais-tu que le Seigneur Jésus t'aime ? » — « Parce que le Seigneur Jésus est mort sur la croix pour mes péchés, répondit-il. Son sang a été versé pour moi, et maintenant il m'a pardonné mes péchés, il m'a donné un nouveau cœur, et je vais au ciel. » — « Oui, mon enfant dit-elle, mais aimes-tu le Seigneur Jésus ? » — « Certainement, » répondit-il. — « Mais comment le sais-tu, Dia-Ogot ? » — « Je le sens dans mon cœur. » Une mère pourrait-elle donner une meilleure réponse, si on lui demandait : « Comment sais-tu que tu aimes tes enfants ? »

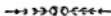
Si Dia-Ogot avait autrefois détesté la prière, elle était maintenant toujours davantage sa plus douce occupation. Oh ! combien je me réjouissais de voir que cet entretien avec Dieu lui fût si précieux ! « Voilà il

prie ! » fut-il dit de Saul ; et assurément, quiconque s'entretient sérieusement avec Dieu de ce qui le concerne est converti.

Une fois que quelqu'un causait avec Dia-Ogot, il pensa — ne comprenant pas très-bien le hollandais — que son interlocuteur l'avait appelé esclave. Le pauvre garçon se mit à pleurer si amèrement que le cœur le plus dur en eût été touché. Je le pris par la main, lui caressai le front et essayai de lui expliquer qu'il s'était trompé. Inutile. Je lui donnai des billes et pressai sa tête contre ma poitrine. En vain. J'essayai tout, mais tout fut inefficace. Alors j'allai avec lui à ma chambre. Nous nous agenouillâmes ensemble devant le Seigneur et je priai ; nommant plus de vingt fois celui qui sans intention avait affligé le garçon. Nous nous levâmes. Il me serra cordialement la main, et sa gaité habituelle reparut. Un dimanche, il reçut une lettre du missionnaire Von Asselt ; il la lut et relut ; elle lui apportait de tristes nouvelles. Un terrible tremblement de terre avait eu lieu dans son pays ; le sol s'était entr'ouvert, des maisons s'étaient écroulées ; et les gens s'étaient enfuis aux champs où, remplis de crainte et de stupeur, ils attendaient ce qui surviendrait encore. Le missionnaire Von Asselt s'était réfugié dans l'île du Chef, à Lipirok, en l'engageant à s'humilier devant Dieu avec son peuple, à quoi le chef avait répondu : « C'est une affaire à examiner. » Tel est le résumé de cette affligeante lettre. C'était le soir ; le culte de famille était terminé et nous nous disposions à souper. Dia-Ogot demanda la permission d'aller au lit. Sa demande me surprit. Il avait été gai tout le jour et ne paraissait pas du tout avoir sommeil. Il répéta sa demande, et je la lui

accordai. Mais je ne pouvais comprendre ce qui l'engageait à se priver de son repas du soir. Bientôt le mystère fut expliqué. Longtemps après avoir quitté la chambre, il était encore sur ses genoux, plaçant la calamité de son peuple devant le trône de Dieu. Le lendemain il écrivit une lettre au chef de Lipirok, le conjurant de ne pas mépriser le conseil du missionnaire Von Asselt. Plus tard, il reçut une lettre de Si-Labo, faisant part de son mariage avec une jeune fille de Lipirok. Il était évident que Dia-Ogot était fâché. Je ne l'avais pas vu ainsi auparavant et lui en demandai la cause. « Je voudrais battre Si-Labo, » dit-il. — « Pour cela, répondis-je, il te faudrait avoir le bras un peu plus long. » Il continuait à être irrité. « Viens, lui dis-je, dis-moi ce qui te met ainsi en colère ; Si-Labo ne peut-il pas se marier ? » — « Certainement, répondit-il, cependant je suis mécontent de lui. » Il ne voulut pas en dire davantage. Sur ce je lui représentai sérieusement qu'il avait tort — néanmoins il ne dit pas un mot. Le soir je l'entendis prier longtemps et avec ardeur : mais tout en désirant beaucoup savoir ce qu'il disait au Seigneur, je ne pouvais pourtant pas troubler sa dévotion. A peine levé le lendemain matin, il vint me dire qu'il n'était plus fâché contre Si-Labo. « Je demandai hier soir au Seigneur de me pardonner ma colère, et à Si-Labo son péché, et de convertir sa femme. » « Mais pourquoi étais-tu si irrité ? » demandai-je. Il répondit : « La femme de Si-Labo n'est pas convertie et il ne devrait pas épouser une femme inconvertie. » Cette belle réponse me surprit grandement. Je me souvins alors qu'une fois, dans la classe, en parlant de l'idolâtrie de Salomon, j'avais touché ce sujet en passant.

A suivre.



La jeune Juive.

Il n'y a pas longtemps qu'un Juif, homme respectable et d'un esprit cultivé, arriva en Amérique. Il s'était procuré une agréable retraite sur les bords de l'Ohio, et venait s'y établir avec sa fille unique, âgée de dix-sept ans. Ayant perdu sa femme avant de quitter l'Europe, la société de cette enfant était devenue toute sa consolation. Rien n'avait été épargné pour lui donner une bonne éducation; elle connaissait plusieurs langues, et les grâces de sa personne et son aimable caractère la rendaient également propre à captiver les affections de son vieux père, à qui la foi n'avait encore donné aucune autre espérance de bonheur. Juif très-strict, il avait élevé sa fille dans les principes les plus exacts de sa croyance, et pensait avoir en elle un objet digne d'honorer la foi qu'il professait.

Peu après leur établissement, la jeune personne tomba malade, et bientôt, malgré les soins qu'elle reçut, au lieu de reprendre des forces, ses joues perdirent peu à peu leur fraîcheur, ses yeux semblèrent s'éteindre, et il devint évident que son mal était sans remède. Le pauvre père, dans son anxiété, demeurait suspendu au chevet du lit de sa fille, sans être même en état de lui parler. Un jour qu'il s'était retiré dans un bosquet voisin de sa maison pour y donner un libre essor à sa douleur, on vint lui dire que sa fille le demandait. Le cœur plein de chagrin, il se hâta de rentrer dans cette chambre qu'il prévoyait devoir bientôt être déserte, et avec la cruelle pensée qu'il allait recevoir le dernier adieu de son enfant.

Dès que la jeune fille l'aperçut elle avança la main, et, saisissant celle de son père avec toute l'énergie dont elle était encore capable, elle lui dit avec affection : « Mon père, m'aimez-vous ? — Mon enfant, vous savez si je vous aime ; vous m'êtes plus chère que tout ce que ce monde pourrait m'offrir. — Mon père, reprit-elle, est-il vrai que vous m'aimiez ? — Pourquoi, dit le père, me faire un si cruel chagrin que de douter de mon affection ? N'en avez-vous donc point eu des preuves ? — Mon cher père, reprit encore la mourante, c'est donc bien sûr que vous m'aimez ? » Cette fois le père était hors d'état de répondre ; la jeune fille ajouta : « Je sais, mon cher père, je sais que je suis aimée de vous ; même vous avez été pour moi le meilleur des pères, et je vous aime aussi tendrement. Voudriez-vous m'accorder une grâce ? c'est la requête de votre enfant mourant, ô mon père ! voulez-vous me l'accorder ? — Mon cher enfant, demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout ce que je possède ; quoi que ce puisse être, vous l'aurez. — Mon cher père, oh ! je vous en supplie ! *ne parlez plus jamais contre Jésus de Nazareth.* » Le père demeura muet d'étonnement. « Je ne connais, continua la mourante, je ne connais que bien peu de chose de Jésus, n'ayant jamais été enseignée à son sujet ; mais je le connais comme un Sauveur. Il s'est manifesté à mon âme depuis que je suis malade. Je crois qu'il me sauvera, quoique je ne l'aie pas assez aimé ; je sais que je vais vers lui et que je serai toujours avec lui. Maintenant, mon père, ne reniez pas la promesse que vous venez de me faire, je vous en supplie ; qu'il ne vous arrive plus jamais de parler contre Jésus de Nazareth. Procurez-vous le

Nouveau Testament qui parle de lui, vous apprendrez à le connaître, et quand je ne serai plus, vous pourrez lui donner l'amour que vous aviez pour moi. »

Elle dut s'arrêter ici, ses forces ne lui permettant pas de continuer. Le père quitta l'appartement dans un trouble inexprimable, et avant qu'il fût revenu à lui-même, l'âme de sa fille bien-aimée s'était déjà envolée vers ce Sauveur à peine connu d'elle, mais qu'elle avait reçu la grâce d'aimer et de confesser.

Après avoir confié à la terre la dépouille de cet être chéri, le premier soin du père fut de se procurer le Nouveau Testament. Le Seigneur s'est plu à en bénir l'étude consciencieuse, et cette âme affligée, enseignée par l'Esprit d'en haut, est devenue un humble disciple de ce Sauveur autrefois si méprisé.



Le petit François à la venue du Seigneur.

— Papa, disait un jour le petit François à son père, si Jésus vient demain, il te prendra et moi aussi pour nous enlever au ciel sans mourir. — Qu'est-ce qui te le fait croire, François? dit son père. — Parce que nous l'aimons, et que Jésus, lorsqu'il viendra, prendra au ciel tous ceux qui l'aiment. — Pourquoi aimes-tu Jésus, François? — Parce qu'il mourut pour nous. — Pourquoi mourut-il pour nous? — Pour ôter nos péchés. — Mais pourquoi Jésus mourut-il pour ôter nos péchés? François réfléchit un moment, puis il répondit : Parce qu'il nous aimait. — Ainsi donc nous aimons le Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il nous aima le *pre-*

mier, dit le père, et comment devons-nous montrer que nous l'aimons? — En nous efforçant de faire ce qu'il nous dit, répondit François, puis il demanda tout à coup : Quand Jésus viendra, prendra-t-il le forgeron au ciel avec lui? Le forgeron du village était un ivrogne, et François le savait; c'est pourquoi il faisait cette question avec un peu d'inquiétude. — Le penses-tu, François? — Non, je ne le pense pas, dit l'enfant, parce qu'il n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ. — Comment le sais-tu? — Parce qu'il s'enivre et fait d'autres mauvaises choses. — Ainsi ceux qui font de mauvaises choses montrent qu'ils n'aiment pas le Seigneur Jésus-Christ, et que deviendront ceux qui ne l'aiment pas, quand Jésus viendra? — Ils seront laissés sur la terre pour mourir, fut la réponse de François, et ensuite ils iront au lieu des tourments.

Un soir, après cette conversation, François fut très-méchant. Il voulait faire sa propre volonté, il criait et tapageait, lorsque son père alla lui murmurer à l'oreille : Si Jésus allait venir *maintenant*, François, que penserait-il de toi? Est-ce ainsi que tu montres que tu aimes Jésus? François se calma aussitôt et alla tranquillement se coucher sans dire un mot; et dès lors la venue du Seigneur a eu sur lui une influence que rien autre ne pouvait avoir.

Les chers petits garçons et les chères petites filles, lorsqu'ils sont jeunes et en santé, pensent qu'ils ont beaucoup d'années à vivre et s'imaginent qu'ils ont *encore* en réserve un long *avenir* devant eux pour croire au Seigneur Jésus-Christ, qui mourut et ressuscita pour les pécheurs. Mais s'ils croyaient réellement que Jésus peut venir aujourd'hui, ou demain, même dans

ce moment, cela les amènerait peut-être à considérer quelle chose solennelle ce serait d'être « laissés sur la terre pour mourir, » comme disait François, au lieu d'être pris dans le ciel pour vivre à jamais avec le Seigneur. Et de plus, ces chers petits qui aiment le Seigneur Jésus s'efforceraient *toujours* de faire ce qu'il leur commande, d'être obligeants, obéissants, doux et bons, de peur que le Seigneur, venant subitement, ne les trouvât pas faisant se qu'ils devraient.



Pense à ta fin.

Ceux qui ne l'ont pas vu refuseront de croire
 Un fait qui doit avoir sa place dans l'histoire ;
 C'est un événement et triste et sérieux,
 Qui vient de se passer naguère sous nos yeux :
 Samedi, sept janvier, un convoi funéraire
 Accompagnait un mort qu'on allait mettre en terre ;
 Un homme, d'entre ceux qui portaient le cercueil,
 De ce même convoi devait doubler le deuil.
 Lorsqu'on eut descendu le défunt dans la tombe,
 Voilà ce malheureux tout à coup qui succombe,
 Son âme s'envola promptement de son corps ;
 Il rendit son esprit dans le séjour des morts.
 Qui d'entre eux aurait cru cette mort si prochaine,
 Un seul instant suffit pour rompre notre chaîne ;
 Dieu seul entre ses mains tient le fil de nos jours
 Et peut, quand il lui plaît, en arrêter le cours.
 Notre vie est un souffle, une vapeur légère,
 Une ombre qui s'enfuit, une fleur passagère,
 Qui sort de son calice au zéphyr du matin
 Et se flétrit le soir.... quel fragile destin !

De tous les fils d'Adam c'est la fidèle image ;
L'hiver vient nous surprendre au printemps de notre âge,
Sur l'arbre verdoyant quand souffle l'aquilon
Les feuilles et les fleurs tombent dans le vallon ;
Si l'ouragan détruit les feuilles verdoyantes,
Hélas ! que deviendront les feuilles jaunissantes ?
Oui, l'homme jeune encor succombe en un instant,
Nous en avons, lecteurs, un exemple frappant.
Etonnés, stupéfaits de cette mort réelle,
Les cœurs furent saisis d'une frayeur mortelle.
Ah ! si l'homme restait sous cette impression,
Quel langage éloquent de prédication !
Il saurait que son corps est un vase d'argile,
Il comprendrait alors combien il est fragile,
Que le moindre accident peut briser le vaisseau,
Et que ce corps de chair que Dieu forma si beau,
Pâle, défiguré, privé de la lumière,
Va dans le noir tombeau se réduire en poussière ;
Et quoique l'incrédule invoque le néant,
Sachez qu'après la mort viendra le jugement.
Si la faux de la mort nous moissonne à tout âge,
Pécheurs inconvertis, auriez-vous le courage,
Do repousser encor, en ce jour solennel,
Ce grand Dieu qui vous offre un salut éternel ?
Un Dieu qui ne veut point que le pécheur périsse,
Mais qu'il vive plutôt et qu'il se convertisse ;
Un Dieu saint, juste et bon qui, du plus haut des cieus,
Sur de pauvres pécheurs daigne tourner les yeux,
Qui, pour nous gracier sans blesser sa justice,
Ordonna de Jésus le sanglant sacrifice.
Ce Fils de son amour fut notre caution.
Et supporta pour nous la malédiction ;
Ce fut alors sur lui que tomba la colère,
Et pour comble il se vit abandonné du Père ;

Tout navré de douleur, dans un état pareil,
Ses larmes tout à coup voilèrent le soleil.
Quand cet astre eut caché sa face lumineuse,
Tout fut alors couvert d'une nuit ténébreuse,
L'homme avait méconnu son Dieu, son créateur,
Et l'univers portait le deuil de son auteur.
Tous les maux qu'a soufferts ce Sauveur adorable,
Nous disent sans parler combien l'homme est coupable.
Mais en méconnaissant sa culpabilité,
Il chemine toujours dans l'incrédulité.
Mortels, réveillez-vous de cette léthargie,
Puisque ce bon Sauveur vous presse, vous supplie,
Ne soyez plus longtemps rebelles à sa voix,
Car peut-être aujourd'hui c'est la dernière fois
Qu'il vient vous supplier en vous offrant sa grâce ;
Ah ! n'attendez donc pas qu'il vous cache sa face.
C'est lui qui, par sa mort, paya notre rançon.
Le pécheur sur la croix peut lire son pardon.
Quittez le vêtement de la propre justice,
Embrassez par la foi son sanglant sacrifice ;
Il n'est point de salut par nul autre que lui,
Prenez-le pour Sauveur, pour force et pour appui,
Sachez apprécier la grande différence,
Entre l'homme sans Dieu, sans foi, sans espérance,
En présence du roi des épouvantements,
Du redoutable jour des peines, des tourments,
Jour de terreur sans fin pour une âme rebelle ;
Et le saint pour qui c'est une bonne nouvelle ;
C'est pour lui le chemin de la félicité,
Où seront les élus pendant l'éternité.
La chair pour peu de temps repose dans la tombe ;
Mais son âme saisit l'aile de la colombe,
Et s'envole à jamais au céleste séjour,
Pour contempler Jésus, l'objet de son amour.



Sir Philippe Sidney.

Quelques-uns peut-être des lecteurs de la Bonne-Nouvelle ont entendu parler de la reine Elizabeth, qui commença à régner en Angleterre en 1558, après la mort de Marie qui avait fait mourir tant de gens et maltraité tant d'autres qui refusaient d'adhérer à l'Eglise de Rome. La gravure en tête de cette page représente l'un des plus intéressants événements qui survinrent au bout de 18 ans de règne d'Elizabeth. Une armée anglaise avait été envoyée aux Hollandais pour les aider à chasser les Espagnols qui essayaient de les soumettre aux lois d'Espagne et à l'obéissance au pape de Rome.

Dans une bataille près de la ville de Zutphen, un jeune chevalier du nom de Sir Philippe Sidney reçut

une blessure dont il mourut; et nous estimons son histoire très-instructive. En chevauchant à la bataille, il rencontra un autre chevalier qui s'appelait Sir William Pelham, qui venait de se remettre d'une blessure qu'il avait reçue un peu auparavant, et comme Sir William Pelham n'avait pas d'armure à ses jambes, Sir Philippe Sidney lui prêta la sienne et alla au combat les jambes non protégées, à cause de sa bonté pour son camarade : or il fut blessé par une balle de mousquet à la cuisse, là où l'armure qu'il avait prêtée l'aurait garanti. Comme il s'en allait au camp, sa blessure lui causa une telle soif qu'il fit chercher de l'eau et comme il allait la boire, il vit un pauvre soldat exténué et qui, étant encore plus grièvement blessé que lui, portait d'ardents regards sur la coupe. Aussitôt, Sir Philippe la lui tendit en disant : « Tu en as encore plus besoin que moi, » et il ne toucha pas à l'eau jusqu'à ce que le pauvre soldat eût fini de boire. Sir Philippe Sidney ne vécut après cela que trois semaines et les derniers jours de sa maladie le comte Hohenlohe, gentilhomme allemand, qui lui-même était grièvement blessé, envoya son propre chirurgien pour soigner la blessure de Sir Philippe.

Et quelle leçon pouvons-nous en tirer? Nous pensons que les paroles que Sir Philippe Sidney dit, en voyant le regard d'envie du pauvre soldat blessé, sont propres à nous rappeler les milliers et les millions de pauvres païens qui ne connaissent pas Dieu et n'entendent jamais parler de Jésus-Christ qui vint dans le monde pour sauver les pécheurs (1 Tim. I, 15). Il est vrai que nous et nos proches avons besoin du même grand salut, mais nous et eux entendons continuelle-

ment parler de la bonne nouvelle. Que dirons-nous donc de ceux qui *jamais* ne l'entendent? Que pouvons-nous dire de plus vrai sinon qu'ils en ont encore plus besoin que nous? Il nous a été donné beaucoup plus qu'à eux. Puissions-nous donc, nous qui avons goûté combien le Seigneur est bon, plaider auprès de lui, afin qu'il incline les cœurs de plusieurs à aller vers les pauvres païens leur parler du Seigneur Jésus-Christ.

Nous verront-ils boire de la coupe du salut, sans nous soucier de ce qu'ils périssent, faute de son eau vivante? Quand Sir Philippe Sidney prêta son armure à Sir William Pelham et lorsque le comte Hohenlohe envoya son propre médecin pour soigner Sir Philippe Sidney, chacun d'eux donnait la même leçon : — que nous nous renoncions nous-mêmes pour le bien des autres. Le Seigneur Jésus non-seulement avait compassion de ceux dont les besoins étaient plus grands que les siens, mais du haut de la gloire suprême où il n'avait besoin de rien, il descendit dans ce monde de péché et de douleur pour y mourir. Il connut les profondeurs de nos misères, et y répondit en mourant pour nous. Sir Philippe Sidney but de l'eau après le soldat; mais Jésus qui sauvait les autres mourut lui-même. On disait de lui : « Il a sauvé les autres; il ne peut se sauver lui-même » (Matth. XXVII, 42).



Le bracelet de diamant.

Dans une petite ville, non loin de Londres, vivait une veuve avec son fils, garçon d'environ quatorze ans. Depuis la mort de son mari, elle avait passé bien des

jours pleins de tristesse, et avait abondamment réalisé ce que c'est que manger son pain à la sueur de son visage. Cependant, depuis plusieurs années, elle appartenait au Seigneur et elle élevait aussi son garçon dans la crainte de Dieu. Elle se confiait en sa bonté et était certaine qu'Il ne l'abandonnerait pas. Et la pensée de sa sollicitude spéciale pour les veuves et les orphelins remplissait souvent son cœur de douces consolations, lorsqu'il était près de défaillir en elle.

Mais un soir elle était particulièrement abattue. Elle avait de l'ouvrage, il est vrai, mais elle n'y gagnait que très-peu. Alors elle soupira profondément et dit d'une voix oppressée : « Ah ! il me faudra finir par aller à la maison de travail ; mes forces diminuent et je puis à peine gagner de quoi payer le loyer de ma chaumière. »

— Non, chère mère, dit le garçon qui avait entendu le soupir ; tu n'iras pas à la maison de travail ; je veux m'enrôler auprès d'un capitaine de vaisseau comme mousse et travailler pour toi. Non, maman, tu n'iras pas à la maison de travail.

C'est avec effroi que la mère entendit les paroles de son garçon, aussi dit-elle d'une voix forte : « Que je n'entende plus un pareil langage, William ! Veux-tu aussi me quitter pour aller sur la mer, — toi, le seul qui me reste ? » Et comme si on eût voulu lui enlever son fils, elle le pressa fortement sur son cœur, leva les yeux au ciel et dit calmement : « Non, mon enfant, tu dois rester auprès de moi ; le Seigneur nous viendra en aide. »

William était un garçon soumis. De nature, il avait un mauvais cœur comme tous les autres enfants, mais, par la grâce de Dieu, il avait déjà appris à le connaître et avait cherché un refuge auprès de Jésus, le Sauveur

des pécheurs. Et ce n'avait pas été en vain ; les supplications de sa mère avaient été exaucées ; le Seigneur avait renouvelé le cœur de l'enfant et l'avait rendu capable de connaître le Véritable, et de vivre dans le Véritable. Il ne parla plus à sa mère de s'en aller pour ne pas l'affliger ; cependant il pensait que le temps viendrait, où elle se verrait obligée d'y consentir, et c'est ce qui arriva. A peine un an plus tard, sa mère était occupée non sans beaucoup de larmes à faire son paquet ; car elle ne voyait plus d'autre issue.

D'un cœur ému elle prit congé de son bien-aimé William. Elle le recommanda au Seigneur et à sa fidèle et miséricordieuse garde. Pour la première fois, William devait vivre à l'étranger. Mais il était sans crainte ; il le faisait pour sa mère chérie. Il se rendit au port le plus voisin, éloigné de quelques lieues. Comme il y arrivait, un des plus grands vaisseaux allait justement mettre à la voile. Le capitaine, qui était sur le pont, paraissait être bienveillant. William s'approcha de lui.

— A qui veux-tu parler, petit ? demanda le capitaine.

— A vous, monsieur, répondit-il ; je voudrais m'embarquer avec vous.

— Où veux-tu donc aller ?

— Cela m'est égal, fut la réponse de William ; où vous voudrez ; j'aimerais entrer à votre service.

Cette réponse plut au capitaine ; il avait envie de garder le garçon et dit : — Montre-moi ton certificat.

— Je n'en ai point, monsieur, répliqua William un peu embarrassé.

— Alors je ne puis pas t'employer ; c'est une chose trop chanceuse.

— Ah ! monsieur le capitaine, supplia le garçon d'un

air triste, essayez seulement avec moi ; vous serez certainement content.

— Non, mon garçon, cela ne se peut pas ; je ne puis prendre personne sans certificat.

Le cœur gros, William reprit son petit paquet sur son dos et voulut s'éloigner. Alors les yeux du capitaine tombèrent sur cette simple valise et il demanda : — Qu'as-tu là dans ton sac ?

— Quelques vêtements et mon livre.

Le capitaine, curieux de savoir quel livre le pauvre garçon pouvait avoir, dit : — Ton livre ? Montre-le-moi.

Aussitôt William sortit son livre et le tendit au capitaine. C'était la Sainte-Ecriture et sur la page à l'intérieur de la couverture, étaient écrits ces mots : « Présent fait au cher William Goody, par son maître, à cause de sa bonne conduite à l'école du Dimanche. »

Le capitaine, non converti lui-même, avait cependant beaucoup de respect pour ceux qui l'étaient et pour la Parole de Dieu. Ah ! pensa-t-il, un garçon, à qui on fait présent des Saintes-Ecritures à cause de sa bonne conduite, doit faire un jeune homme utile. Et se tournant vers William, il dit : « Apporte ta valise dans la cahutte et reste ici ; j'ai trouvé ton certificat dans ton livre et je veux te prendre à l'essai. »

Ah ! comme notre William fut réjoui ! — Et le capitaine n'eut pas à se repentir de cette résolution ; car plus il connut William, plus il lui fut attaché. Il était appliqué, complaisant et obéissant. Avait-il un peu de loisir, on le voyait ouvrir son bien-aimé livre, et il n'était pas rare que le capitaine ou quelque matelot s'assit un moment près de lui, pour se faire lire ou raconter quelque chose du livre. D'autres, au contraire,

en faisaient souvent le sujet de leurs railleries. Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours; le vent était bon et le vaisseau déjà bien loin. Tout à coup le ciel s'assombrit, le vent s'éleva et un violent orage éclata. Le vaisseau était furieusement jeté çà et là et quoique l'équipage déployât toutes ses ressources, ils ne purent demeurer maîtres du vaisseau et s'attendaient à périr avec lui. Dans la plus grande extrémité, le capitaine vint à William et lui dit : — Garçon, sais-tu prier? — Oui, capitaine, répondit William. — Prie donc; peut-être Dieu aura pitié de nous. — William se jeta à genoux et avec lui le capitaine et beaucoup de matelots, qui n'avaient peut-être encore jamais fléchi le genou devant Dieu. Il implora le Seigneur, qui a fait les cieux et la terre, et dit ces paroles : « Toi seul, Seigneur, tu peux nous sauver; car à toi est toute puissance dans les cieux et sur la terre; et à ta parole la tempête doit se calmer. C'est pourquoi aie pitié de nous et ne permets pas que nous périssons. Mais si tu en as décidé autrement, qu'aucun de nous n'aille en enfer. Voici, tu as versé ton sang pour les pécheurs perdus; oh! fais que nous croyions tous en Toi et que nous vivions éternellement! » Tandis que le garçon priait ainsi, on entendait plusieurs des marins les plus grossiers sangloter; car dans leur cœur s'éveillait le désir d'une double délivrance, tel qu'ils ne l'avaient jamais senti. Mais le Seigneur avait entendu la voix du garçon; l'orage s'apaisa, Dieu fit de nouveau briller son soleil et le vaisseau chemina plus tranquille; grandes furent la joie et la reconnaissance de l'équipage.

Après plusieurs semaines, ils atteignirent sans grands obstacles St-Pétersbourg. Le capitaine et William quit-

tèrent le vaisseau pour faire quelques commissions dans la ville. Comme ils arrivaient dans une des principales rues, ils furent arrêtés par une quantité de voitures magnifiques. C'étaient les noces d'un des membres de la famille impériale, et les rues étaient encombrées de spectateurs. Le capitaine et William se rangèrent contre une maison, jusqu'à ce que la procession eût défilé. Soudain, William remarqua qu'une dame, qui était dans une superbe voiture, laissait tomber quelque chose de brillant; il observa la place et la voiture, et lorsque la foule eut passé, il alla à l'endroit même qu'il avait remarqué, et trouva dans la boue un magnifique bracelet. Il le montra aussitôt à son capitaine, qui lui dit : « Ecoute, William; tu as de la chance. Ce bracelet t'a rendu riche, et maintenant tu as de quoi assister largement ta mère. » Et, en le mettant dans sa poche, il continua : « Je t'aiderai à le vendre, afin que tu en retires toute la valeur? »

— Mais, capitaine, dit William, le bracelet ne m'appartient pas.

— A qui donc? demanda le capitaine; tu ne l'as volé à personne, mais seulement ramassé dans la boue de la rue, où il eût été probablement écrasé. Le sort a voulu te favoriser; c'est pourquoi tu devais le trouver. Personne ne te connaît ici dans la ville et ne sait que tu as trouvé ce joyau; c'est pourquoi tu peux être parfaitement tranquille, mon garçon.

— Mais, capitaine, répartit William, un œil qui voit tout l'a vu — l'œil de Dieu Tout-puissant qui nous a délivré de la mort, et je ne pourrais plus le prier, si je gardais ainsi le bracelet.

A ces mots, le capitaine mit la main dans sa poche,

en tira le bracelet qu'il lui rendit, en disant : « Fais-en ce qu'il te semblera bon. »

William se rendit alors avec le bracelet, au château impérial, s'informa de la demoiselle qui était dans telle et telle voiture et demanda instamment à lui parler, car il ne voulait pas remettre le joyau en d'autres mains.

La dame l'accueillit très-amicalement étant très-curieuse de savoir ce que ce garçon pouvait avoir à lui dire. — Mademoiselle, commença celui-ci, n'avez-vous pas perdu quelqu'un de vos bijoux ? Alors la dame devint attentive, jeta un coup d'œil sur les différents bijoux qu'elle portait et s'écria effrayée : « Ah ! mon bracelet de diamants ! — Tranquillisez-vous, dit William, j'ai été assez heureux pour le trouver et je vous le présente. » La dame, extrêmement réjouie de rentrer en possession de son joyau, était en même temps fort étonnée de l'honnêteté du garçon. Elle alla à son pupitre, en tira 30 roubles d'or, les tendit au garçon, en disant : « Prends ceci comme une faible récompense de ton honnêteté, et si jamais je puis l'être utile, tu peux compter sur moi. » — Elle serra la main au garçon qui sortit bien joyeux du palais, où sa loyauté devait être encore souvent louée, car malheureusement de telles actions ne sont que trop rares. Le capitaine fut très-content de William. Il offrit de lui acheter, avec cet argent, des fourrures, parce qu'il découvrit qu'en Russie elles étaient très-bonnes et à bon marché, tandis qu'en Angleterre elles coûtaient plus du double. William accueillit avec reconnaissance cette proposition, et il se réjouit de pouvoir bientôt aider et consoler sa bonne mère. Grâce à l'intervention du capitaine, le comité de la Compagnie du navire le libéra de

tous frais de transport de ses fourrures en Angleterre.

La traversée fut très-heureuse, accompagnée du vent le plus favorable. Ils atteignirent sans accident, au bout de quelques semaines, les côtes d'Angleterre. Aussitôt que William en reçut la permission, il se mit en route pour aller voir sa mère. Cette fois il ne venait pas pauvre, mais avec une bourse bien garnie ; car le capitaine avait échangé les fourrures contre une grosse somme d'argent. Le cœur joyeux il entra dans le village natal et courut précipitamment à la chaumière de sa chère mère ; mais quel effroi ! elle est fermée et tout est désert et vide. Il restait là tristement en regardant devant lui, lorsqu'une voix bien connue s'écria : — William ! William ! est-ce toi ? Ne t'afflige pas ; ta mère n'est pas morte ; elle a dû, il y a quelques jours, aller à la maison de travail. William eut à peine entendu les paroles de la voisine , qu'il était déjà bien loin sur le chemin de la maison de travail. Là il demanda qu'on laissât aussitôt sortir sa mère. — « Cela ne va pas si vite, lui répondit-on ; d'abord il y a quelques jours que ta mère est venue et elle a contracté des dettes envers l'établissement. — Je payerai tout ce qu'elle doit, conduisez-moi seulement vers elle. » — Cela eut lieu. Mais je n'essayerai pas de décrire la joie du revoir ; elle fut grande, très-grande. Et lorsque la mère apprit les événements arrivés à son bien-aimé fils , elle répandit d'abondantes larmes d'amour, de reconnaissance et de joie. Son cœur s'allégea et elle put dire avec le Psalmiste : « Mon âme, bénis l'Éternel , et n'oublie aucun de ses bienfaits. » — William alla avec sa mère à la maisonnette, paya le loyer arriéré et même celui de l'année suivante. Il procura aussi les ustensiles de mé-

nage qui manquaient encore, mit en ordre le petit jardin, et entoura sa mère de toutes sortes de comforts. « Maintenant, chère mère, tu ne souffriras plus d'aucun besoin, disait-il. Aussi longtemps que le Seigneur m'accordera la santé et la vie, je travaillerai pour toi ; car tu l'as fait assez longtemps pour moi, lorsque j'étais encore petit. » — Au bout de quelques jours, William se sépara de nouveau de sa mère chérie pour aller à son poste.

Dès lors bien des années se sont écoulées. Le petit William est devenu un jeune homme, qui se distingua par son ordre, sa ponctualité et sa fidélité dans ses différents voyages en Amérique, en Australie, à Batavia, etc. Aussi il s'éleva de grade en grade et le Seigneur le fit réussir.

Un jour que la vieille mère Goody travaillait dans son fauteuil à sa chambre, une amie vint à elle. — Maintenant cela va très-bien pour vous, madame Goody, n'est-ce pas? — Oui, le Seigneur en soit béni, répliqua-t-elle ; par sa grâce je jouis d'une paisible vieillesse ; mon William est maintenant pilote et il réussit très-bien ; je suis sûre que le Seigneur ne le laissera manquer d'aucun bien ; car il craint Dieu et travaille avec lui. Et il en fut ainsi ; William éprouva constamment les bontés et la fidélité du Seigneur. Non-seulement William, mais tous ceux qui se confient en lui, feront toujours l'expérience de la richesse de ses bontés et de sa fidélité. Il ne peut jamais oublier ni délaisser les siens ; et là où l'œil humain ne voit plus d'issue, Dieu en a encore en quantité. Ah ! puissent tous mes chers lecteurs s'appuyer sur lui de tout leur cœur, et être toujours conduits par son Esprit !



Dia-Ogot.

TROISIÈME PARTIE. — *Sa maladie et sa mort prématurée.*

Au mois de mai, Dia-Ogot tomba soudainement très-gravement malade. La douleur qu'il ressentait au côté était si grande qu'elle l'empêchait de respirer. J'envoyai immédiatement chercher le docteur. Il prescrivit des remèdes qui lui firent tant de bien qu'au bout de peu de semaines, il semblait qu'il revenait complètement à la santé. Mais peu après, il cracha le sang; et comme cela se répéta, je craignis que les poumons ne fussent attaqués — opinion qui fut confirmée par le docteur après un court examen. Cependant il se remit de nouveau. Trois mois se passèrent ainsi, mais au bout de ce temps l'hémorragie revint plus violemment qu'au-

paravant. La consommation fit de rapides progrès et il semblait qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. Un Dimanche soir il se leva subitement dans son lit et me pria de l'écouter répéter quelques vers d'une hymne qu'il avait apprise la semaine précédente. J'en fus étonné, car personne d'entre nous n'avait l'idée que le garçon pût apprendre par cœur. Naturellement j'acquiesçai à sa demande. Alors, en reprenant sa respiration à chaque mot, il commença : —

J'habite ici comme sous une tente :

Je suis étranger, voyageur ;

En attendant la cité permanente

Dont Jésus est le fondateur.

Le temps s'enfuit ; cette maison d'argile

Dans peu de jours s'écroulera ,

Mon âme alors, à ton appel, docile

Vers toi, Jésus, s'envolera !

C'est toi, grand Dieu, dont la main paternelle

Et me soutient et me conduit.

Gage assuré de la vie éternelle,

Tu me fais don du Saint-Esprit.

Mais de ce corps l'enveloppe grossière

Me retient encor loin de toi :

Guide mes pas, Seigneur, par ta lumière,

De ton enfant soutiens la foi.

Bientôt ma foi va se changer en vue !

Revêtu d'immortalité,

J'habiterai dans ta famille élue

Pendant toute l'éternité.

Aucun des auditeurs ne put retenir ses larmes ni

prononcer un mot. Il se recoucha. A partir de ce moment il parut de nouveau se rétablir.

Peu après le jour de l'an , le docteur vint un matin comme d'habitude lui faire une visite, et à peine avait-il pris place à côté de lui que Dia-Ogot entra en conversation avec lui.

« Le docteur aime-t-il le pauvre Dia-Ogot malade ? demanda le garçon. — Oui, sûrement , fut la réponse. — Le docteur aime-t-il aussi le Seigneur Jésus ? demanda encore l'enfant. — Oh ! oui , — Dia-Ogot est mieux aujourd'hui — beaucoup mieux. — C'est vrai. — Le docteur ne m'a pas soulagé. — Il ne vous a pas soulagé, Dia-Ogot ? — Non ; le docteur est très-bon ; il vient chaque jour me voir et me donne de bons remèdes, et me traite avec beaucoup d'obligeance ; mais c'est le Seigneur Jésus qui me soulage. — Vous avez tout à fait raison, mon enfant. — Oh ! oui, mais nous devons en remercier le Seigneur Jésus. — Cela est vrai, mon ami. — Le docteur veut-il donc le faire ? — Non ; Dia-Ogot doit le faire lui-même. — Oh ! non. Le Seigneur Jésus me comprend bien, mais le docteur ne me comprendrait pas, quoique je comprenne le docteur. » Quelques jours plus tard, il remerciait le Seigneur avec le docteur, à sa manière cordiale et enfantine.

Tous ceux qui connurent ce cher garçon peuvent témoigner combien il était aimable. Le Seigneur Jésus l'aimait. L'enfant en avait conscience et c'est pourquoi son cœur débordait d'amour. Il raconta un jour à l'école avec beaucoup de simplicité, comment le Seigneur Jésus lui avait pardonné ses péchés, et que c'est pour cela qu'il allait au ciel ; et qu'il ne craignait plus de mourir. Un autre jour il eut une conversation avec

une des élèves, à laquelle il demanda si elle irait aussi au ciel. Ayant entendu qu'elle n'en était pas sûre, il vint vers moi en courant et dit : « N'est-ce pas terrible, monsieur, M^{re} ne sait pas si elle ira au ciel ? »

En Janvier 18 — , Dia-Ogot vint à l'école pour la dernière fois. Il lui survint une violente hémorragie. Il comprenait maintenant très-bien que Dieu démolissait son tabernacle terrestre et lui en donnerait un nouveau. « Ah ! me dit-il un matin, que j'étais triste hier soir. Oh ! comme je pleurai. — Et pourquoi ? demandai-je. Je pensais, répondit-il, que Dia-Ogot aimait le Seigneur Jésus, et irait bientôt vers lui au ciel ; mais je pensais aussi à mon père, à ma mère et à ma sœur qui ne connaissent pas le Seigneur Jésus et ne croient pas en lui et ainsi ne peuvent aller au ciel. J'espérais toujours que quelque jour j'irais à Sumatra leur porter l'Évangile ; mais Dia-Ogot doit rester ici — et c'était pour cela que je pleurais. Cependant je demandai au Seigneur Jésus d'envoyer un missionnaire à Jobaland ; de sorte que je suis consolé. — C'est bien, mon enfant, » dis-je.

Ces paroles du garçon me firent une profonde impression. Que je serais volontiers allé moi-même au pays de Joba, si des liens ne m'eussent retenu ici. Mais le Seigneur entendit la prière du garçon, et sûrement il y répondra en son propre temps. Si seulement je connaissais le nom de ses parents, pensai-je, j'en prendrais des informations. Mais quoique je le lui demandasse maintes fois, il me dit toujours que ce n'était pas respectueux à des enfants de mentionner le nom de leurs parents. En même temps, Von Asselt m'écrivait qu'il pensait quitter Lipirok, et voyager dans

la vallée de Silindung. Dia-Ogot ne fut pas très-content de ces nouvelles, craignant que les habitants ne fissent du mal à Von Asselt, car ce district n'était pas sous le gouvernement hollandais. Cependant ses craintes diminuèrent lorsque je lui rappelai que c'était assez si le Seigneur Jésus se tenait à côté de son serviteur, et qu'il n'avait pas besoin de soldats pour le protéger. Sûrement dans cette communication de Von Asselt, on peut voir le projet du Seigneur d'exaucer la prière de Dia-Ogot.

Peu de jours avant sa mort il me dit qu'il pensait que, lorsqu'il irait au ciel, il n'y connaîtrait qu'une seule personne. « Qui ? » demandai-je, et il répondit : « Le père d'Henri, » faisant allusion à mon frère qui était mort. Mon frère était le seul chrétien des derniers moments duquel il avait été témoin.

Dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars, il me parut assez bien, ayant des idées plus lucides que jamais. Vers les 2 heures de la nuit, il s'assit et me demanda ce que Von Asselt m'avait autrefois écrit de son enfance. Je lui dis ce que le lecteur connaît déjà ; à quoi il répondit : « Précisément. » Alors je lui dis : « Dia-Ogot, peut-être irez-vous bientôt au ciel. Dois-je écrire quelque chose pour vous à Sumatra ? — Oh ! non, dit-il ; tout est fait, j'ai beaucoup remercié le Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi. » Alors il m'ouvrit les derniers secrets de son cœur. « Spoultak » était son lieu natal ; « Amanubuanka, » son père ; « Naibuanka, » sa mère ; et « Sisindic, » sa sœur. J'attends la réponse aux prières qu'il présenta alors et je n'oublierai jamais l'angoisse avec laquelle il dit : « Mon père, ma mère, ma sœur — ils ne connaissent pas le Seigneur Jésus ! »

Le 1^{er} mars s'écoula sans rien de particulier. Je ne fus pas présent au repas du soir ; c'est ma mère qui pria demandant avec plus de ferveur que de coutume que le Seigneur veillât sur le cher garçon. A neuf heures environ je revins. A peine m'étais-je assis sur son lit et lui eus-je demandé comment il se sentait, que l'hémorragie reparut. Je le soutins avec mon bras gauche. Il prit ma main droite — la pressa chaleureusement ; et tandis que le sang sortait de sa bouche comme l'eau du siphon ouvert d'une pompe, il dit en me regardant : « Je — me — meurs. » Je dis : « Ce n'est rien, Dia-Ogot. Le Seigneur Jésus vous aime beaucoup, et il est avec vous. » Alors il mit sa main gauche sur son cœur, et sa droite sur l'artère droite de sa gorge — leva les yeux au ciel, inclina la tête (tandis que je le tenais encore dans mes bras) et rendit le dernier soupir.

Ainsi vécut et mourut le premier fruit de Battalandas, qui devant le trône de Dieu chantera avec triomphe : « Il nous a rachetés à Dieu par son sang. » Dia-Ogot porta sa croix ; elle fut lourde. Le garçon n'avait pas quatorze ans lorsque le Bon Berger le trouva et le mit sur ses épaules, bien joyeux. Ce qui est mûr pour le ciel ne peut plus rester sur la terre. Dia-Ogot venu d'Orient fait honte à beaucoup d'enfants de l'Occident, qui se tiennent encore loin de Jésus. Le jour peut être à la porte, où les Indiens viendront comme des messagers proclamer l'Évangile à la Chrétienté déchue. « Plusieurs qui sont les premiers seront les derniers. » Comme un archer expérimenté le Seigneur ne manquera pas le but. J'en ai la confiance. Amen.

ROTTERDAM, Mars 1862.

A. Meyer.

Chers jeunes lecteurs, — êtes-vous prêts — si le Seigneur devait vous rappeler, ou paraître ce soir dans les airs — êtes-vous prêts à le rencontrer? Oh! s'il n'en est pas ainsi, qu'elle est terrible et dangereuse votre position!



Le riche Carmélite.

Quant aux épreuves extérieures, les choses allèrent de mal en pis pour David. La caverne d'Hadullam cessa d'être un lieu de sûreté et il s'en alla dans la forêt de Hérets. Ce fut là que le sacrificateur Abiathar se joignit à lui; et ainsi la bande méprisée de la forêt ou de la caverne eut avec elle le prophète de Dieu (le prophète Gad), le sacrificateur de Dieu (Abiathar) et David, que Dieu avait oint pour être roi. S'ils n'avaient pas de champs et de vignes à se partager ou à offrir en présent à d'autres, ils avaient de la part de Dieu tout ce qui montrait qu'ils étaient le véritable Israël, que Dieu pouvait reconnaître et bénir.

Après mainte fuite et mainte délivrance, David et ses amis furent un jour poursuivis par Saül sur les rochers des bouquetins au désert de Hen-Guédi. Et Saül vint au parc des brebis près d'une caverne et ne supposant pas qu'elle pût être occupée, « Saül y entra pour se couvrir les pieds, » — c'est-à-dire pour dormir. Qui, pensez-vous, se tenait au fond de la caverne? David et ses gens. Les hommes de David lui dirent aussitôt : « Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Voici,

je te livre ton ennemi entre les mains, afin que tu lui fasses selon qu'il te semblera bon.» Sans doute ils s'attendaient à ce que David lui ôterait la vie, mais ce dernier se contenta de « se lever et de couper tout doucement le pan du manteau de Saül; » et même après cela la conscience de David lui reprocha de l'avoir fait. Il dit à ses gens : « Que l'Éternel me garde de commettre une telle action contre mon seigneur, l'oint de l'Éternel, en mettant ma main sur lui; car il est l'oint de l'Éternel. » Ainsi il détourna ses gens de faire aucun mal au roi; puis, lorsque Saül se fut levé et s'en fut allé, David cria après lui, en disant : « Mon seigneur le roi ! » N'était-ce pas bienveillant de la part de David ? Ensuite Saül se tourne et voit David se prosternant jusqu'en terre. Il lui dit qu'on l'avait sollicité de le tuer, alors que sa vie était si complètement livrée entre ses mains, et puis il se justifie et implore le roi d'une manière si touchante que, lorsqu'il eut terminé, Saül s'écrie : « N'est-ce pas là ta voix, mon fils David ? Et Saül éleva sa voix et pleura. » Puis il reconnaît que David est plus juste que lui, et que certainement David régnera après lui. Tel est le pouvoir d'un esprit humble et d'une marche miséricordieuse.

Cependant les troubles augmentent. Samuel meurt et David, pressentant des dangers plus grands, descend au désert de Paran. Dans cette contrée, demeurait un homme nommé Nabal, qui était fort riche en troupeaux de bétail, et les gens de David avaient été fort obligés envers les bergers de Nabal. Celui-ci tondait ses brebis, ce qui était dans ce temps-là une sorte de fête; et David envoya quelques-uns de ses jeunes gens pour lui souhaiter prospérité et lui rappeler le service

qu'ils lui avaient rendu. « Tes bergers ont été avec nous, et nous ne leur avons fait aucune injure, et rien du leur ne s'est perdu pendant tout le temps qu'ils ont été en Carmel. Demande-le-leur, et ils te le diront. » Mais Nabal pensait plus aux champs et aux vignes de Saül qu'aux obligations qu'il avait à David et à sa compagnie. De même beaucoup de mes lecteurs pensent beaucoup plus au monde, à ses plaisirs et à ses profits, qu'à Christ et à une part avec lui bientôt. « Qui est David? dit Nabal, et qui est le fils d'Isaï? Aujourd'hui est multiplié le nombre des serviteurs qui se débandent d'avec leurs maîtres. » Tel était le cas qu'il faisait de David. Lecteur, appréciez-vous mieux le Fils et Seigneur de David?

Mais voyez comme le caractère de Nabal se fait voir. « Prendrais-je *mon* pain, et *mon* eau, et la viande que j'ai apprêtée pour *mes* tondeurs, afin de la donner à des gens que je ne sais d'où ils sont? » Il n'a pas l'idée de Celui de qui lui venaient ses biens, ni de comprendre qu'ils lui étaient donnés pour l'avantage des autres aussi bien que pour le sien propre. Ce sont *ses* biens — *mon* pain, *mon* eau, *ma* viande, *mes* tondeurs. Comme cela rappelle l'homme riche, auquel Abraham dit : « Mon fils, souviens-toi que tu as reçu *tes* biens en ta vie. » Pour Nabal et pour lui, les choses de cette vie étaient la portion que le cœur préférait, embrassait et dont il faisait ses délices. Cher lecteur, Dieu t'accorde de tout autres dispositions! Le choix de ces deux hommes, et hélas! de millions d'autres devient une source d'amertume à la fin. Ainsi aussi l'homme riche le trouva alors que « étant en enfer, il élevait ses yeux, comme il était dans les tourments. »

David lui-même pécha à l'égard de Nabal. Il partit avec l'intention de le détruire lui et tous les gens de sa maison. Cela aurait été combattre sa propre bataille, au lieu de se confier au Seigneur et de s'attendre à lui. Il est vrai qu'il ne devait pas à Nabal le respect qu'il témoigna à Saül dans l'exemple que nous avons rappelé; mais tuer ce méchant homme, c'eût été pour David se venger lui-même, et tuer ses serviteurs, c'eût été répandre le sang innocent. Quelle bonté de Dieu de l'avoir détourné de pareils actes ! Pour cela Dieu se servit de la femme de Nabal, personne pieuse, prudente, qui rencontra David en chemin et qui, par son présent et ses paroles, apaisa sa colère. Quelle vie que celle d'Abigaïl dans la maison d'un tel homme. Et qu'il est terrible de penser à cet homme vivant dans l'égoïsme et l'orgueil, avec un cœur insensible à la vie de patience et de miséricorde de sa pieuse femme. Cher lecteur, vous avez, j'espère, de pieux parents, ou seulement une mère qui est veuve, sainte femme de prière, qui veille sur *votre* âme comme si c'était la sienne propre. Vous n'êtes pas comme elle peut-être. « Non, répondez-vous, en effet, je ne le suis pas. Elle est humble, patiente et généreuse ; et moi je suis orgueilleux, vindicatif et égoïste. » Tout cela peut être vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. Quelle est la cause de ces différences de caractère entre votre mère et vous ? En quoi différeraient surtout Nabal et sa femme Abigaïl ? Dans leur opinion au sujet de David. Nous avons vu quelle était celle de Nabal — il le méprisait comme un serviteur qui avait déserté de chez son maître. Ce que pensait Abigaïl à l'égard de David se montre dans ces paroles : « L'Éternel ne manquera point

d'établir une maison ferme à mon seigneur ; car mon seigneur conduit les batailles de l'Eternel, et il ne s'est trouvé en toi aucun mal pendant toute la vie. » Elle parla aussi du temps où « l'Eternel ferait à mon seigneur selon tout le bien qu'il t'a prédit, et il t'établira conducteur d'Israël. » Vous le voyez, selon elle, David était le futur roi d'Israël. De même, lecteur inconverti, la grande différence entre vous et votre mère consiste, dans l'estime que chacun de vous a de Christ. Elle l'aime. Vous le méprisez. Elle le préfère à tout dans le ciel et sur la terre. Vous vous souciez davantage d'un moment de plaisir coupable que de lui, malgré tout l'amour qu'il vous a témoigné en mourant pour vous sur la croix. Puisse cet amour briser et gagner désormais votre cœur.

A son retour, Abigaïl trouva son mari faisant un festin en sa maison comme un festin de roi ; et le cœur de Nabal, nous est-il dit, était joyeux, car il était entièrement ivre, à tel point qu'elle ne lui dit rien de son voyage ni du danger dont elle l'avait préservé, jusqu'au lendemain. Puis, quand il fut désenivré elle lui dit tout et « son cœur s'amortit en lui, de sorte qu'il devint comme une pierre. » Quelle misérable chose que les plaisirs de ce monde, puisque la seule nouvelle de la colère de David suffit pour faire mourir le cœur de Nabal. Plein de vin et de gaité durant la nuit ; au matin il est frappé d'horreur et d'épouvante jusqu'à devenir comme une pierre ! Et ce n'était que le précurseur d'un bien plus grand mal : « Or il arriva qu'environ dix jours après, l'Eternel frappa Nabal et il mourut. » Telle fut la fin de cet homme riche, orgueilleux, égoïste, — sa fin, quant à la vie présente.

Au delà, c'est le Nouveau Testament, dans deux exemples d'un caractère analogue qui nous dévoile le lugubre avenir. « Insensé! cette nuit même, ton âme te sera redemandée! » est l'un; et voici l'autre: « En enfer, élevant ses yeux, comme il était dans les tourments. » Une vie courte et joyeuse sur la terre, suivie d'une éternité de ténèbres avec le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint point. Pensez-y, cher lecteur, je vous en conjure.

Abigaïl, dont l'estime pour David est l'illustration de l'estime du croyant pour Christ, devient la femme de David, elle partage ses gloires et ses triomphes lorsque plus tard, il siège sur le trône. Elle le reconnaît quand il est rejeté et souffrant et règne avec lui lorsqu'il règne. Ainsi, cher lecteur, si, par la grâce de Dieu, Christ devient tout pour vous maintenant, vous aurez votre part en lui et avec lui pour toujours. Oh! hâtez-vous de chercher un refuge auprès du Sauveur. Venez à lui tel que vous êtes. Venez à lui tout de suite. Dieu vous accorde de le faire et de trouver la rédemption dans son sang; et en lui-même pour votre cœur un objet qui vous rendra heureux pour l'éternité.

QUESTIONS SUR « LE RICHE CARMÉLITE. »

1. Quelles étaient les richesses de la compagnie de David?
2. Quel visiteur inattendu entra dans la caverne où était David à Hen-Guédi?
3. Quel fut le conseil des gens de David lorsqu'ils virent son ennemi endormi?
4. Pourquoi David n'adopta-t-il pas ce conseil?
5. Que fit-il à Saül?
6. En quels termes s'adressa-t-il à lui?
7. Quel en fut l'effet sur Saül?

8. Quels troubles David eut-il ensuite ?
9. Où vivait Nabal ?
10. Où étaient ses troupeaux et son bétail ?
11. A quelle occasion David lui envoya-t-il un message ?
12. A quel sujet demanda-t-il l'aide de Nabal ?
13. Pourquoi Nabal refusa-t-il ?
14. A qui fait penser l'égoïsme de sa réponse ?
15. Que deviendront les mondains à la fin ?
16. Quel fut le tort de David à l'égard de Nabal ?
17. Par le conseil de qui David fut-il empêché de mal faire ?
18. Quelle était la grande différence entre Nabal et sa femme ?
19. Qu'était David aux yeux d'Abigaïl ?
20. Quelle est la différence entre le croyant et l'incrédule ?
21. Dans quel état Abigaïl trouva-t-elle son mari à son retour ?
22. Quand lui parla-t-elle du danger qu'elle avait prévenu ?
23. Quel effet en reçut Nabal ?
24. Que lui arriva-t-il peu après ?
25. Indiquez deux passages du Nouveau Testament qui montrent la fin des mondains. Indiquez le chapitre et le verset.
26. Que devint Abigaïl ?
27. Que deviendrez-vous si Christ devient tout pour vous ?

Oh ! bienheureux est l'homme en qui Jésus demeure !
 Qui l'a , comme David , pour son Consolateur ;
 Car il a su choisir, des deux parts , la meilleure ;
 Et, quoique renversé souvent par la douleur,
 Il peut se réjouir, car qu'il vive ou qu'il meure,
 Il est sûr d'arriver auprès de son Sauveur.





DAVID ET GOLIATH

Les montagnes de Guilboah.

Il est difficile de trouver dans l'Écriture une histoire plus solennelle que celle de la carrière de Saül. Son

élévation au trône eut pour cause la menace d'une invasion de Nahas, Hammonite, et la mauvaise conduite des fils de Samuel : c'est là ce qui induisit le peuple à demander à Samuel d'établir un roi sur eux. Samuel en fut affligé, mais il rapporta leurs paroles à l'Eternel, qui lui avait dit qu'en demandant un roi, ce n'était pas Samuel, mais Dieu lui-même que le peuple rejetait. Quoique l'invasion des Hammonites fût ce qui excita d'abord les craintes du peuple et les conduisit à faire leur demande, les principaux ennemis des Israélites, dans ce temps-là, étaient les Philistins. Habitant des territoires assignés au peuple d'Israël, c'étaient vraiment de terribles ennemis, maintenant qu'ils s'étaient suffisamment fortifiés pour tenir tête aux Israélites et même, comme aux jours de Samson, pour les réduire en esclavage. C'est pour soumettre ces ennemis que l'Eternel établit Saül sur le trône d'Israël. « Or l'Eternel avait fait entendre et avait dit à Samuel, un jour avant que Saül vînt : Demain, à cette même heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin, et tu l'oindras pour être le conducteur de mon peuple d'Israël, *et il délivrera mon peuple de la main des Philistins ;* car j'ai regardé mon peuple, parce que son cri est parvenu jusques à moi. » Tel était le motif pour lequel l'Eternel fit de Saül le premier roi sur Israël.

Saül manqua complètement dans l'accomplissement de ce but ; lui et ses trois fils tombèrent dans une bataille contre les Philistins, où les Israélites s'enfuirent de devant eux. Il avait pu vaincre d'autres ennemis, mais il semblait avoir peur des Philistins. Il se peut qu'il ait eu sur eux quelques succès passagers ; mais, en général, il se montra incapable de lutter con-

tre leur puissance et finalement il périt par leurs mains.*

D'où vint cela? Non pas, soyons-en sûrs, de la part de Celui qui plaça Saül sur le trône et qui le doua si richement de tout ce que réclamait la royauté. C'est dans ce sens que nous devons comprendre l'expression « un autre cœur » dans 1 Sam. X, 9. Toute l'histoire nous montre que ce n'était pas là l'état d'un cœur tourné vers Dieu par une vraie conversion. Hélas! quoiqu'il y eût quelques traits qui auraient pu, par eux-mêmes, réveiller quelque espoir à son égard, cela disparut bientôt pour faire place à un caractère d'incrédulité, de désobéissance, de recherche de sa propre gloire, et de persécution contre l'élu de Dieu, caractère qui reste tracé sur les pages inspirées, comme l'un des plus redoutables avertissements qu'elles présentent.

La première partie du règne de Saül peut être regardée comme un temps d'épreuve pour lui. Choisi par le peuple, désigné par Dieu, oint de la sainte huile par le prophète, il lui est dit, en quittant Samuel, que certains signes lui arriveraient, que l'Esprit du Seigneur viendrait sur lui, qu'il prophétiserait et serait changé en un autre homme; et que lorsque ces choses arriveraient, il devait faire tout ce qui se présenterait, car Dieu serait avec lui. Tout s'accomplit comme Samuel l'avait dit, mais Saül ne fit rien. Les dons et le pouvoir étaient accordés, mais la foi pour s'en servir pour Dieu manquait. Saül est mis à l'épreuve pour la première

* Littéralement ce fut par sa propre main qu'il tomba; mais il avait déjà été blessé par les archers et ce fut la pression de leur poursuite qui le poussa à se suicider.

fois et voilà quel fut le résultat; il succombe dès le commencement.

La seconde épreuve fut plus sévère. Samuel l'avait prié de l'attendre « sept jours. » Les Philistins s'étaient rassemblés en nombre et en forces considérables et la petite armée de Saül était bien réduite. Il attendit à peu près les « sept jours, » mais Samuel n'était pas venu, et le roi, n'ayant point de confiance en Dieu, mais seulement une sorte de crainte servile qui croyait qu'un sacrifice l'apaiserait, il prit la place de Samuel et fit offrir un holocauste et des sacrifices de prospérité. Comme il avait fini, Samuel arriva. Affligé de ce qu'il voyait, et sans se laisser imposer par les excuses et les prétextes de Saül, le prophète déclare solennellement que son règne ne sera pas long et qu'un autre prendra sa place. Quand Dieu voulait que Saül agit pour lui, il ne fait rien; quand c'est à lui d'attendre que Dieu agisse, ou au moins que le prophète de Dieu soit arrivé, il n'a pas la foi pour attendre, mais il usurpe la place de Samuel et fait ce que Dieu ne lui avait pas du tout prescrit de faire.

Mais avant d'être rejeté, il est mis à l'épreuve une troisième fois. Il est envoyé pour combattre contre Hamalec, avec l'ordre de « détruire, à la façon de l'interdit, tout ce qu'il a, et de ne l'épargner point; mais fais mourir tant les hommes que les femmes, tant les grands que ceux qui tettent, tant les bœufs que le menu bétail, tant les chameaux que les ânes. » Rien de plus explicite que cet ordre et Saül n'avait rien autre à faire qu'à obéir. Hommes ou moyens ne lui manquaient pas : Deux cent mille hommes de pied, et dix mille hommes de Juda étaient à sa disposition pour cela. Et Dieu

leur donna la victoire. « Et Saül frappa les Hamalécites depuis Havila jusqu'en Sur, qui est vis-à-vis de l'Égypte. » Mais obéit-il au commandement de Dieu ? Hélas ! non. Enflé de sa victoire, il dit au prophète Samuel qui s'approche de lui : « Tu sois béni de l'Éternel ; j'ai exécuté la parole de l'Éternel ! » Mais que dit le prophète ? « Quel est donc ce bêlement de brebis à mes oreilles ; et ce meuglement de bœufs que j'entends ? » C'étaient là des questions graves et pénétrantes et quoique Saül prétextât que c'était pour des sacrifices qu'on avait épargné des brebis et des bœufs, et que le peuple et non lui était à blâmer, les questions du prophète ne pouvaient être éludées. « Arrête, et je te déclarerai ce que l'Éternel m'a dit cette nuit, » tel fut le prélude alarmant d'un message propre à faire tinter les oreilles d'un homme et entrechoquer ses genoux. Vous pouvez le lire vous-mêmes. Vous y trouverez ces importantes paroles : « Voici, l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons. » Il finit ainsi : « Parce donc que tu as rejeté la parole de l'Éternel, il t'a aussi rejeté, afin que tu ne sois plus roi. » Le malheureux monarque affecte ensuite la pénitence et dit : « J'ai péché ; » mais c'est à Samuel qu'il regarde — signe certain qu'il n'est pas réellement humilié devant l'Éternel. « Mais maintenant, je te prie, pardonne-moi mon péché, et retourne-t-en avec moi, et je me prosternerai devant l'Éternel. » Telle est sa requête, mais Samuel ne l'agréa pas : « Je ne retournerai point avec toi, » répond-il, « parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, et que l'Éternel t'a rejeté afin que tu ne sois plus roi sur Israël. » En se tournant pour s'en aller,

il déchire son manteau et dit : « L'Éternel a aujourd'hui déchiré le royaume d'Israël de dessus toi, et l'a donné à ton prochain, qui est meilleur que toi. Et, en effet, la Force d'Israël ne mentira point ; elle ne se repentira point ; car Dieu n'est pas un homme pour se repentir. » Saül répète sa confession : « J'ai péché ; » mais il prenait si peu à cœur la sentence solennelle qui venait de lui être dénoncée qu'il prie le prophète de l'honorer devant les anciens du peuple ; pauvre consolation que Samuel ne lui refuse pas, mais il ne vint plus voir Saül jusqu'au jour de sa mort ; et ainsi finit cette première section de l'histoire de Saül comme roi. Quand il aurait dû agir pour le Seigneur, il ne fit rien ; quand il aurait dû attendre l'Éternel, il s'impatienta et fit ce que l'Éternel ne lui avait pas dit de faire ; et lorsqu'il eut reçu un ordre formel et parfaitement clair, il désobéit à la parole de l'Éternel. Il aurait fait mourir Jonathan ; quand son propre intérêt était en jeu, à cause du serment ou vœu téméraire qu'il avait fait, mais il épargna Agag en opposition directe avec le commandement de Dieu ; et pour couronner le tout, le message et le départ de Samuel lui firent bien plus peur de perdre son crédit auprès des anciens, que les graves jugements de Dieu prononcés par le prophète.

A l'histoire de la seconde partie du règne de Saül, est mêlée celle de David. Les passages principaux nous en ont donc été déjà présentés dans la revue des scènes diverses dans lesquelles David occupe la principale place. Nous avons vu le belliqueux monarque frissonnant dans sa tente, tandis que le jeune David livre et gagne la bataille avec le géant. Nous avons vu le pre-

mier jaloux et irrité des applaudissements que la victoire de David excita chez le peuple ; et bientôt la jalousie se tourne en haine et la haine engendre des pensées et des essais de meurtre. Abandonné de Dieu, tourmenté par un mauvais esprit et persistant dans son orgueil, Saül va toujours en empirant, jusqu'à ce qu'il chasse David de sa maison — David qui avait si patiemment tout supporté, et si infatigablement cherché à adoucir et à servir son maître ; il cherche à attenter à la vie de son propre fils Jonathan et devient le meurtrier de toute la compagnie des sacrificateurs, de leurs femmes, de leurs enfants et de ceux qui tentent. Il poursuit David avec une cruauté persévérante ; et quoique, à plusieurs reprises, il se repente et pleure, lorsque la générosité de David l'a pour un moment surmonté, il n'y a chez lui aucune humiliation réelle devant l'Éternel. David, las de la vie qu'il menait, va chercher un refuge chez les Philistins, et ces ennemis implacables d'Israël se préparent encore à réunir leurs forces pour une nouvelle attaque. Saül, ce semble, avait eu extérieurement assez de respect pour la loi de Dieu, en abolissant la sorcellerie dans le pays ; mais voyant qu'il ne reçoit point de conseil de l'Éternel ; que « lorsqu'il consulte l'Éternel, l'Éternel ne lui répond rien, ni par des songes, ni par l'urim, ni par les prophètes ; » il recourt alors à la magie pour obtenir des directions quant à la bataille qui allait s'engager, et au sujet de laquelle il nous est dit que « Saül, voyant le camp des Philistins, eut peur, et son cœur fut fort effrayé. » Quoi de plus solennel que ce qui suivit. Samuel ou une vision de lui apparaît au roi épouvanté, et lui demande : « Pourquoi m'as-tu troublé en me

faisant monter? Et Saül répondit : Je suis dans une grande angoisse ; car les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi, et il ne me répond plus, ni par des prophètes, ni par des songes ; c'est pourquoi je t'ai appelé, afin que tu me fasses entendre ce que j'aurai à faire.» Alors la vision répond en confirmant ce que Saül craignait le plus et en l'informant que le lendemain Israël serait livré entre les mains des Philistins, et que lui Saül, et ses trois fils seraient au séjour des morts avec celui qui lui parlait.

Et il en fut ainsi. Le règne du premier roi des Israélites, choisi par eux-mêmes pour les défendre contre leurs ennemis, se termine sur les montagnes de Guilboah. Leur armée est défaite, les Philistins triomphent et Saül et ses trois fils sont laissés morts sur le champ de bataille. Quel avertissement pour tous ceux qui suivent ses traces ! C'est dans ce but que la Parole de Dieu rapporte de telles histoires. Quelles ressources Saül avait possédées ! Quels secours ! Quels avantages ! Mais quelle carrière et quelle fin ! Cher lecteur, vous ne serez pas oint comme lui pour gouverner un royaume, mais vous avez ou aurez une place à remplir, soit comme serviteur, soit comme maître, comme parent ou comme enfant, dans tel ou tel état de vie, et vous devez la remplir ou pour Dieu ou pour le monde, pour Christ ou pour vous-mêmes, pour le ciel ou pour l'enfer. Qu'y a-t-il devant vous ? Quelle est votre condition présente ? — Comme un pécheur perdu, coupable, justement condamné, commencez-vous avec Christ comme avec votre seul fondement, votre seul abri, votre seule espérance ? Ne vous séduisez pas. On peut avoir des émotions religieuses, on peut prendre

de bonnes résolutions, avoir de belles apparences, être en communion extérieure avec des chrétiens. Saül avait été lui aussi entre les prophètes. Il pouvait offrir des sacrifices, paraître très-humble (comme lorsqu'il s'était caché parmi les bagages, 1 Sam. X, 22), et même plus tard pleurer et confesser qu'il avait péché. Mais le *moi* ne fut jamais détrôné en lui. Il ne se tint jamais devant Dieu comme un pécheur convaincu, ne cherchant son refuge que dans sa miséricorde par le moyen du Rédempteur promis. Cher lecteur, avez-vous ainsi été amené à vous humilier en la présence de Dieu ? Christ est-il devenu tout pour vous — cher à votre cœur au-dessus de tout — à cause de l'amour qu'il vous a montré en mourant pour vos péchés, en vous lavant dans son sang, et en vous rendant digne d'être avec lui pour toujours ? Dieu veuille graver ces questions sur bien des consciences, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ.

QUESTIONS SUR « LES MONTAGNES DE GUILBOAH. »

1. Quelles circonstances donnèrent lieu au peuple de demander un roi ?
2. Quels étaient les plus grands ennemis d'Israël dans ce temps-là ?
3. Qu'est-ce qui les rendait surtout formidables ?
4. Dans quel but le Seigneur suscita-t-il Saül ?
5. Quel fut le résultat quant à ce but ?
6. Sous quel point de vue la première portion du règne de Saül peut-elle être considérée ?
7. Dans sa première épreuve, celle des signes, quel doit avoir été leur effet sur lui ?
8. Que fit-il alors ?

9. Dans le second cas, quels furent ses prétextes pour ne plus attendre Samuel ?
10. Dans la troisième épreuve de Saül, qu'avait-il simplement à faire ?
11. Qu'est-ce qui prouva à Samuel qu'il n'avait pas obéi ?
12. Quoiqu'il dit qu'il avait péché, qu'est-ce qui prouve qu'il n'était pas encore réellement humilié ?
13. Avec quoi la dernière partie du règne de Saül est-elle entremêlée ?
14. A quelle mesure le respect extérieur de Saül pour la loi de Dieu le conduisit-il ?
15. Comment avait-il cherché des directions quant à la bataille qui allait avoir lieu ?
16. N'en trouvant pas, à quoi eut-il ensuite recours ?
17. Avec quels sentiments attendait-il la bataille ?
18. Pourquoi sa terrible fin est-elle racontée ?
19. Comment pouvons-nous être délivrés et gardés d'un semblable jugement ?

L'Eternel-Dieu n'est pas un homme pour mentir,
 Il n'est pas un fils d'homme afin qu'il se repente :
 Ce qu'il a déclaré, sa main toute-puissante
 Saura bien et devra tôt ou tard l'accomplir.



La colère à venir.

Un jeune homme de Norwich, âgé de dix-huit ans, sortait avec quelques-uns de ses camarades pour dissiper follement sa journée.

En chemin, ils rencontrent une vieille femme qui faisait métier de dire la bonne aventure. La joyeuse compagnie l'arrête et demande qu'elle fasse à chacun l'histoire de sa vie. Elle s'y prête de bonne grâce, accorde l'opulence à l'un, annonce à l'autre un brillant mariage. — A notre jeune homme elle prédit une longue vieillesse, entourée de nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Le jeune homme ne doutait pas que tout ce qu'avait dit la vieille sorcière, ne dût s'accomplir à la lettre. Il n'était pas fâché du lot qui lui était échu. Cependant, il craignait de devenir un jour à charge à sa nombreuse postérité. « Que faire? dit-il en lui-même. Les jeunes gens fuient la société des vieillards, à moins que ceux-ci ne sachent les entretenir d'une manière agréable; il faut être instruit pour leur plaire. Je vais donc employer les années qui me restent à acquérir le plus de connaissances possibles. Je tâcherai de voir, d'entendre, de noter tout ce qu'il y aura de remarquable, pour avoir de quoi raconter dans mes vieux jours. Et pour ne pas perdre de temps, commençons dès aujourd'hui. Le fameux Whitefield vient d'arriver. Il doit, dit-on, prêcher ce soir. Eh bien! j'irai l'entendre. »

Ainsi dit, ainsi fait. Oubliant les parties de plaisir projetées, le jeune homme alla entendre Whitefield, comme il eût été voir un célèbre acteur, comme il eût été visiter une ménagerie de bêtes sauvages. Whitefield prêchait sur Matthieu, chap. III, v. 7: « Lui donc voyant plusieurs des Pharisiens et des Sadducéens venir à son baptême, leur dit: Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? » — L'ora-

leur peignit d'abord le caractère des Sadducéens. « Ceci ne me toucha point, dit le héros de notre histoire, car je me croyais le meilleur chrétien de tout le Royaume-Uni. Il parla ensuite des Pharisiens, de leur piété extérieure et de leur cœur de vipère. Ma conscience commençait à s'alarmer. Mais que devins-je, lorsque, s'interrompant au milieu de son sermon, le prédicateur, après une minute de silence, pleura, leva au ciel ses mains et ses regards, et s'écria avec un son de voix déchirant : « O mes auditeurs, la colère à venir ! ah, la colère à venir ! »

» Cette parole me tomba sur le cœur comme une masse de plomb. Je pleurai, et après le sermon je m'en allai dans un lieu écarté, pour prier. Pendant des jours et des semaines entières, je fus incapable d'échapper aux pensées qui m'accablaient. Partout et en tout lieu j'entendais résonner à mes oreilles cette foudroyante parole : *La colère à venir ! la colère à venir !* »

L'énergique exclamation de Whitefield, qui était entrée au-dedans du cœur du jeune homme comme une flèche acérée, lui fit faire de sérieuses réflexions sur la seule chose nécessaire. Il rentra en lui-même, reconnut son état de péché, se convertit sincèrement au Seigneur, et devint dans la suite un fidèle serviteur de Dieu et un ardent prédicateur de sa parole.

Jeune enfant ! souviens-toi de Dieu, ton créateur,
 Pendant que dure encor le temps de ta jeunesse,
 Avant les jours mauvais de la froide vieillesse,
 Où tu dirais : Cela ne plaît point à mon cœur.



Mon frère; ou le substitut.

L'auteur de ces lignes a quelquefois pensé qu'une circonstance qui eut lieu dans sa jeunesse pourrait intéresser et instruire les jeunes lecteurs de la *Bonne Nouvelle*. Cette circonstance arriva pendant qu'il allait encore à l'école et fit sur sa mémoire une impression qui ne s'effacera jamais. Comme la plupart des enfants, il était quelquefois très-bruyant et désobéissant. Une fois surtout sa conduite avait été si mauvaise, que son maître — chrétien sincère et ministre de Christ — ne pouvait faire autrement que de le punir avec sévérité. Le bâton était déjà levé et tous les élèves savaient bien que le maître n'épargnait pas, lorsqu'il était obligé de punir. Mais avant qu'un seul coup fût infligé, un garçon, qui avait quatre ans environ de plus que le coupable, saute de son pupitre et va se mettre à côté de lui. C'était son frère. Pendant un moment il y eut un profond silence; vous auriez entendu tomber une épingle. Tous les yeux étaient dirigés sur le maître.

— Eh bien ! William — que désires-tu ?

— S'il vous plaît, monsieur, fut la noble réplique, punissez-moi à la place de mon frère.

— Te punir ! tu n'as rien fait pour mériter le bâton

— Cela se peut, monsieur ; mais je n'aime pas voir mon frère battu. S'il vous plaît, punissez-moi et non pas lui.

Le maître adhéra au plaidoyer du frère et l'innocent fut puni, tandis que le coupable retournait à sa place sans avoir été touché.

Tel fut l'amour d'un frère. Véritable amour, n'est-ce pas ? Mais, mes chers jeunes lecteurs, qu'est-ce que l'amour de ce frère — qu'est-ce que toute affection terrestre, en comparaison de l'amour de Christ ? Christ traversa la mort même comme substitut ou à votre place. Vous êtes nés dans le péché, vous avez vécu dans le péché et, si vous n'êtes pas convertis, vous aimez encore le péché. Or, Dieu doit punir le péché, partout où il se trouve. Comment donc, quelqu'un d'entre nous pourrait-il échapper ? Plutôt de nous voir souffrir, le Seigneur Jésus a pris notre place comme porteur du péché. Notre péché a été trouvé sur Lui, et à cause de cela Dieu dut le punir même là sur Christ. Mais, voici l'heureux résultat de cette œuvre, si vous croyez en Jésus-Christ vous êtes délivrés de la culpabilité du péché. Dieu ne punit pas deux fois ; votre péché a été une fois et pour toujours expié par le Seigneur Jésus, et il ne sera jamais mis à votre charge. Croyez en Christ, et aucun mal ne vous arrivera jamais. Toutes choses travaillent ensemble pour votre bien. Il n'y a point de condamnation pour vous. Mais gardez-vous de rejeter cet amour ; car pour ceux qui

méprisent Christ, il ne reste plus de sacrifice pour le péché. Tout ce que vous pouvez attendre, c'est le jugement et l'ardeur d'un feu qui doit consumer les adversaires.

Considérez ces trois choses :

1. Votre propre condition de pécheur perdu ;
2. L'amour de Christ, en quittant la maison de son Père et le trône de gloire, pour devenir votre Substitut, et
3. Que la justice de Dieu est parfaitement satisfaite par ce sacrifice substitutionnel du Seigneur Jésus.

Puisse le Dieu de toute grâce et de miséricorde vous bénir, et vous donner une salutaire connaissance de lui-même.



Le soldat mourant.

Paul était un garçon méchant et volontaire. C'est ce que je pourrais dire de milliers de ses semblables ; seulement Paul eut le malheur de perdre son père de bonne heure et sa mère, malade depuis nombre d'années, ne pouvait guère s'occuper de l'éducation de son fils. Il s'était abandonné à tous ses caprices, aussi les ruses de son mauvais cœur vinrent bientôt à maturité ; car aucune main n'était là pour le tenir en bride. La maladie de sa mère s'aggravait chaque jour, et bien contente était la pauvre femme souffrante, lorsque le bruyant gamin quittait la chaumière et qu'elle n'en-

tendait plus que ses propres gémissements et ses soupirs.

Et la mère mourut. Le menuisier arriva pour faire la dernière demeure de la défunte ici-bas. Puis vinrent six hommes, vêtus de noir, qui portèrent le corps au cimetière. Paul suivit à la main d'un oncle qu'il voyait alors pour la première fois. Le cercueil fut descendu dans la fosse ouverte, et Paul entendit le bruit sourd de la motte de terre, que jeta la bêche du fossoyeur sur la dernière maison de planches de sa mère. Pour la première fois il eut une sensation de chaleur angoissante au cœur. Il lui semblait qu'une voix lui criait : Paul, tu restes maintenant sans parents dans le monde ! Une larme brilla dans son œil. Eprouvait-il du remords au souvenir des heures douloureuses qu'il avait procurées à sa mère maintenant endormie ? — je ne sais ; mais il pleurait, ce qui était chez lui des plus rares.

« Laisse-là ces grimaces, petit ! » lui cria son oncle inconnu, lorsqu'ils furent rentrés dans la cabane vide. « Je te prendrai chez moi ; et là on verra ce qu'on pourra faire de toi. Si tu te conduis bravement, cela ira ; sinon le charpentier a laissé là un trou ouvert pour toi. »

Ce discours n'était certes pas très-encourageant et l'oncle étranger faisait en même temps une mine qui laissait clairement deviner que le neveu Paul lui était plutôt un lourd fardeau que rien autre. Du reste cet homme se conduisait bien, était propriétaire d'une auberge dans une contrée populeuse de la France et pouvait facilement se charger d'un garçon. Mais Paul n'était pas de son goût et l'enfant l'avait déjà remarqué,

ce qui le faisait pleurer davantage. Plus promptement que le pauvre Paul ne s'y attendait, le chemin de fer le transporta le lendemain dans le vaste, le vaste monde. Déjà ses larmes ne coulaient plus. Mère et patrie furent bientôt oubliées ; car dès les premiers jours il fit la remarque qu'il avait gagné au change. Il portait de meilleurs habits, était mieux nourri ; et l'oncle était au fond un bon homme. Au commencement il se conduisit honnêtement ; mais au bout de quelques semaines il passait légèrement par-dessus bien des choses. Dans une auberge on se trouve exposé à toutes sortes de tentations. Tantôt ici et tantôt là il y a quelque chose à goûter ; on entend de sales propos, on s'habitue au mensonge et à mille grossièretés, parce qu'on a toujours de tristes exemples devant les yeux. Bref, l'occasion fait le larron. Peu de mois s'étaient écoulés et Paul montrait qu'il était un parfait vaurien.

« Cela ne peut plus aller ainsi, » murmurait l'oncle. Le bon homme s'effrayait, en effet, en apprenant tant de faits vraiment coupables. — « Cela ne peut plus aller ainsi, » dit-il encore une fois ; et il s'adressa à un maître d'école, dont la sévérité était renommée, et le pria instamment de prendre le garçon sous sa discipline. Le maître s'y prêta volontiers, car il croyait aussi que, si Paul était une fois éloigné de son entourage actuel et surveillé de près, on pourrait extirper de son cœur les mauvaises inclinations. Hélas ! les pauvres gens ne connaissent pas eux-mêmes le cœur pervers de l'homme ; sans cela, ils auraient choisi un autre moyen.

Paul fut donc soumis à un joug plus pesant. Quelques jours se passèrent, au bout desquels sa méchanceté se montra de nouveau sous les plus noires cou-

leurs. Son cœur dur et revêché ne voulait rien céder. Réprimandes, privations et punitions corporelles étaient inutiles. Tout à coup un beau matin, Paul avait disparu, personne ne savait où il était allé. Pauvre Paul ! A peine âgé de treize ans et déjà orphelin et vagabond ! Chaque jour, on espérait le voir revenir et qu'il serait guéri de sa méchanceté par toutes les peines qu'on prenait dans ce but. Les semaines, les mois, les années se passèrent sans qu'on apprît rien de plus sur lui. Tout indice semblait évanoui ; et à la fin l'opinion générale fut que le pauvre garçon était descendu de degré en degré dans son impie conduite et finissait peut-être ses jours dans un cachot.

Six ans pouvaient s'être écoulés depuis la disparition de Paul, lorsqu'un jour un jeune soldat pâle et défait entra dans la chambre. — « Ne me reconnaissez-vous pas, oncle ? » demanda le jeune homme d'une voix languissante, en se laissant tomber, épuisé de fatigue, sur une chaise. L'œil de celui à qui il parlait s'arrêta longtemps sur la pâle figure ; puis tout à coup il s'écria d'un ton courroucé : « Paul ! » — Oui, c'était bien lui, mais qu'il était défiguré, qu'il était changé. Cependant on lisait distinctement sur le visage de l'oncle que le pauvre jeune malade ne trouverait pas un accueil aussi bienveillant que le fils prodigue de l'Évangile. Avec d'âpres et dures paroles, il lui montra la porte, en disant qu'il n'était revenu que pour amener un nouveau malheur sur sa maison. — « Non, je n'ouvre pas ma maison à un pareil vaurien, criait-il. Maintenant que tu es réduit à la mendicité, ton oncle devrait t'entretenir de nouveau ; il ne manquerait plus que ça. Puis si le mauvais sujet recouvre une fois ses forces, s'il est

proprement habillé, alors il fera de nouveau des siennes. Non , ma patience est à bout avec toi. Retourne seulement d'où tu es venu.»

C'était dur , n'est-ce pas, chers enfants ? Et pourtant on ne doit pas trop blâmer le bon homme. Et Paul le sentit aussi, car il ne répondit pas un mot pour se défendre ; mais les larmes perlaient sur ses joues blêmes. Et ces larmes muettes firent plus d'effet sur l'oncle irrité que les paroles les plus éloquentes. Du moins il ne parlait plus, mais se promenait à grands pas par la chambre. Alors Paul éleva sa voix suppliante, il reconnut qu'il s'était mal conduit, il implora humblement le pardon de son oncle et termina par ces mots : « O mon cher oncle, ne me chassez pas de votre maison ; vous êtes mon seul parent dans ce monde ; j'ai mérité que vous me renvoyiez, mais ayez pitié de moi ; car voyez, je suis malade ; c'est pourquoi on m'a congédié du service, et je sens que je n'ai plus longtemps à vivre. Recevez-moi donc encore pour un peu de temps ; Dieu récompensera richement votre bonté. »

Alors le vieillard ne put plus résister, d'autant plus que sa femme compatissante appuyait la prière du jeune malade, auquel on prépara une chaude chambre à coucher ; et lorsque arriva le soir, Paul reposait déjà dans un bon lit — bienfait qu'il n'avait pas goûté depuis longtemps. Mes jeunes lecteurs ne se seraient pas peu étonnés, s'ils eussent vu le garçon autrefois si léger et si impie priant à genoux devant sa couche. En effet, on aurait pu dire de notre Paul ce qu'on dit une fois de l'apôtre Paul : « Voilà ! il prie ! » — Vraiment, les voies de Dieu ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées. Son œil avait veillé sur le garçon

revêche, alors que, par sa mauvaise conduite, il avait perdu tous ses amis terrestres. Au milieu de farouches guerriers, avec lesquels il s'était associé à Paris, dans un entourage où tant de jeunes gens perdent complètement les dernières impressions d'une éducation chrétienne, il avait trouvé Celui, qui seul a le pouvoir de pardonner les péchés et de faire don de la vie éternelle. Cette sainte paix, que le Seigneur Jésus a laissée aux siens, était descendue dans son cœur ; et tout son être avait subi une transformation qui devait étonner chacun.

Lorsque jadis notre Paul, en s'enfuyant, était arrivé à Paris, la France se préparait à une grande guerre ; et, malgré son jeune âge, il trouvait très-agréable de pouvoir parader par les rues dans un brillant uniforme, sans avoir besoin de beaucoup travailler. Mais, hélas ! il ne pensait pas aux massacres terribles, aux privations et aux souffrances, qui sont le partage du soldat. Il se laissa enrôler dans l'armée et découvrit bientôt les illusions qu'il s'était faites. Seulement c'était trop tard. Il dut assister à beaucoup de combats et eut à faire des marches pénibles ; et quantité de ses camarades tombèrent tout autour de lui. Habitué ainsi au spectacle effrayant de la mort, il ne pensait pourtant guère à la sienne et encore moins à l'avenir au delà du tombeau — au jugement et à l'éternelle condamnation. Il vivait comme un sauvage au jour le jour ; son cœur paraissait complètement endurci et il trouvait toujours plus d'occasions de suivre les mauvais penchants et les désirs mondains de son cœur.

Seul, un vieux soldat avait quelque influence sur Paul. Souvent il avait sauvé le jeune étourdi du danger, sou-

vent il l'avait aidé à propos, et souvent aussi, quoique en vain, il lui avait adressé de sérieux avertissements. Le vieux soldat bien différent, à plusieurs égards, de ses camarades, vivait tranquille et retiré et par là il s'attirait bien des moqueries et de l'opprobre; ce qui ne l'empêchait pas de demeurer amical et bienveillant avec chacun. Il s'était aidé à bander bien des blessures, et il murmurait à l'oreille des mourants bien des paroles de consolation. Paul aussi s'était souvent associé aux moqueurs; mais cependant il éprouvait une certaine crainte respectueuse, lorsque le bon vieillard était près de lui.

A suivre.



**Jésus-Christ est venu au monde pour
sauver les pécheurs.**

1 Timothée I, 15.

Mes chers petits amis. — Voulez-vous permettre à quelqu'un qui, chaque mois, se joint à vous pour lire la *Bonne Nouvelle*, de vous entretenir du sujet si important de croire en Jésus? Maintenant que vous êtes dans la fleur de la jeunesse, laissez-moi vous prier de venir à Jésus, car « maintenant est le temps favorable, maintenant est le jour du salut. » Par la grâce de Dieu, j'ai été amené à croire en Jésus, et à saisir l'espérance placée devant nous dans l'Évangile; et je puis parler

de Christ comme de mon Sauveur. Ne pensez pas que prendre Jésus pour portion diminuera vos joies ici-bas. Quel bonheur plus grand peut-il y avoir, que de connaître Dieu comme notre Père, et Christ comme notre Sauveur, et le ciel comme notre éternelle patrie? Ne pensez pas pouvoir faire quoi que ce soit pour mériter le salut ; il est un don gratuit, accordé à tous ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ. Le salut n'est pas par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Mes chers jeunes amis, ne donnez pas la meilleure partie de vos jours à Satan, en espérant d'entrer à la fin au ciel, quand vous ne savez pas ce qu'un jour peut amener. Combien n'y en a-t-il pas, chaque jour, qui sont fauchés par la mort! Avez-vous jamais pensé que vous pouvez mourir aussi subitement que d'autres? Alors pas moyen de croire et de se repentir sur le lit de mort! Point de foi en Jésus alors! Non; mourant comme vous avez vécu, votre partage serait alors les ténèbres du dehors pour l'éternité. Mais que ce ne soit jamais votre lot. Que cette part heureuse et glorieuse « d'être pour toujours avec le Seigneur, » soit la vôtre, de sorte que lorsqu'il descendra dans les nuées, si vous êtes de ceux qui se seront endormis, vous puissiez être des premiers à aller à sa rencontre; et si vous êtes du nombre de ceux qui vivront et resteront, vous puissiez être ravis ensemble avec eux dans les nuées et être « toujours avec le Seigneur. » Que ce soit votre portion pour l'éternité, et votre joyeuse perspective dès maintenant, c'est la prière de votre ami affectionné en Jésus.

C. W,



L'instrument brisé

Un musicien de Saxe, qui était de toutes les danses et de toutes les noces de la contrée, avait fini par concevoir quelques scrupules sur le métier qu'il faisait.

Un jour qu'il était en chemin pour se rendre à une noce, sa conscience se réveilla plus fortement que jamais. On sait ce que c'est que les noces des mondains, et notre musicien n'ignorait pas que la décence ne présiderait pas à celle qu'il devait ce jour-là réjouir de ses airs. Le vieil homme faisait son possible pour tranquilliser le nouvel homme. Il lui représentait que les excès et les péchés des autres ne le regardaient pas ; qu'en les faisant danser il n'obéissait qu'à la nécessité et non à son inclination ; que c'était là son gagne-pain, et que son devoir même l'obligeait à pourvoir à la subsistance de sa famille. Toutes ces raisons, présentées avec beaucoup d'adresse ne pouvaient le convaincre. Ses pensées continuaient à s'accuser et à se défendre mutuellement. Enfin, tout en poursuivant son chemin, l'instrument sous le bras il se met à prier Dieu et le supplie de lui faire connaître, par un signe certain, quel est le parti qu'il doit prendre. Pendant qu'il prie ainsi, son pied va heurter contre une grosse pierre, il tombe de tout son long sur le pavé, et brise son instrument en mille pièces.

Le musicien comprit. Bénissant Dieu de l'avoir si promptement exaucé, il s'en retourna chez lui ayant la paix en son cœur, et résolut immédiatement de renoncer pour toujours au métier qu'il avait fait. Il ne savait encore comment il ferait pour vivre. Mais le Sei-

gneur eut égard à sa fidélité. Puisque sans s'inquiéter des suites qui en pourraient résulter, il s'était attaché à rechercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, il lui donna les autres choses par dessus. Il pourvut à son entretien, en lui procurant des occupations moins contraires à la vocation du chrétien, que celles d'un misérable joueur de vases.



A un petit enfant.

Petit enfant, Jésus t'appelle,
 Il t'ouvre ses bras chaque jour,
 Et c'est pour la vie éternelle
 Qu'il te cherche avec tant d'amour.

Il a paru sur cette terre,
 Comme on te l'a dit bien des fois,
 Pour effacer sur le Calvaire
 Tes péchés nombreux, par sa croix.

Pour te prouver combien il t'aime
 De son ciel il est descendu.
 Il a voulu porter Lui-même
 Le châtiment qui t'était dû.

Il te poursuit dans sa tendresse
 Par son Esprit du haut des cieux,
 Maintenant encore Il te presse
 D'aller à Lui pour être heureux.

Ne repousse pas davantage
 Cette voix que ton cœur entend !
 Sois à Jésus dès ton jeune âge !
 Aime-le, Lui qui t'aime tant.





Un mahométan converti.

Salim Effendi était un Turc, natif de Hamadra et disciple du faux prophète Mahomet. Habitué dès son enfance à considérer Mahomet comme plus grand que notre Seigneur Jésus-Christ et à recevoir le livre de Mahomet, le Coran, comme la parole de Dieu, il eût vécu et serait mort tout à fait ignorant du Fils bien-aimé de Dieu et du précieux livre de Dieu, la Bible, si par un effet de la grâce du Seigneur, un petit traité sur la Repentance, imprimé en langue turque, ne lui fût pas tombé dans les mains. Ce traité avait été écrit et imprimé par des Chrétiens, qui s'intéressaient vivement aux âmes des pauvres Mahométans ignorants; et quand

Salim le lut, l'Esprit de Dieu réveilla dans son cœur un ardent désir de connaître la vérité. Le traité le renvoyait à la Bible et Salim chercha partout à se procurer ce livre si précieux. Il alla de lieu en lieu pour trouver le saint livre, comme il l'appelait ; mais, hélas ! dans ce sombre, sombre pays, il chercha en vain. Il ne pouvait le trouver nulle part ; et enfin il commença à désespérer de rencontrer jamais ce qui seul pouvait le conduire au Sauveur des pécheurs. Combien nous devrions être reconnaissants, nous qui vivons dans un pays de Bibles, que Dieu nous ait si abondamment pourvus de sa parole. Combien il devait être affreux, pour une âme altérée de vérité, d'aller de ville en ville, de contrée en contrée, sans pouvoir trouver un seul feuillet de ce livre béni. Le pauvre Salim était tellement angoissé, qu'il ne pouvait trouver du repos sans le livre de Dieu ; c'est pourquoi, abandonnant ses affaires à son fils aîné il se dévoua à cette recherche ; et finalement en arrivant dans la ville de Salonique, le Seigneur lui fit rencontrer un des missionnaires américains qui, à sa grande joie, lui donna non-seulement un exemplaire des Écritures en langue Arménienne-turque, mais encore lui enseigna à lire ces caractères-là, afin que, par la propre parole de Dieu, il pût apprendre à connaître le chemin du salut. Les missionnaires lui vinrent aussi en aide et par la grâce de Dieu lui et toute sa famille devinrent chrétiens. Il s'ensuivit la persécution car les Turcs haïssent le Seigneur Jésus-Christ et tous ses disciples. Ayant quitté Constantinople avec sa famille, Salim, qui maintenant s'appelait Edouard Williams, apprit par un de ses parents, qu'on avait fait connaître aux officiers du gouvernement, sa conversion au christianisme. La

conséquence d'un tel rapport était la mort dans ce temps-là, et le pauvre Salim et sa famille étaient maintenant en grand danger; mais le Seigneur, qui veille sur les siens, délivra Edouard Williams et sa famille des mains de leurs persécuteurs. Les missionnaires américains, avec un véritable amour fraternel, firent monter toute la famille à bord d'un vaisseau en partance pour Malte, pays qui appartient à l'Angleterre et où, par conséquent, personne ne peut être mis à mort pour sa religion. Mais avant d'atteindre Malte, le vaisseau devait toucher Smyrne où, n'ayant pas de passeports, ils furent détenus deux semaines et même ils eussent bien pu tomber entre les mains de leurs ennemis, si le Seigneur n'était pas de nouveau intervenu pour leur délivrance. Il arriva que, pendant leur séjour à Smyrne, une de leurs connaissances, qui était un Turc et un disciple très-zélé de Mahomet, vint les voir. Cet homme ne savait pas que Salim était devenu un chrétien et comme il avait depuis longtemps des obligations à Salim qui lui avait rendu service, il s'intéressa à lui et à sa famille. « Où allez-vous ? » demanda le mahométan. « Dans le droit chemin, » répondit Salim. Or les mahométans ont l'habitude d'aller quelquefois en pèlerinage à la tombe de leur faux prophète et cet ami de Salim y avait été lui-même; aussi lorsque Salim dit qu'il allait dans le « droit chemin, » il pensa que cela voulait dire qu'il allait en pèlerinage. Et voyant qu'il n'avait point de passeport et étant tout zèle pour son faux prophète, ce mahométan — qui, s'il avait su ce que Salim entendait, eût été prêt à le tuer de sa propre main — s'occupa à lui procurer un passeport qu'il put enfin obtenir. Ainsi le Seigneur

fit concourir le zèle même d'un ennemi de Christ à la délivrance d'un de ses chers enfants et de toute sa famille, et Salim arriva à Malte en sûreté. Là, lui et les siens furent tous baptisés du nom de Williams et, après y avoir séjourné trois ans, il retourna à Constantinople, où il habite maintenant et annonce ouvertement l'Évangile de la grâce de Dieu en toute liberté. Puisse le Seigneur se servir de lui pour la conversion de beaucoup de pauvres mahométans aveugles, afin qu'eux aussi connaissent le bonheur qu'il y a d'aller à ce sang précieux qui seul purifie de tout péché.

Et maintenant, un mot pour vous, mes chers jeunes lecteurs. Méditez un peu sur cette histoire. Si un seul petit traité fut tellement béni pour ce cher homme et sa famille, comment se fait-il que ceux d'entre vous qui lisent et relisent des traités, de bons livres et même la Bible *ne* reçoivent *pas* la même bénédiction que le pauvre Salim ? C'était un Turc, élevé dans l'ignorance de Christ et enseigné à croire un faux prophète. Vous êtes peut-être les enfants de parents chrétiens, vous êtes entourés de chrétiens, vous avez entendu parler de Jésus-Christ maintes fois, on a sans doute prié pour vous et l'on vous a entretenu de ces sujets, vous avez lu chaque mois la BONNE-NOUVELLE, et cependant vous n'avez pas *cru* les bonnes nouvelles qu'elle contient, mais vous en êtes justement au point où vous en étiez d'abord ! Comment cela se fait-il ? Si un seul numéro de la BONNE-NOUVELLE était tombé entre les mains de Salim il y a longtemps, quel trésor c'eût été pour lui ! Pourquoi ne le trouvez-vous pas tel ? Oh ! prenez garde que la *multitude* même des miséricordes dont le Seigneur vous a entourés ne soit

justement la cause de votre ruine ! Parce que ces choses sont si communes, il se peut que vous n'y pensiez pas même ; au lieu que si vous n'aviez jamais entendu parler de Jésus jusqu'à présent, il est probable que le merveilleux récit d'amour révélé dans l'Évangile de sa grâce fixerait votre attention et vous amènerait immédiatement à ses pieds. Pensez-y. Lisez ce qui vous parle du Seigneur Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Pensez qui il est ; ce qu'il a fait ; combien il aime ; et allez à lui, jetez-vous dans les bras de sa grâce, croyez en son sang précieux — et vous serez sauvés.



Comment faut-il étudier la Bible ?

C'est un sujet vers lequel mon esprit s'est souvent tourné, comme pouvant être traité avec utilité pour les lecteurs chrétiens de la BONNE NOUVELLE. Tous ceux-là, sans doute, aiment la Bible, la lisent régulièrement, et y trouvent souvent des lumières et des consolations, avec des encouragements pour tout ce qui est bon, saint et conforme à Christ, ainsi que des forces pour surmonter les nombreuses tentations qu'ils rencontrent. Mais combien de jeunes chrétiens — oui, et de vieux aussi — n'ai-je pas entendus se plaindre du peu d'intérêt et du peu de profit avec lequel ils lisent les Écritures. C'est comme si, parce qu'ils ont déjà lu tout cela auparavant, ils ne pouvaient plus rien y trouver qui impressionne l'esprit ou touche le cœur.

Pour me servir des paroles d'un autre, dont je me propose de faire ici le plus libre usage : « Un individu, qui est convaincu qu'il doit lire la parole de Dieu, et qui désire réellement en retirer de l'instruction, s'assied pour cela. Il ouvre peut-être le volume dans les Évangiles, et lit verset après verset. Le style lui en est tout à fait familier. Il a lu le même chapitre une centaine de fois précédemment et les mots résonnent à son oreille comme un son bien connu, sans produire aucune impression, sans réveiller aucune idée. Après avoir lu quelques versets, il trouve qu'il ne fait point de progrès; peut-être que son esprit n'est plus à ce qu'il lit et vagabonde sur d'autres pensées. Il recommence donc quelques versets en arrière et tâche de s'intéresser au sujet; mais cela ne sert pas à beaucoup et après avoir passé une demi-heure à lire, il ferme son livre, et au lieu d'éprouver cette force et cette paix renouvelées, qui viennent de l'usage convenable de la parole de Dieu, il se sent déçu et mécontent, et retourne à ses autres devoirs — plus troublé dans son esprit qu'auparavant. Quelle considérable proportion des lectures de la Bible, telles qu'elles sont pratiquées dans les pays soi-disant chrétiens, cette description ne dépeint-elle pas ! »

Peut-être que quelques-uns de mes lecteurs disent : « Oui, c'est exactement, comme j'en ai souvent fait l'expérience. Et cela m'a rendu malheureux. J'ai pensé que si mon cœur avait été droit avec Dieu, et que le Seigneur Jésus eût occupé la première place dans mes pensées et dans mes affections, j'aurais trouvé tout autre chose dans la Bible, comme en effet je l'ai fait

quelquefois. » Eh bien, écoutons encore l'écrivain dont la plume a si bien décrit votre cas.

« Maintenant quelqu'un peut dire que cette insouciance et cette étude inutile de la Parole de Dieu viennent d'un état de cœur froid et indifférent pour Dieu. Indubitablement, cela découle souvent à un haut degré de cette source, mais pas entièrement. Il y a une autre difficulté qui n'est pas liée à l'état du cœur. La voici : — Les paroles, qui ont été souvent répétées, perdent insensiblement leur puissance pour éveiller des impressions vives et durables dans l'esprit. Vous cessez à la fin d'entendre le son de la pendule, qui a sonné peut-être des milliers de fois dans votre chambre. Sur les murs d'une salle d'école, on avait écrit une fois en grandes lettres : « UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE, ET CHAQUE CHOSE A SA PLACE ; » mais au bout de quelque temps, les élèves, s'accoutumant à voir l'inscription, en perdirent tout à fait la signification ; et un garçon aurait ouvert son pupitre en désordre et cherché dans l'amas confus de livres, d'ardoises et de papiers, un objet qu'il avait perdu ; puis en regardant autour de la chambre, ses yeux seraient tombés sur la devise, bien visible, sans penser un moment à l'opposition qu'il y avait entre cet excellent précepte et son propre désordre. Il en est toujours ainsi. Le son trop souvent répété tombe enfin à l'oreille sans force et sans être remarqué.

« La difficulté donc que je veux maintenant considérer, c'est qu'en lisant la Bible, surtout les portions qui nous en sont familières, nous nous arrêtons simplement à *répéter une fois de plus les mots*, au lieu de chercher à en pénétrer le sens. Pour expliquer cette

difficulté et son remède plus exactement, je prendrai un passage dans le sixième de Jean, par exemple, sur lequel je tombe en ouvrant le livre :

« Après ces choses Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est la mer de Tibériade. Et de grandes troupes le suivaient, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait en ceux qui étaient malades. »

Comme ces mots sont bien connus de chacun de nos lecteurs. Chaque phrase en frappe nos oreilles, comme un ancien récit, maintes fois répété, et ne fait qu'une très-légère impression sur l'esprit. Le verset suivant, quoique peut-être peu compris par la plupart de mes lecteurs, leur paraîtra d'abord tout aussi familier, lorsqu'ils le liront ici :

« Mais Jésus monta sur une montagne, et il s'assit là avec ses disciples. »

« Or, supposons que ces versets et ceux qui suivent, fussent lus au culte du matin par le père de famille, combien d'enfants les entendraient sans intérêt, ou sans recevoir de ce récit, aucune idée claire et vivante? et combien seraient incapables de répondre comme il faut si, deux heures plus tard, on leur demandait ce qu'on leur a lu le matin même? »

« Mais maintenant supposons que ce même père pût, par quelque pouvoir étrange, montrer à ses enfants *la scène réelle* que ces versets décrivent. Supposons qu'il pût revenir à dix-huit cents ans en arrière, temps qui s'est écoulé depuis ces événements, et emmener sa famille sur quelque sommité de la scène romantique de la Palestine, de laquelle ils domineraient toute la contrée de Galilée et verraient de leurs yeux tout ce que décrit cette narration.

« Voyez-vous, leur dirait-il, ce grand lac qui s'étend là-bas devant nous et occupe toute la vallée? C'est la mer de Tibériade ou de Galilée. Tout ce pays qui s'étend alentour est la Galilée. Ces montagnes éloignées sont en Galilée et ce beau bois qui borde le rivage est une forêt galiléenne. »

« Pourquoi l'appelle-t-on mer de Tibériade? » demanderait peut-être un enfant.

« Vois-tu une petite ville au pied de cette colline, sur le rivage opposé du lac? Elle s'étend le long du bord à une distance considérable; c'est Tibériade, et le lac en prend quelquefois le nom. Mais, regarde, il y a une nacelle qui double un petit cap, lequel s'avance de ce côté-ci du lac. Elle navigue lentement; on peut presque entendre le bruit des rames. Elle contient le Sauveur et quelques-uns de ses disciples. Ils se dirigent vers Tibériade; maintenant ils approchent du rivage; ils abordent, et le Sauveur, suivi de ses disciples, marche sur la grève. »

» Supposons encore que cette compagnie d'observateurs pussent rester un peu plus longtemps à leur poste et voir bientôt qu'un malade est amené au Sauveur pour être guéri. Un autre vient, puis un autre. Peu à peu une foule l'entoure. Il gravit lentement la pente et au bout d'un moment, on le voit prendre place sur une sommité d'où il peut, en la dominant, s'adresser à la multitude réunie autour de lui.

» Si cela se pouvait, quelle forte et durable impression resterait sur les esprits! Des années et peut-être la vie tout entière ne l'effaceraient point. Même cette faible description, quoique ne disant rien de nouveau, fera probablement une impression beaucoup plus forte

et beaucoup plus durable que ne le ferait la simple lecture du récit. Et quelle en est la raison? Comment se fait-il que ce que j'ai dit ainsi ait imprimé cette scène dans vos esprits plus distinctement que la simple lecture de l'histoire bien connue. Eh bien! c'est seulement parce que j'ai essayé de vous amener à *vous représenter la scène* — à vous la figurer fortement et clairement. Or, c'est là ce que chacun peut faire pour lui-même relativement à un passage quelconque de l'Écriture. Et s'il lit ainsi, sans se borner à répéter pour la forme et froidement des sons déjà familiers, mais en tâchant de donner à son esprit de vives et nettes conceptions de tout ce qui y est représenté, il ne trouvera plus que la lecture de la Bible manque d'intérêt.

« Je désire maintenant que chacun de mes lecteurs essaye réellement de faire cette expérience. Il ne servira pas à grand'chose de se contenter de lire les directions précédentes et de prendre une vague résolution d'essayer à l'avenir de se former des conceptions vives et claires de ce qui est décrit dans ce que vous lisez; vous devez faire *un effort particulier pour cela*. Maintenant la prochaine fois que vous vous assiérez pour lire la Bible, cherchez au cinquième chapitre de Luc et représentez-vous aussi vivement que possible la scène qui y est décrite. Ne pensez pas à un rivage en général, mais figurez-vous un rivage particulier. Donnez-lui une forme spéciale. Qu'il soit rocailleux ou sablonneux, haut ou bas, bordé de bois, ou de collines, ou de prairies. Qu'il soit quelque chose de distinct et quelque chose qui harmonise avec les circonstances du récit. Pour le bien faire, il vous faudra du temps et de

la réflexion et par-dessus tout cet enseignement de l'Esprit qui est accordé en réponse à la prière humble et faite avec foi. Mais combien cela vaut mieux que de lire l'Écriture comme je l'ai fait voir au commencement de cet article. »

Nous espérons, s'il plaît à Dieu, revenir sur ce sujet et tirer encore des réflexions de l'ouvrage d'où nous avons déjà extrait presque tout ce qui précède.



L'heureux choix.

Un missionnaire, travaillant dans les Indes, raconte ce qui suit : J'allais à cheval à Nallamaram et j'y vis plusieurs personnes de la congrégation, rassemblées avec les catéchistes. Les vêtements de l'une des femmes étaient assez sales et je lui en demandai la raison.

— Monsieur, dit-elle, — je suis une pauvre femme et je n'ai que cette seule robe.

— Avez-vous toujours été aussi pauvre ?

— Non, j'avais de l'argent et des bijoux ; mais, il y a une année, des voleurs vinrent et me prirent tout. Ils me dirent, ajouta-t-elle, si vous voulez revenir au paganisme, nous vous rendrons tout.

— Eh ! bien, pourquoi ne suivites-vous pas leur conseil ? Maintenant, vous êtes une pauvre chrétienne.

— Oh ! monsieur, répondit-elle, j'aime mieux être une pauvre chrétienne qu'une riche païenne. Maintenant je puis dire de mon bien volé. « Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a ôté ; le nom du Seigneur soit béni ! »





La première période du règne de David.

Jusqu'à présent nous avons oublié de faire mention d'une circonstance en rapport avec la mort de Saül et

l'avènement de David au trône. N'eût été la grâce de Dieu, qui retenait et conduisait son serviteur, David aurait été trouvé au milieu des Philistins, dans la bataille qui fut si fatale pour Saül et Jonathan. Après avoir deux fois épargné Saül, alors qu'il était complètement en son pouvoir — après avoir, pendant des années, remis sa cause au Seigneur, en le laissant combattre les batailles de son serviteur — David, s'il eût été abandonné à sa propre volonté, aurait été trouvé en armes contre Israël et contre celui qu'il avait si fréquemment appelé son « Seigneur » et dont il avait parlé comme de « l'oint de l'Éternel. » Las de marcher dans le sentier de la foi, il avait passé vers Akis, roi de Gath, qui lui donna la ville de Tsiklag pour résidence. Là, lui et ses gens avaient séjourné environ seize mois, jusqu'au moment où les armées des Philistins s'assemblèrent pour la bataille dans laquelle Saül tomba; il offrit alors ses services à Akis, et avec ses gens il accompagna l'armée pendant quelque temps à l'arrière-garde. Mais le Seigneur ne permit pas à David de le déshonorer et de rendre odieux le souvenir de son entrée dans son règne. Les Philistins furent eux-mêmes le moyen d'empêcher ce que David projetait. Leurs représentations auprès de leur roi engagèrent celui-ci à renvoyer David qui, en revenant avec sa suite à Tsiklag, trouva que les Hamalécites avaient brûlé la ville et emmené leurs femmes et leurs enfants et tout ce qu'ils avaient. Tel fut le désespoir des gens de David qu'ils furent sur le point de le lapider comme étant la cause de ces calamités. Que pouvait faire David? A qui regarder dans sa détresse, sinon à ce Dieu de grâce qui avait été son Ami et son Conseiller dans toutes ses pré-

cédentes perplexités? « Toutefois David se fortifia en l'Eternel son Dieu, » et ce ne fut pas en vain, car le Seigneur le rendit capable de surprendre les maraudeurs et de recouvrer tout ce qu'ils avaient emporté, avec abondance de butin par-dessus. « Qui est un Dieu comme toi, qui es un Dieu qui ôte l'iniquité, et qui passe par-dessus les péchés du reste de son héritage? Il ne tient point à toujours sa colère, parce qu'il se plaît en la gratuité » (Mich. VII, 18).

Au moment où David revenait de la défaite des Hamalécites, il apprit la mort de Saül de la bouche d'un jeune homme qui se dit Hamalécite. Comme il prétendait avoir été l'instrument de la mort de Saül, David le mit à mort et prononça sa belle complainte sur Saül et Jonathan. Ensuite il consulte l'Eternel, qui lui répond en lui disant de monter à Hébron. Là les hommes de Juda viennent pour l'oindre roi. Lui, apprenant la bienveillance respectueuse des hommes de Jabès de Galaad pour les restes de Saül, leur envoie un message amical et encourageant; mais Abner, fils de Ner, prend Is-Boseth, fils de Saül et l'établit roi sur le reste d'Israël. La guerre éclate alors entre la maison de David et la maison de Saül et dans un des premiers combats, Hasaël, frère de Joab et d'Abisaï, poursuit Abner qui semble avoir été plus qu'un adversaire pour son poursuivant, quoique ce dernier fût beaucoup plus léger à la course qu'Abner. Celui-ci engage généreusement Hasaël à se détourner de sa poursuite et d'éviter ainsi un combat trop inégal pour lui; mais Hasaël, ne voulant rien croire, tombe sous les coups d'Abner. Le corps d'Hasaël fut laissé sur la place et les hommes de Juda, en passant par là, s'arrêtèrent pour le voir,

et la poursuite cessa pour ce jour-là. Ce fut ainsi qu'Abner devint l'objet du profond ressentiment des deux autres fils de Tséruia.

La guerre continua et aurait pu durer encore longtemps, si Abner, offensé d'une parole de son maître Is-Boseth, ne s'était immédiatement tourné du côté de David, pour établir son trône sur Israël et sur Juda. Il en parla avec les anciens des tribus, puis il alla vers David à Hébron pour conférer avec lui. Tout se passa bien dans cette entrevue et David renvoya Abner en paix ; mais Joab, revenant bientôt de quelque course contre l'ennemi et entendant dire qu'Abner avait été vers le roi qui l'avait laissé retourner paisiblement, court après lui et lui ôte traitreusement la vie pour se venger de la mort d'Hasaël son frère. Ce fut à cette occasion que David montra et sa faiblesse comme roi et sa générosité comme homme. Il prononce une plainte lamentable sur Abner et pleure sur lui ; mais il laisse vivre son meurtrier qui, dans la suite, reçut même de hautes dignités dans le royaume. « Ne savez-vous pas qu'un capitaine, et même un grand capitaine, a été aujourd'hui mis à mort en Israël. Or je suis encore faible aujourd'hui, bien que j'aie été oint roi, et ces gens, les fils de Tséruia, sont trop forts pour moi. L'Éternel veuille rendre à celui qui fait le mal selon sa malice ! »

Ce ne fut pas par la main de David qu'Is-Boseth perdit la vie. Deux de ses propres capitaines le frappèrent comme il était couché sur son lit, et s'étant échappés, ils portèrent la tête de leur victime à David, s'attendant à une récompense. Celle qu'ils reçurent fut analogue à celle de l'Hamalécite qui apportait les

nouvelles de la mort de Saül. Toute cette tolérance de David pour la maison de Saül était agréable aux tribus d'Israël qui s'étaient attachées à Saül et à sa maison ; et Is-Boseth étant mort, les anciens des tribus viennent à David de leur propre mouvement et l'invitent à prendre possession du royaume. Ainsi après avoir régné sept ans et demi à Hébron sur la tribu de Juda, il commence son règne sur toute la nation. Jérusalem devint le siège de ce règne qui dura trente-trois ans. Jusqu'alors les Jébusiens l'avaient possédée, aussi répondirent-ils avec mépris au message de David qui la leur demandait. Cependant David était trop fort pour eux et il prit la forteresse de Sion, y habita, l'appela la cité de David et eut la satisfaction d'en voir la rapide extension. Lui-même « bâtit tout alentour, depuis Millo jusqu'au-dedans. » Le secret de la prospérité de David comme roi était le même que celui de sa préservation dans son exil. « Et David faisait toujours des progrès ; car l'Éternel, le Dieu des armées, était avec lui. » C'est précisément comme il en avait été de Joseph. L'Éternel était avec Joseph dans la maison de son père et dans celle de Potiphar ; dans la prison et lorsqu'il fut élevé comme le second après le roi. Ainsi en fut-il de David. Qu'il fût dans les champs de son père à Bethléem ou sur les champs de bataille dans la vallée du Chêne — dans la maison de Saül ou dans l'exil et traqué chaque jour au péril de sa vie — dans la caverne ou sur le trône, le Seigneur était avec lui. Cher lecteur, le Seigneur est-il ainsi avec vous ? La prospérité extérieure n'est pas toujours assurée par sa présence ; mais si des afflictions étaient votre lot, comme à Joseph et à David, tout est bien si

le Seigneur est avec vous. Le doux sentiment de sa présence fera tourner à votre bien toute adversité; et si la prospérité devait être votre partage, combien vous l'estimeriez davantage, si vous saviez qu'elle est le don d'amour d'un Père. « Et David connut que l'Eternel l'avait affermi roi sur Israël, et qu'il avait élevé son royaume, à cause de son peuple d'Israël. » Des alliances avec Tyr et des victoires sur les Philistins montrèrent encore que la main de l'Eternel était avec son serviteur David. Heureux David ! plus heureux avec l'approbation de son Maître que dans tous les honneurs et les progrès par lesquels cette approbation était exprimée.

David ne s'occupa pas seulement d'alliances et de victoires. Un de ses premiers soins, après qu'il fut établi dans le royaume, fut d'amener l'arche de l'Eternel à Jérusalem. Et quoique, par inattention à la parole de l'Eternel, cette tentative rencontrât d'abord un pénible échec et fût suspendue pour un temps, la bénédiction de Dieu, reposant sur la maison d'Hobed-Edom, où l'arche était placée, encouragea le roi à la faire transporter chez lui. A cette dernière occasion, on fit la plus stricte attention aux directions données dans la loi et l'œuvre s'accomplit à souhait. Cela donna lieu à une fête joyeuse. « Quand David eut achevé d'offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérité, il bénit le peuple au nom de l'Eternel des armées; et il partagea à tout le peuple, savoir, à toute la multitude d'Israël, tant aux hommes qu'aux femmes, à chacun un gâteau, une pièce de chair et une bouteille de vin. » Une circonstance seulement contribua à troubler la joie du roi. Mical, fille de Saül, qui avait été mariée à

David, et qui plus tard lui avait été reprise par son père et donnée à un autre, avait été réclamée par lui et était revenue. Elle, nourrissant encore quelque ancien attachement, n'eut point de sympathie pour la joie de David; et lorsque celui-ci revint pour bénir sa maison, elle le reçut avec des reproches amers et injurieux. Il nous est dit qu' « elle le méprisa en son cœur, » et ce mépris secret s'exprima par les injures avec lesquelles elle accueillit son retour. David justifie sa joie dans le Seigneur et la manière dont il l'avait exprimée; et l'Eternel approuve David et châtie Mical en ne lui donnant point d'enfants tout le temps de sa vie.

Après qu'on eut amené l'arche, les Lévites et les Sacrificateurs, avec des trompettes, des cymbales, des musettes et des harpes, chantèrent ce magnifique cantique qui nous est rapporté dans 1 Chron. XVI. Trois psaumes constituent ce cantique; et lorsque le chant en fut terminé, « tout le peuple dit Amen! et on loua l'Eternel. »

QUESTIONS SUR « LA PREMIÈRE PÉRIODE DU RÈGNE DE DAVID. »

1. Qu'est-ce que David était sur le point de faire immédiatement avant son avènement au trône?
2. Qui furent les instruments pour l'en empêcher?
3. Qu'est-ce que David et ses gens découvrirent lorsqu'ils furent renvoyés par les Philistins?
4. De quelle manière Dieu se montra-t-il dans cette occasion sous le caractère d'un Dieu qui pardonne?
5. De quelle manière David fit-il voir un esprit généreux, lorsqu'il apprit ce qui était arrivé à Saül?
6. Dirigé par l'Eternel, où choisit-il sa première résidence?
7. Quel honneur lui fut décerné là?
8. Qui était le roi d'Israël son rival et quel était le nom de son capitaine?

9. En quoi Hasaël était-il remarquable?
10. Par qui fut-il tué?
11. Celui qui lui ôta la vie, le fit-il volontiers?
12. Sur quel sujet Abner conféra-t-il avec David à Hébron?
13. Qu'arriva-t-il après qu'Abner eut été renvoyé en paix?
14. Que montra David à cette occasion quant à lui-même?
15. Qui furent les meurtriers d'Is-Boseth?
16. Comment David les récompensa-t-il?
17. Combien dura le règne de David et comment se divise-t-il?
18. Quelle ville devint particulièrement importante durant le règne de David?
19. Sur qui la conquit-il?
20. Quel était le secret de la prospérité de David?
21. A quoi David s'occupait-il bientôt?
22. Quel fut l'échec qu'il subit?
23. Pourquoi ce désastre eut-il lieu?
24. Comment David fut-il encouragé à faire une nouvelle tentative?
25. En quoi différa-t-elle de la première?
26. Quelle fut la seule dissonance dans cette joyeuse scène?
27. Comment celle qui commit cette dissonance fut-elle punie?
28. Trois psaumes sont réunis dans l'hymne chantée à cette occasion — Quels sont-ils?



Le soldat mourant. (Suite et fin.)

Un jour, un rude combat éclata contre l'ennemi qui attaquait. Paul combattait à côté de son vieil ami et dans les rangs qui étaient en première ligne. Des deux côtés les canons jouaient, d'une effrayante façon, leur horrible chant de mort et entre deux les mousquets brillaient et pétillaient sans interruption et couvraient les cris de douleur et les gémissements de mort des soldats tombés. La victoire demeura longtemps indécise; enfin pourtant elle pencha du côté des Français;

l'ennemi fit encore une charge générale sur les victorieux poursuivants et évacua ensuite le champ de bataille. En cet instant, Paul vit son ami chanceler et le reçut dans ses bras. Une balle lui avait traversé le bas ventre. La mort s'approchait rapidement; — épouvantable moment ! Devoir rendre l'esprit au milieu de cet affreux théâtre de tumulte et de confusion, où aucun ami n'est près de vous, pour vous témoigner sa sympathie et vous consoler, cela est dur, très-dur. Mais sur les pâles traits du mourant reposait une expression si heureuse, qu'il montrait manifestement qu'il y avait près de lui un Ami invisible, auquel il croyait et mettait toute sa confiance. Presque incapable de parler distinctement il regarda Paul, en disant : « Je meurs ! — je vais à Jésus, à mon Sauveur — mais ouvre mon havresac — tu y trouveras un petit livre — c'est un Nouveau Testament — c'est la Parole de Dieu — prends et lis-le — et implore la miséricorde de Dieu sur toi. »

Paul trouva le petit livre; mais le vieil ami avait déjà passé dans la patrie du repos éternel, où il n'y a ni guerre, ni cris de guerre. Il ne respirait plus et Paul se sentit tout saisi. Il n'avait encore jamais vu mourir quelqu'un de cette manière. — Mais il cacha avec soin le petit livre, comme un précieux legs de son défunt et — unique ami. — Vous savez déjà, chers enfants, que dans les pays catholiques les prêtres défendent aux pauvres gens de lire la Parole de Dieu; c'est pourquoi vous ne serez pas surpris si je vous dis que Paul n'avait jamais encore en sa vie entendu parler d'un pareil livre. On voyait ici clairement la main de Dieu qui agissait pour faire sortir le pauvre Paul de son mauvais chemin. Il lut avec attention dans le livre et l'a-

mour compatissant du Seigneur ouvrit ses yeux. Il reconnut sa perdition éternelle ; il vit devant lui l'abîme au-devant duquel il allait ; mais il trouva aussi le salut et la paix par la foi au Fils de Dieu ; et son cœur fut rempli de reconnaissance et d'adoration. Que c'est merveilleux ! Celui qui , naguère, était si endurci, si impie, était maintenant une « nouvelle créature, » celui qui précédemment aimait le péché, le haïssait maintenant ; car comment aurait-il pu trouver encore de la jouissance en ce qui avait été cause que son Sauveur Jésus était mort sur la croix !

Peu de temps après sa conversion il tomba malade ; et quoique d'abord il parût aller mieux, on le trouva pourtant incapable de faire plus longtemps son service militaire. Où aller maintenant ? Il se trouvait sans un seul ami humain dans la grande cité de Paris. Il pensa à son oncle ; et quelque répugnante que fût pour lui cette démarche, il espérait cependant que le Seigneur toucherait le cœur de cet homme. Et le Seigneur le fit comme nous venons de le voir.

« Cela devient pourtant trop étrange pour moi ; oui, c'est presque un miracle ; hum ! — Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût changer à ce point. Si je me représente ce qu'était Paul auparavant et que je le regarde maintenant, j'ai peine à croire que ce soit le même. Qu'il était obstiné, contredisant, ingrat, autrefois, le garçon, et maintenant — qu'il est doux, content, reconnaissant de la moindre bonté que je lui témoigne. Quoique ayant souvent à endurer les plus grandes souffrances, il paraît pourtant toujours heureux et parle constamment de la bonté de Dieu envers lui et envisage la mort avec tranquillité et avec joie. Suffit, cela je ne le comprends pas. »

Ainsi parlait un jour le vieil oncle à sa femme ; et vous voyez par là , bien-aimés enfants, que la Parole de Dieu a raison, lorsque nous lisons en 1 Cor. II, 14 : « Or l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie ; et il ne peut même les entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement. » Le bon homme ne pouvait nier le merveilleux changement mais il n'en connaissait pas la source. Il n'en était guère mieux de sa femme, qui jusqu'ici avait soigné le malade avec beaucoup de sollicitude. Cependant Paul lui avait adressé maintes paroles sérieuses, qui pour elle avaient été tout à fait nouvelles, mais n'étaient pourtant pas restées sans aucun effet. Aussi dit-elle à son mari :

« Pour moi aussi la chose est des plus extraordinaires, mais une chose est certaine : Paul est un *vrai chrétien*. Il sait que tous ses péchés sont pardonnés par Jésus-Christ ; c'est pourquoi il peut aller au-devant de la mort avec une pareille tranquillité. Je voudrais, cher mari, que nous fussions aussi heureux, car avec toute notre richesse, nous ne le sommes pas ; et quand enfin la mort viendra ! — Hélas ! jusqu'à présent nous n'avons jamais recherché Dieu sérieusement, et à peine connaissons nous le Seigneur Jésus de nom ; et quoique nous ne soyons pas positivement des païens, nous avons pourtant vécu jusqu'ici sans Dieu dans le monde. Tout cela, je l'ai appris de Paul et je dois dire : oui amen. Le bon garçon devrait bien te parler une fois de ces choses ; mais il a peur de toi : et souvent je l'ai entendu prier pour que Dieu lui donnât la force de pouvoir confesser ouvertement le nom de Christ devant tous les hommes. »

Le vieillard baissait la tête sans rien dire, tout en faisant entendre plusieurs fois son habituel « hum, » puis il quitta la chambre. Cependant la maladie de notre jeune ami s'aggravait de jour en jour. Mais même dans les heures les plus pénibles, son âme vivait dans une douce paix ; car elle se reposait en Jésus. Sa tante le soignait avec une tendresse presque maternelle. Un soir que le malade était tombé dans un sommeil agité et que la tante était occupée à arranger ses oreillers, un petit livre caché sous l'un d'eux tomba à terre. C'était le Nouveau Testament — le legs précieux d'un soldat. La tante ramassa sa trouvaille non sans une grande curiosité et lorsque quelques heures après le malade se réveilla, il ne fut pas peu surpris de voir les deux époux lisant dans son Nouveau Testament. La tante raconta comment elle avait fait cette découverte, dont elle se réjouissait d'autant plus que souvent elle avait entendu parler de la Bible, mais n'en avait jamais vu une.

Paul raconta alors toute son histoire aux bons vieillards, ce qu'il n'avait pas eu le courage de faire jusqu'alors. Il parla, en toute liberté, de Jésus qui avait expié tous ses péchés et lui avait donné une inaltérable paix et une espérance vivante. Et plus il parlait, plus ses lèvres devenaient éloquentes, plus ses traits pâles s'illuminaient. C'était comme si toute la force de la vie revenait soudain dans son corps malade. Le témoignage de son bien-aimé Sauveur, qui avait si longtemps sommeillé dans son cœur, en sortait maintenant dans toute sa plénitude. Il prit le Testament, il y lut surtout les passages qui avaient rendu son cœur si heureux, ceux qui lui avaient fait connaître l'amour

de Dieu, qui avait envoyé son Fils dans le monde afin de mourir pour les pécheurs, en sorte que « quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Ainsi parla le malade, longtemps et solennellement; devant son lit se tenaient l'oncle et la tante et les deux filles, qui écoutaient les paroles du jeune homme avec une avidité qui montrait clairement que la Parole de Dieu avait accès dans leurs âmes. Tante et enfants pleuraient, mais l'oncle restait muet et immobile. Un rayon de la lumière divine semblait être tombé dans tous les cœurs, pour en chasser la profonde nuit de la superstition et de l'incrédulité. Le Seigneur avait béni sa Parole.

A la fin Paul retomba épuisé sur ses coussins. Comme une lampe qui va s'éteindre, la vie avait paru se rallumer encore une fois pour s'en aller ensuite d'autant plus rapidement. Il n'avait plus que quelques jours de douleur à passer sur cette terre. Cependant les souffrances les plus aiguës ne troublaient pas sa paix en Jésus. Pour ses alentours ces jours-là furent de véritables jours de bénédiction; et avant que Paul fermât pour toujours ses yeux à la lumière de ce monde, l'œil de la foi s'ouvrit, par la grâce de Dieu, dans le cœur des deux époux. Ils crurent en Jésus et louèrent Dieu.

Paul a maintenant délogé, mais son oncle et sa tante, de même que ses deux cousines se réjouissent de la bienheureuse espérance de voir bientôt, eux aussi, Jésus dans la gloire. — Chers enfants! Voyez quel effet béni produit la lecture de la Parole de Dieu! Voulez-vous la laisser dans la poussière? Alors cette poussière témoignera une fois contre vous.





ADAM DONNANT DES NOMS AUX ANIMAUX.

Caïn et Abel.

Genèse IV.

Caïn et Abel furent les premiers enfants qui naquirent au monde. Caïn était l'aîné et aussitôt qu'il fut devenu grand, il devint « agriculteur. » Sans doute il travaillait péniblement, comme ceux qui cultivent le sol maintenant ; car la terre qui, avant le péché d'Adam, produisait abondamment, était maintenant maudite et l'Éternel avait dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Abel, le cadet, suivit une autre vocation, car il était « berger. » Les occupations des deux frères étaient, sans doute, bien nécessaires, convenables, et en rapport avec l'ordre voulu de Dieu dans ce

temps primitif, alors que les besoins des hommes étaient en petit nombre et que beaucoup des comforts dont nous jouissons maintenant étaient probablement inconnus.

Nous pouvons apprendre entr'autres choses, de cette histoire du premier âge, qu'il est parfaitement raisonnable que tous nous travaillions de quelque manière que ce soit et que nous nous occupions honnêtement. Il est honteux d'être paresseux ou fainéants. Tous nous pouvons faire quelque chose de nos mains, peu ou beaucoup; et si nous nous mettons sérieusement à l'ouvrage, nous serons de cette manière non-seulement utiles aux autres, mais aussi heureux nous-mêmes, au moyen de cet exercice de nos corps et de nos esprits. Ceux qui sont jeunes devraient au moins faire ce qu'ils peuvent pour servir leurs parents et amis, et quand ils seront plus âgés, ils seront d'autant plus capables de gagner leur vie et d'assister les pauvres et les nécessiteux.

« Or il arriva, au bout de quelque temps, que Caïn offrit à l'Éternel une oblation des fruits de la terre » (vers. 3). Sans doute, c'était là une action toute naturelle, mais il nous est dit dans 1 Cor. II que l'homme naturel ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Caïn était pécheur, c'est pourquoi il n'aurait pas dû apporter à l'Éternel du fruit de la terre qui avait été maudite à cause du péché de l'homme. Nous ne devrions pas non plus présenter à Dieu, ni nos œuvres ni nos actes. Le Seigneur nous a dit que « ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu » (Rom VIII, 8). C'est pourquoi, à moins que nous n'allions à Dieu par Jésus-Christ, quoi que ce soit que

nous fassions pour obtenir la faveur de Dieu lui déplaît, parce que cela prouve que nous ne croyons pas ce qu'il a dit sur notre ruine par nature et sur notre incapacité de lui plaire avant d'avoir cru au nom de son Fils unique.

« Et Abel aussi offrit des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. Et l'Eternel eut égard à Abel et à son oblation ; mais il n'eut point d'égard à Caïn, ni à son oblation » (vers. 4, 5). Abel crut Dieu et présenta un agneau, et Dieu fut satisfait de l'oblation et agréa Abel qui la présentait. Eh bien, si nous nous confions en l'Agneau de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, qui répandit son sang précieux pour la rémission des péchés, et si en son nom nous allons à Dieu il nous recevra pour l'amour de son Fils bien-aimé.

Nous lisons ensuite que Caïn fut fort irrité, parce que Dieu n'eut pas égard à son oblation ; et qu'il porta envie à son frère, parce que Dieu l'avait agréé. Quelles terribles passions que la colère et l'envie ! De la première il nous est enseigné que « la colère repose dans le sein des fous » (Eccl. VII, 9) ; et de l'envie qu'elle est « la vermoulure des os » (Prov. XIV, 30). Puissions-nous donc être gardés de ces mauvaises passions, car nous ne savons pas où elles peuvent nous conduire. Elles conduisirent Caïn à devenir un meurtrier et à tuer son frère que Dieu aimait et dont les œuvres étaient justes. La colère réside dans le cœur même d'un enfant, et si elle y est entretenue et que Satan parvienne à l'allumer elle peut produire de terribles fruits. Mais que sont différents les beaux fruits de l'Esprit, « amour, joie, paix, long support, » etc. Puissions-nous donc, par la foi en Christ sans laquelle nous ne pouvons rien

faire, produire de ces fruits bénis en abondance à la louange et à la gloire de Dieu.

Nous voyons, au vers. 10, que la voix du sang d'Abel criait à Dieu de la terre, et sûrement elle criait vengeance. Mais il y a eu un sang infiniment plus précieux que celui d'Abel, qui a été aussi répandu sur la terre, le sang de Jésus, le Bien-Aimé de Dieu, que « des mains iniques ont mis en croix et fait mourir ; et que Dieu a ressuscité. » Mais *maintenant* ce sang précieux dit de meilleures choses que celui d'Abel ; car il parle du péché comme ayant été ôté ; et de pardon, de paix, de bénédiction éternelle pour le pécheur croyant.

Cher enfant, quel sentier suis-tu ? Es-tu « dans le chemin de Caïn » (Jude II), qui offrit à Dieu le fruit de son travail et fut rejeté ? ou es-tu un imitateur de la foi d'Abel, qui fut accepté de Dieu, parce qu'il Lui présenta ce qui représentait le véritable Agneau de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ ?



Les derniers jours du roi David.

Dans notre dernier numéro, nous avons vu comment le Seigneur établit David sur le trône, tout Israël reconnaissant sa domination, et que la première pensée de David fut pour l'arche de l'Éternel qu'il amena à Jérusalem au milieu des réjouissances et des acclamations du peuple. Ainsi c'est avec Dieu qu'il commença son règne. Ensuite il eut l'idée de bâtir une maison pour la réception de l'arche. Il dit à Nathan le prophète : *Regarde maintenant, j'habite dans une maison de cèdres, et l'arche de Dieu habite sous des tentures. En cela le*

motif de David était bon, et Nathan l'encouragea à agir selon tout ce qui était en son cœur. Mais le lendemain Nathan fut envoyé vers le roi pour l'informer de la part de l'Éternel que son bon plaisir était que sa maison fût bâtie, non par David lui-même, mais par son fils. Cher lecteur chrétien, souvenez-vous qu'il ne suffit pas d'avoir de bons motifs, mais qu'il nous faut encore connaître la volonté de Dieu — et être puissamment fortifiés par son Esprit pour l'accomplir (voy. Col. I, 9). Mais quoique David ne dût pas bâtir la maison de l'Éternel, l'Éternel voulait édifier à David une maison et il s'engage à le faire dans le message délivré par Nathan (lisez tout le chapitre 2 Sam. VII, et remarquez en particulier non-seulement les promesses du Seigneur à David, mais aussi leur effet sur l'esprit de David). Rien de plus beau à sa place que la prière de David à cette occasion. Il serait heureux pour nous que les promesses de la parole de Dieu fissent effet sur nos âmes pour nous conduire à une telle communion avec lui, à une telle adoration, à de telles louanges.

Puis vint un long temps de guerres avec les nations environnantes, guerres toujours couronnées de succès, et qui eurent pour résultat de faire reconnaître le sceptre et craindre l'épée de David, par les Philistins, les Moabites, les Syriens, les Edomites et d'autres. Il nous est dit fréquemment que « l'Éternel était avec David partout où il allait. » De cette période il nous est dit: « Ainsi David régna sur tout Israël, faisant droit et justice à tout son peuple. » Il prospérait extérieurement et intérieurement. Ses capitaines, ses officiers et ses serviteurs étaient des hommes vaillants et habiles, attachés à sa personne et dévoués à sa cause.

Pendant ce temps de prospérité, David n'oublia pas celui qui avait été son ami de cœur dans les jours les plus sombres ; Jonathan, il est vrai, ne vécut pas assez longtemps pour être à côté de David sur le trône ; mais David fit faire d'actives recherches, en demandant : « N'y a-t-il plus personne qui soit demeuré de reste de la maison de Saül , et je lui ferai du bien pour l'amour de Jonathan ? » Méphiboseth, un fils de Jonathan, boiteux des deux pieds, est trouvé, et le roi lui prodigue l'expression de sa faveur et de son amitié. Plût à Dieu que toute sa carrière eût été en harmonie avec son caractère formé dans l'adversité, et qu'il avait fidèlement montré depuis son avènement au trône. Mais, comme tous mes lecteurs le savent, David pécha. La prospérité induisit son cœur à user, pour satisfaire ses goûts et son indolence, et pour commettre ensuite un péché positif et affreux, de la puissance et de la dignité, auxquels Dieu l'avait élevé. Terrible leçon, qui nous montre ce qui est dans le cœur humain ! Trompeur par-dessus toutes choses et désespérément méchant, aucun degré, quelque élevé qu'il soit, d'expérience des voies de Dieu ne peut rendre un homme impénétrable à ses séductions. Rien que la toute-puissance de Dieu ne peut nous garantir ; et le sentier, dans lequel nous pouvons toujours compter sur cette puissance, c'est celui de la vigilance et de la prière. Le Fils et le Seigneur de David ne dédaignait pas, lorsqu'il était sur la terre, de vivre d'une vie de prière ; et c'était justement lorsqu'en agonie il allait prier dans le jardin, qu'il exhorta ses disciples à veiller et à prier de peur d'entrer en tentation. David était tranquillement chez lui, au lieu de conduire les armées d'Israël

contre l'ennemi, lorsqu'il fut exposé à la tentation dans laquelle il succomba. Ne veillant pas dans la prière, il tomba facilement. Ce ne fut pas tout. Après avoir péché, pour en éviter l'éclat, il fit mourir un de ses plus fidèles et dévoués officiers. Et quand il eut ainsi ajouté le meurtre à son péché, il semble n'avoir eu aucune conscience de sa culpabilité et bien des mois se passèrent, avant qu'il se rendit compte de l'énormité de sa conduite.

Il ne s'en serait jamais relevé dans ce monde, s'il eût été abandonné à lui-même. Cela nous montre ce que l'Apôtre veut dire dans cette exhortation : « Que personne d'entre vous ne s'endurcisse par la séduction du péché » (Héb. III, 13). Mais Dieu, qui hait le péché d'une parfaite haine, ne pouvait pas laisser David sous cette influence funeste. Le prophète Nathan est envoyé au roi pour lui faire entendre une parabole tout à fait analogue à la conduite de David. Le monarque était si aveuglé qu'il prononça une sentence de mort sur le coupable fictif et alors le prophète lui dit : « Tu es cet homme-là. » Il confessa immédiatement son péché et le déplora devant l'Éternel dans ces psaumes de pénitence, tel que le cinquante-unième, qui forment une portion si précieuse du livre des Psaumes, et aussitôt il fut pardonné. Mais quoique pardonné et assuré du pardon, David eut, jusqu'à son dernier jour, à ressentir les amères conséquences de son péché. Châtiment sur châtiment tomba sur sa famille. Un de ses fils en tua un autre et au bout de quelques années de bannissement, il revint pour élever contre son père l'étendard de la révolte. La rébellion s'étendit si rapidement que David dut quitter Jérusalem en grande

hâte abandonnant sa capitale à la fureur de l'ennemi, qui n'était autre que son propre fils révolté. Les preuves de la sincère repentance de David, pendant ces épreuves, sont des plus touchantes; et lorsque la guerre arriva à un terme, la victoire se déclara en faveur de David. Mais lorsque les châtimens de Dieu sont sur nous, la victoire est presque aussi douloureuse que la défaite. Le fils rebelle reçoit le châtiment qu'il méritait, autant du moins qu'il s'agit du temps et de ce monde; mais en apprenant sa mort le roi est inconsolable. Il monte à sa chambre, se met à pleurer, et à dire en marchant: « Mon fils Absalom! mon fils! mon fils Absalom! plutôt à Dieu que je fusse mort moi-même pour toi! Absalom, mon fils! mon fils! » Le peuple partage bientôt la douleur de son roi; il entre dans la ville à la dérobée et la victoire de ce jour-là fut changée en deuil. Les fruits réels en demeurèrent, cependant le roi revint à Jérusalem et fut rétabli sur le trône. Une nouvelle tentative de rébellion eut lieu ensuite, mais elle fut promptement réprimée et Sébah, qui en était le chef, fut mis à mort.

Un autre péché de David — celui du dénombrement du peuple — amena sur Israël une peste, à laquelle soixante-dix mille hommes succombèrent, pendant qu'un ange tenait une épée nue, étendue sur Jérusalem. David tomba sur sa face devant l'Éternel et l'Éternel, exauçant ses supplications, arrêta la plaie. Cela eut lieu près de l'aire d'Arauna, Jébusien, laquelle David acheta de lui pour en faire la place du temple que son fils devait bâtir. La grâce surabondant là où le péché avait abondé, la miséricorde se glorifiant vis-à-vis du jugement, semblent ainsi devenir les fonde-

ments mêmes du temple, pour la construction duquel, le roi employa le reste de ses jours à faire d'abondantes et précieuses provisions. Lorsqu'il fut sur son lit de mort, une tentative fut faite par un de ses fils pour éloigner Salomon de la succession au trône; tentative qui fut facilement réprimée et dans la paix la plus profonde, David s'endormit avec ses pères. « Il mourut en bonne vieillesse, rassasié de jours, de richesses et de gloire; et Salomon, son fils, régna en sa place. »

QUESTIONS SUR

« LES DERNIERS JOURS DU ROI DAVID. »

1. Comment la piété de David se montra-t-elle au commencement de son règne?
2. Qu'était le motif de David en désirant bâtir une maison à l'Éternel?
3. En rejetant ce désir, qu'est-ce que l'Éternel s'engagea à faire pour David?
4. Quel en fut l'effet sur l'esprit de David?
5. Après cela qu'est-ce qui pendant longtemps caractérisa le règne de David?
6. Qu'est-ce qui poussa David à faire chercher Méphiboseth?
7. Comment le traita-t-il?
8. Qu'est-ce qui, de la part de Dieu, peut seul nous garder de tomber dans le péché?
9. Qu'est-ce qui, de notre part, est le sentier de la sûreté?
10. Qu'est-ce que David ajouta à son péché?
11. Comment fut-il amené à la repentance?
12. Qu'eut-il, malgré le pardon reçu, à ressentir pendant le reste de sa vie?
13. Quelles furent les épreuves des derniers jours de David?

14. Quel autre péché de David attira sur la nation de graves châtiments?
15. Que vit-on d'extraordinaire près de l'aire d'Arauna?
16. Qu'arriva-t-il là?
17. De quoi cet endroit-là devint-il la place?
18. A quoi David employa-t-il la plupart de ses derniers jours?
19. Qu'arriva-t-il dans sa famille, lorsqu'il fut sur son lit de mort? et quel en fut le résultat?
20. Comment mourut David?



« Je viens bientôt. »

«Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt » (Apoc. XXII, 20). Chers amis, connaissez-vous Celui qui dit : « Oui, je viens bientôt? » Vous en avez entendu parler bien des fois n'est-ce pas? Vous avez peut-être pu voir aussi la joie qui rayonnait sur le visage de vos parents en pensant à la venue du Seigneur Jésus; mais, vous-mêmes, pouvez-vous vous réjouir en sachant qu'Il vient bientôt? Quelques-uns de vous le peuvent sans doute, et quelle joie ineffable doit remplir vos cœurs dans le sentiment que vous verrez bientôt cet adorable Sauveur qui donna sa vie pour vous! Oh, chers amis, quand on connaît Jésus, son cœur, son amour, ce qu'Il a fait pour nous et que l'on jouit de tout cela, on ne peut que désirer sa venue. Seigneur Jésus, tu mourus sur la croix pour nous, afin que nous fussions sauvés, et de plus, ton désir est, que là où tu es, nous, nous y soyons aussi. O Seigneur! être là où tu es, en ta présence, te contempler

pendant toute l'éternité, quel bonheur inexprimable ! « Amen ! viens, Seigneur Jésus. » Chers amis, le monde entier ne peut procurer la joie dont le Seigneur inonde le cœur des siens ; car que sont les choses de ce monde pour celui qui connaît le Seigneur, et qui jouit de son amour ? rien, absolument rien. Qu'il est à désirer qu'un bon nombre des lecteurs de la Bonne-Nouvelle puissent se réjouir en pensant à la venue du Seigneur Jésus !

Cher lecteur, si tu es encore étranger à Jésus, combien tu es à plaindre : tu ne peux désirer qu'Il vienne ; tu désires plutôt qu'Il retarde sa venue ou qu'Il ne vienne pas du tout. Mais Il vient ; chose sérieuse pour toi et pour tous. Oui, Il vient, plus que quelques jours, peut-être que quelques instants, et Il paraîtra pour la délivrance de ceux qui l'attendent : mais, toi, cher ami qui ne connais pas le Seigneur et qui naturellement ne désires pas sa venue, que deviendras-tu ? Oh ! pense-y, je t'en supplie ; c'est une chose qui te regarde de près, il s'agit ici de la vie ou de la mort, de ceux qui iront à la rencontre du Seigneur en l'air ou de ceux qui resteront pour être l'objet de ses justes jugements. Le jour de grâce dure encore, le Seigneur t'appelle, Il ne veut pas que tu périsses. Il dit encore : Venez à moi, et je vous donnerai le repos ; son désir est que tu aies la vie éternelle ; son désir est de t'avoir auprès de Lui pour toujours ; ne rejette donc plus ses appels, ne lui tourne plus le dos. Cher ami, depuis déjà longtemps Il te cherche et t'appelle ; combien Il doit être peiné de ce que tu ne veux pas l'écouter, Lui qui t'aime tant, car Il donna sa vie pour toi. Vois-le sur la croix, entends-le s'écrier : « Père, je remets mon

esprit entre les mains » ; n'y a-t-il pas là, cher ami, quelque chose de propre à émouvoir ton cœur, pourquoi resterait-il plus longtemps fermé ? Ah ! laisse, je t'en prie, les choses de ce monde qui ne sont rien et réfléchis à ce que le Seigneur a fait pour toi ; crois en Lui, car celui qui croit a la vie, oui, si tu crois, dès maintenant tu as la vie et tu peux te réjouir ; tu n'as rien à craindre de la colère à venir, de la condamnation, car Jésus a été condamné à ta place. Il est mort pour tes péchés et Il est ressuscité pour ta justification, Dieu lui-même te déclare juste ; qu'aurais-tu à craindre ? tu peux attendre avec joie le Seigneur venant du ciel. Qu'il daigne, dans sa bonté, bénir ces quelques lignes pour le bien de ton âme ; qu'Il touche lui-même ton cœur et qu'Il te fasse comprendre sa grâce, afin que, dès à présent, tu mettes toute ta confiance en Lui et que tu puisses, du fond de ton cœur et avec bonheur, dire : « Amen, oui, Seigneur Jésus, Viens ! »



Plus blanc que la neige.

« Pouvez-vous me citer quelque chose de plus blanc que la neige ? » demandait-on à une école du Dimanche :

« L'âme qui a été lavée dans le sang de Jésus ; » telle fut la réponse satisfaisante d'une petite fille.

« Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige » (Ps. LI, 7).

« Ce sont ceux qui... ont lavé et blanchi leurs longues robes dans le sang de l'Agneau » (Apoc. VII, 14).

« Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean I, 7).



Abandon de tout pour Christ.

Dans la ville de Berlin, capitale de la Prusse, vivait un Juif, sa femme et ses trois filles, dont l'aînée avait environ douze ans et la plus jeune huit. Vous savez que les Juifs ne croient pas en notre Seigneur Jésus-Christ, aussi ces pauvres enfants n'entendaient-ils jamais leurs parents parler du Sauveur ; mais en jouant dans les rues, les trois sœurs se trouvaient souvent avec des enfants de Chrétiens, dont quelques-uns, qui peut-être aimaient Jésus, parlaient de Lui aux petites filles juives, leur racontant, dans leur simple langage, sa vie, sa mort et sa résurrection. Dans ces conversations, elles apprirent comment le saint Enfant Jésus

naquit dans le monde, comment il devint un homme et allait de lieu en lieu, faisant du bien à tous, même à ses plus grands ennemis; comme il était bienveillant, doux et plein d'amour; comment il prenait les petits enfants dans ses bras, posait ses mains sur eux et les bénissait; comment il avait été souvent las, il avait eu faim, avait été triste, avait même pleuré sur ceux qui *voulaient* demeurer méchants et comment, cependant, il ne se lassait jamais de bénir les hommes; comment enfin, malgré sa bonté merveilleuse, il avait été pris, « crucifié et mis à mort par des mains iniques. » Elles apprirent ensuite que Jésus-Christ avait été préordonné de Dieu son Père pour être le sauveur du monde; comment il avait dit: « Voici je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté! » et comment après avoir achevé son œuvre de grâce ici-bas, « il porta nos péchés en son corps sur le bois et mourut en rançon pour plusieurs », puis ressuscitant le troisième jour il monta au ciel et s'assit à la droite de Dieu. Leurs petites institutrices leur enseignèrent aussi quelques textes de l'Écriture, par lesquels elles apprirent que tous ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ seront sauvés. Le Saint-Esprit bénit ces simples enseignements pour les jeunes Juives et éveilla dans leurs cœurs un tel désir de connaître toujours plus Jésus qu'elles commencèrent à prendre un profond intérêt à lui, et que finalement elles furent toutes les trois rendues capables de croire réellement en son nom.

Mais alors survint une grande difficulté. Elles savaient bien que leurs parents abhorraient le nom de Jésus et qu'ils feraient tout leur possible pour les empêcher d'être Chrétiennes; de plus elles désiraient re-

noncer ouvertement à leur foi juive et confesser Jésus comme leur Sauveur en étant baptisées en son nom, et elles savaient que leurs parents n'y consentiraient jamais. Toutes jeunes qu'elles étaient, le Saint-Esprit les avait si admirablement fortifiées et instruites qu'elles résolurent enfin de tout sacrifier; et se rappelant que le Seigneur a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, » elles allèrent tout de suite chez M. Kamann, un prédicateur, et lui parlèrent de leur désir de faire une profession ouverte de Christianisme, le priant de les prendre sous ses soins. M. Kamann fut d'abord disposé à croire qu'elles avaient quelque autre raison pour désirer quitter leurs parents — que peut-être elles avaient mal agi et n'osaient pas retourner à la maison. C'est pourquoi il commença à leur faire des remontrances et les engagea à retourner chez leurs parents; mais les trois pauvres enfants tombant à genoux devant lui l'assurèrent avec un sérieux, sur lequel on ne pouvait se méprendre, qu'elles étaient sincères dans ce qu'elles avaient dit et que rien que l'amour de Christ n'aurait pu les contraindre à laisser leur demeure et à venir à lui. L'aînée qui portait la parole, le supplia « pour l'amour de Jésus de ne pas les rejeter; » elle lui dit qu'elles mourraient plutôt que d'abandonner le Sauveur crucifié et ressuscité, et qu'elles étaient résolues « d'appartenir à Jésus quoi qu'il pût leur arriver. » Le digne homme fut grandement surpris de voir trois pareils enfants confessant ainsi le Christ; et comme elles refusaient de se relever avant qu'il eût promis de les recevoir, il consentit enfin à leur permettre de rester dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût consulté les autorités, ce qu'il

fit aussitôt; et ayant reçu la permission de garder provisoirement ces enfants jusqu'à ce que la chose fût décidée par le gouvernement, il en informa les parents qui n'en furent pas peu fâchés et surpris, comme on peut aisément le penser; mais quoiqu'ils fissent tous leurs efforts pour recouvrer leurs enfants, M. Kamann refusa de les rendre. (A suivre.)



Comment faut-il étudier la Bible?

(Suite de la page 179.)

(Il est à désirer que tous ceux qui lisent cet article, se souviennent qu'il est destiné à nos lecteurs *chrétiens*, pour leur aider à fixer leur attention sur la Parole de Dieu et à sonder cette mine pour avoir part à ses riches trésors). Un jeune homme, ayant tout ce qu'il faut pour écrire, s'assied, je suppose pour étudier quelque portion de la Bible, avec l'intention d'écrire des questions sur le sujet qu'il lira, questions qu'il ferait s'il présidait une classe dans une école du Dimanche. Je suppose qu'il ouvre la Bible au récit du sacrifice d'Isaac, Genèse XXII.

Voici le passage, que je copie, afin que le lecteur comprenne d'autant mieux les questions : —

1. Or il arriva, après ces choses, que Dieu éprouva Abraham, et lui dit : Abraham ! Et il répondit : Me voici !

2. Et Dieu lui dit : Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et t'en va au pays de Morija, et l'offre là en holocauste, sur l'une des montagnes que je te dirai.

3. Abraham donc s'étant levé de bon matin, mit le

bât sur son âne, et prit deux de ses serviteurs avec lui, et Isaac, son fils; et, ayant fendu le bois pour l'holocauste, il se mit en chemin, et s'en alla au lieu que Dieu lui avait dit.

4. Le troisième jour, Abraham, levant ses yeux, vit le lieu de loin;

5. et il dit à ses serviteurs: Demeurez ici avec l'âne; moi et l'enfant marcherons jusque-là, et adorerons; après quoi nous reviendrons à vous.

Il lit soigneusement ce récit, verset après verset, et écrit une question pour tout ce qui lui paraît important; les questions suivantes peuvent servir d'exemple. Le lecteur, en les examinant, est surtout prié de comparer chacune d'elles avec les versets dans lesquels se trouvent les réponses. Je dois aussi faire remarquer que je ne les donne pas comme un modèle de bonnes questions, mais seulement comme un spécimen de celles que, je suppose, la plupart des jeunes gens écriraient:

1. Dans quel pays Dieu commanda-t-il à Abraham d'aller pour offrir son fils?

2. Comment devait-il être offert?

3. Devait-il être offert sur une montagne?

4. Comment Abraham voyageait-il?

5. Dans quel moment se mit-il en route?

6. Combien de serviteurs avait-il avec lui?

7. Combien de temps dura le voyage?

8. Qu'est-ce qui est dit au cinquième verset?

J'ai écrit ces questions comme, je pense, des enfants intelligents les écriraient. Cependant quelques-unes d'entre elles évidemment ne sont pas bonnes. On ne doit pas faire une question de telle manière, qu'elle

implique ce qu'est la réponse; on ne doit pas non plus la poser de telle sorte que la réponse soit simplement oui ou non. Le numéro 3 ci-dessus est une question du premier genre, le numéro 8 aussi est une mauvaise question. Il eût mieux valu lui donner cette forme:

8. Qu'est-ce qui fut fait, après leur arrivée sur la montagne?

Cependant, afin que mes lecteurs puissent comprendre ce qu'on peut obtenir de jeunes gens dans un pareil exercice, je demandai à un garçon de m'écrire quelques questions sur Actes XIX, et je les insère exactement telles qu'il me les donna. C'était son premier essai.

Quand Apollos était à Corinthe, que fit Paul?

Qui trouva-t-il là?

Que leur dit-il?

Que répondirent-ils?

Que leur demanda-t-il alors?

Que dirent-ils?

Que dit Paul alors?

Après que Paul leur eut imposé les mains, qu'arriva-t-il?

Combien étaient-ils d'hommes?

Où Paul alla-t-il alors?

Que fit-il?

Que faisait-il lorsque plusieurs s'endurcissaient?

Combien de temps cela dura-t-il?

Qu'arriva-t-il à ceux qui demeuraient en Asie?

Par qui Dieu accomplissait-il des miracles extraordinaires?

De quelle manière Paul guérissait-il les malades?

Qu'est-il dit au treizième verset?

Quel est le sens du mot « exorcistes » ?

Combien y en avait-il là ?

Que dit le malin esprit ?

Que fit l'homme en qui était le malin esprit ?

Que firent-ils ?

A qui cela fut-il connu ?

Qu'éprouvèrent-ils ?

Quel nom fut glorifié ?

Que firent plusieurs de ceux qui avaient cru ?

Que firent plusieurs de ceux qui s'étaient adonnés à des pratiques curieuses ?

Après ces choses, qu'est-ce que Paul se proposa de faire ?

Où dit-il qu'il devait aller après avoir été là ?

Qui envoya-t-il en Macédoine ?

Quels étaient leurs noms ?

Où s'arrêta-t-il ?

Qu'arriva-t-il dans ce temps-là ?

Quelle en fut la cause ?

Qui était Démétrius ?

Quelle accusation porta-t-il contre Paul ?

Qu'est-ce qui, selon lui, était en danger ?

Que firent-ils quand ils entendirent ces choses ?

Qu'arriva-t-il à la ville ?

Que firent-ils d'autre ?

Qu'est-ce qui retint Paul d'aller vers le peuple ?

Mes lecteurs verront tous que plusieurs de ces questions sont tout à fait fautives. Si celui qui les a écrites avait lu les remarques précédentes ou s'il avait essayé ses questions sur une classe, un second essai aurait probablement beaucoup mieux réussi.

Quiconque veut faire un tel exercice trouvera que

c'est un des moyens les plus efficaces qu'il puisse imaginer de fixer dans son esprit les faits contenus dans une portion de l'histoire.

Pour mieux comprendre le sujet, vous considérez le fait sous ses divers aspects et relations. Tout ce qui s'y rattache est considéré, l'esprit se familiarise bien avec l'ensemble, et vous trouverez, avec un peu de pratique, que le même fait peut devenir le sujet d'un grand nombre de questions diverses, et les examiner, faire un choix entre elles est un exercice des plus profitables. Prenez, par exemple, les questions que j'ai déjà citées surtout le numéro 8. Voyez combien de questions différentes ou plutôt en combien de formes la même question peut être faite, les unes mauvaises, les autres bonnes, sur le seul verset auquel elle se rapporte :

1. Que dit Abraham aux jeunes gens lorsqu'il atteignit la montagne ?

2. Quel était le projet d'Abraham, lorsqu'il eut atteint la montagne ?

3. Toute la compagnie alla-t-elle ensemble à l'endroit où Isaac devait être offert ?

4. Comment la compagnie se partagea-t-elle, lorsqu'ils atteignirent la montagne ?

5. Combien de personnes allèrent avec Abraham au lieu du sacrifice.

6. Quand Abraham laissa les jeunes gens en arrière pour aller seul avec Isaac au lieu du sacrifice, que dit-il qu'il allait faire ?

7. Que leur dit-il qu'il allait faire ? Était-ce la vérité ? Était-ce toute la vérité ? Devons-nous toujours dire toute la vérité ?

Le lecteur verra ainsi qu'un seul et même fait peut être considéré sous tant d'aspects et de relations, qu'il suggérera un très-grand nombre de questions. Après un peu de pratique plusieurs questions se présenteront d'elles-mêmes sur chaque verset, à celui qui se livrera à cet exercice. Il réfléchira à celles qu'il veut choisir, et en réfléchissant il verra le fait sous ses aspects variés, et comment on peut en acquérir une connaissance beaucoup plus étendue et durable que de tout autre manière.

Je m'imagine entendre quelques-uns de mes lecteurs d'un esprit déjà un peu mûr dire : « Je veux essayer cette méthode sur quelques-uns des plus jeunes membres de la famille pour voir s'ils peuvent trouver les réponses. » Peut-être est-ce le chef de famille qui parle ainsi — ou une mère qui, après les services publics du jour du Seigneur, rassemble autour d'elle ses enfants et leur dit : « Étudions un chapitre de la Bible, j'étudierai et vous étudierez. Je le lirai avec soin et j'écrirai dans ce petit cahier toutes les questions qui me viendront à l'idée ; et vous, en même temps, le lirez attentivement en tâchant de le comprendre et de vous en souvenir. Puis, après le thé, nous nous réunirons autour de la table, je lirai mes questions et vous verrez si vous pouvez y répondre. »

Les enfants, qui ont tous adopté cette idée, forment un petit cercle pour lire leur leçon à haute voix, verset après verset, se questionnant l'un l'autre sur les difficultés qu'ils peuvent y trouver, et tâchant de prévoir les questions que la mère leur prépare. Jusqu'au petit Benjamin s'y intéresse, lequel, sachant à peine lire, regarde attentivement sur sa Bible à gros caractères.

tères, espérant qu'il lui viendra aussi quelque question facile.

A l'heure fixée, pleins d'intérêt, ils se réunissent pour leur récitation. La mère découvre que plusieurs de ses questions sont ambiguës, quelques-unes trop difficiles et que à d'autres enfin les élèves, par leur faute, ne peuvent répondre ; cependant une grande partie sont comprises et on y répond. Les grandes leçons du chapitre sont mises en évidence et se gravent sur leur cœur doucement, mais puissamment.

Etes-vous un maître d'école du dimanche ? Mettez, pour un dimanche, votre livre de questions imprimé de côté et écrivez vous-même des questions sur la leçon du jour. Puis comparez celles que vous avez écrites avec celles qui sont imprimées pour votre usage. Tracez de votre liste toutes celles qui sont sur l'autre, puis prenez-les avec vous en allant à votre classe et dites à peu près ce qui suit à vos élèves :

— J'ai écrit sur cette leçon quelques questions nouvelles ; mais je ne crois pas que vous puissiez répondre à beaucoup d'entre elles, parce que vous ne les aviez pas en étudiant. Mais voulez-vous que je vous les lise et que vous essayiez d'y répondre ?

Vous verriez alors la curiosité et l'intérêt de votre classe s'éveiller fortement et quoique votre premier essai ne réussisse pas pleinement, vous pourriez leur dire : J'en écrirai encore quelques-unes pour la semaine prochaine, mais quand vous étudierez votre leçon, je voudrais que vous vous souvinssiez que j'écris d'autres questions que celles qui sont dans le livre ; tâchez aussi de comprendre chaque détail de votre leçon et retenez-le bien, de sorte que vous puissiez

répondre aussi aisément à toutes mes questions qu'aux imprimées. Je sais que ce sera difficile, mais l'effort vous fera du bien.

Un maître d'école du dimanche qui se donnera autant de peine pour intéresser, ses élèves à l'étude de leurs leçons verra que et lui et ses élèves avanceront avec une rapidité au moins doublée.

A suivre.



Trois appartements sous le même toit.

1. Au premier étage.

Dans les chambres richement meublées de Madame C., il y avait beaucoup de mouvement et de bruit. Serviteurs et servantes parcouraient les corridors, car on attendait de grandes visites, et dans des galeries dominant de vastes salons, un orchestre habile et nombreux était prêt à procurer aux convives une soirée bruyante de jeu et de danse. Lina et Anna, les filles de la maison, venaient d'achever leur toilette et se regardaient avec satisfaction dans la glace.

— Vraiment ce sont de jolies guirlandes, dit Lina, en jetant sur un ornement de boutons de roses rouges un regard brillant de joie. Quelle bonne idée a eu l'oncle R. de nous les donner tout juste avant le bal. Il sait, bien mieux que sa fille, choisir un présent convenable.

— Ah! la pauvre Emilie, dit Anna en souriant. Nous n'avons guère admiré son présent.

— Mais aussi qu'un pareil cadeau était mal-choisi,

répliqua Lina. Aussi a-t-il trouvé, parmi les autres livres, une petite place où il restera longtemps sans que nous en fassions usage.

— Et sais-tu ce que disait Emilie de ce livre? demanda Anna.

— Quoi donc?

— Qu'il nous conduirait au vrai bonheur.

— Au vrai bonheur? répéta dédaigneusement Lina. Comme si nous n'étions pas déjà heureuses! et plus qu'elle, j'espère.

— Elle ne va jamais au bal, continua Anna; mais...

— Oh! Elle est si singulière, interrompit Lina et parle souvent d'une manière si ridicule qu'on pourrait croire qu'elle est une sainte. Elle cherche souvent à m'entretenir de telles choses, qui me sont fort antipathiques; mais, autant que possible, je l'évite. Pourquoi à notre âge serions-nous déjà si sérieuses et si sombres? La joie ne nous sourit-elle pas de tous côtés. Quand je serai malade ou vieille, j'écouterai peut-être ses conseils et je lirai son livre, mais pour le moment, je compte jouir de la vie.

— Emilie dit que dès à présent elle jouit véritablement de la vie, mais qu'il n'en était pas ainsi auparavant, remarqua Anna. Je ne comprends pas cela et cependant.....

— Je n'y comprends rien non plus, interrompit Lina. Mais viens; nous devons nous montrer à maman dans nos belles toilettes. Justine, prends la lumière et éclaire-nous.

A suivre.



L'amour d'une mère ou Ritspa et ses fils.

Outre l'histoire générale du règne de David, nous avons dans les saints livres qui la racontent, quelques beaux épisodes, sur l'un desquels notre attention va se porter.

Mes lecteurs se souviennent du stratagème par lequel, du temps de Josué, les habitants de Gabaon avaient été exemptés du massacre général. Devenus les esclaves des Israélites, ils traitèrent une alliance par laquelle leurs vies furent épargnées, alliance qui fut saintement observée durant plusieurs générations. Cependant du temps de Saül, ce malheureux roi étendit sa main contre ces Gabaonites et tua plusieurs d'entre

eux. Cet acte cruel semble avoir passé inaperçu pour le moment. Il n'est pas mentionné dans l'histoire de son règne, mais il ne fut ni inaperçu ni oublié par le Seigneur, qui, en réalité, était Roi sur Israël, Saül ou David n'étant que ses représentants; et pouvait-il, lui, le Dieu saint, passer sur une violation pareille d'engagements solennels? Impossible. Aussi, du temps de David, il y eut une famine qui dura trois ans consécutifs. David, qui avait déjà été pendant quelque temps sous le châtiment de Dieu pour ses propres péchés, crie à l'Eternel qui lui répond que cette famine est la conséquence de ce que Saül et sa maison sanguinaire ont fait mourir les Gabaonites. Comme l'affliction elle-même peut devenir consolation pour l'enfant de Dieu! David, ayant été placé sous la verge de Dieu, suppose naturellement que ces trois années de famine ne sont qu'un prolongement de châtiment à cause de ses péchés. Combien ce dut être consolant pour lui d'apprendre que ce n'était pour aucun de ses péchés, mais pour ce péché-ci de Saül que la nation était maintenant affligée. Les Gabaonites sont appelés et le roi demande par quel moyen il peut les apaiser, pour qu'ils bénissent l'héritage de l'Eternel. Ils répondent qu'ils ne désirent ni or ni argent de Saül et de sa maison, ni qu'on fasse mourir personne en Israël à cause d'eux. Le roi insiste en les assurant qu'il fera ce qu'ils demanderont, jusqu'à ce qu'enfin ils demandent sept des fils de Saül pour les pendre devant l'Eternel. Ainsi les justes jugements de Dieu atteignent même les enfants de ce méchant homme. Epargnant Méphiboseth à cause de son père Jonathan, le roi David prend cinq fils d'Hadriel qui lui étaient nés par une des filles de Saül et les deux

fil de Ritspa, fille d'Aja, qu'elle avait enfantés à Saül, « et il les livra entre les mains des Gabaonites, qui les mirent en croix sur la montagne devant l'Éternel. » Cela eut lieu au commencement de la moisson des orges. Et maintenant, écoutez ce que peut faire l'amour d'une mère. Dans cette circonstance, elle ne pouvait pas sauver les vies de ses fils. Sans doute elle l'aurait fait volontiers en donnant la sienne. Mais que fit-elle ? Il paraît que les corps furent laissés sur le lieu de l'exécution, et « Ritspa, fille d'Aja, prit un sac, et le tendit pour elle au-dessus d'un rocher, depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce qu'il tombât de l'eau du ciel sur eux ; et elle ne souffrait point qu'aucun oiseau des cieus se posât sur eux de jour, ni aucune bête des champs la nuit. » Le roi entend parler de ce fait remarquable d'affection persévérante et quoiqu'il ne puisse le récompenser en ramenant les morts à la vie, il fait tout ce que permettent les circonstances. Il prend les os de Saül et de Jonathan que les braves gens de Jabès de Galaad avaient enlevés aux Philistins, il prend aussi les cadavres des sept victimes, y compris les fils de Ritspa, et les ensevelit ensemble dans le sépulcre de Kis. Après cela, Dieu fut apaisé envers le pays et la famine ne se renouvela pas.

Une des premières impressions que cause ce récit, est celle-ci, c'est que Dieu se souvient du péché. L'homme peut l'oublier, Dieu ne le peut pas. Qui pensait à ce meurtre des Gabaonites si longtemps après qu'il avait été commis ? Saül qui l'avait ordonné était mort, ainsi peut-être que tous ceux qui en avaient été les instruments ou les complices ; un autre règne tirait maintenant à sa fin ; mais Dieu n'avait pas oublié l'acte san-

guinaire La nation avait manqué à sa parole envers ces pauvres esclaves ; mais Dieu avait inscrit tout cela dans son livre et au temps convenable une famine de trois ans fait pousser ce cri à l'Eternel : Pourquoi cela ? « A cause de Saül et de sa maison, » telle est la réponse qui met tout en évidence.

Cher lecteur, tes péchés sont-ils pardonnés ? S'ils le sont ils sont aussi oubliés, mais jamais autrement. « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités, » telle est la parole de Dieu pour tous ceux qui, croyant en Jésus, sont lavés dans son sang qui purifie de tout péché. Mais si tes péchés ne sont pas pardonnés, ne te séduis pas toi-même par l'idée que Dieu les ait oubliés. Tu peux les avoir oubliés : la poursuite du plaisir, les affaires, les devoirs mêmes de la religion peuvent les avoir effacés de ta mémoire : mais Dieu ne les a pas oubliés ; ils sont inscrits dans son livre, et bientôt leur souvenir se réveillera dans ta conscience d'une manière effrayante. Dans l'heure de l'affliction ou sur le lit de mort, ou lorsque le Seigneur Lui-même apparaîtra, tu verras que pas un d'entre eux n'est oublié. Puisse cette pensée solennelle te pousser au plus tôt aux pieds de Jésus — à l'abri de son sang. Alors tu seras en sûreté. « Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus. »

Comme ce récit nous démontre aussi que le péché ne peut demeurer impuni. Tous les jours nous voyons que, même dans cette vie, le péché rencontre souvent son châtement. Mais même si le pécheur y échappait entièrement dans ce monde, ce n'est que pour en voir une manifestation et une évidence d'autant plus redoutables, lorsqu'il se trouvera face à face devant son pé-

ché, d'un côté, et son Juge, le saint, le juste Juge de tous, de l'autre. Cher lecteur, qui est ce Juge? Tout glorifié qu'il soit, que signifient ces cicatrices dans ses mains? Ce sont les marques des blessures qu'il a reçues sur la croix: « Il fut navré pour nos forfaits; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui. » Si les justes jugements de Dieu ne pouvaient épargner Israël, jusqu'à l'exécution des sept fils de Saül, la miséricorde de Dieu ne pouvait non plus se répandre sur nous en pardonnant nos péchés, tant qu'une expiation pleine et parfaite n'avait pas été faite. Le pardon sans expiation serait aussi indigne d'un Dieu saint et juste, que fatal pour ses créatures, car ce serait pour elles comme une récompense offerte à leurs iniquités. Et si le Saint de Dieu dut boire la coupe de la colère à la place des pécheurs, afin que les pécheurs fussent pardonnés, que pensez-vous que deviendront ceux qui méprisent cette miséricordieuse grâce? « Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut? »

Puis, voyez encore ce que peut faire l'amour. Dans notre récit, c'était l'amour d'une mère. La plupart de mes lecteurs, sans doute, ont vu et éprouvé ce que peut faire et supporter l'amour d'une mère. Comme *vo*tre mère vous a soignés dans votre enfance, a veillé près de votre lit quand vous étiez malades, s'est tenue entre vous et le danger, a peut-être supporté votre désobéissance et votre obstination, sans cesser pour cela de vous aimer et semblant même vous aimer d'autant plus que vous méritiez moins son amour. Est-ce le cas de quelqu'un de mes lecteurs? Alors vous ne pouvez guère vous étonner en voyant Ritspa passer des semaines, nuit et jour, bravant et l'ardeur du soleil et les

froides rosées de la nuit, en veillant sur les cadavres de ses deux fils, afin qu'aucune bête ou oiseau de proie ne vînt les dévorer ou les souiller. Que n'eût pas fait ou souffert un amour tel que le sien, pour leur sauver la vie? Mais qu'était son amour, quelque touchant et inouï qu'il pût être, comparé à l'amour de Celui qui exposa « son dos à ceux qui le frappaient et ses joues à ceux qui lui tiraient le poil? » Lorsque rien de moins n'eût pu nous délivrer de l'enfer que nous avons mérité et cherché, et nous donner un droit au ciel que nous avons méprisé, il se donna lui-même, sa vie, son sang, en notre faveur. Il nous aima jusqu'à la mort même. Croyez à cet amour; recevez le témoignage que Dieu lui rend, et que désormais il vous contraigne à aimer le Sauveur et à vivre pour celui qui mourut et ressuscita pour vous.

En définitive, l'amour de Ritspa ne resta pas entièrement sans récompense. Lorsqu'il parvint aux oreilles du roi, il assura aux restes de ses deux fils d'honorables funérailles dans le sépulcre de famille. Les voir déposés avec leur parenté dans le silence et le repos de ce lit solitaire, était tout ce que put obtenir l'amour de Ritspa; et même c'était plus que ce à quoi elle s'était attendue. Mais quelle est la récompense de Jésus pour tout ce que son amour a enduré pour nous? C'est de nous avoir avec lui, soit dans la vie soit dans la mort. Si nous qui, par grâce, croyons en Jésus, devons passer par la mort, qu'est-ce que la mort pour nous? C'est d'être « absents du corps et présents avec le Seigneur. » « Mon désir, dit l'apôtre, tend à déloger, pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. » Mais peut-on dire que Christ jouit en plein du travail de son âme,

tandis que les corps de ses saints sont dans le tombeau? Oh! non; il nous a achetés par son sang, achetés corps et âme; et au temps convenable, son pouvoir de résurrection relèvera de leurs tombeaux les corps de ses rachetés. Au même instant, ses saints vivants seront transmués, et tous, « enlevés ensemble dans les nuées au-devant du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours *avec* le Seigneur. » Précieuse récompense de toutes ses peines et ses douleurs! Avoir *avec* lui dans la vie éternelle et dans la gloire céleste ceux qu'il a rachetés par son sang; non-seulement glorifiés eux-mêmes, mais contemplant sa gloire, que le Père lui a donnée— plus heureux en contemplant sa gloire qu'en jouissant de la leur propre; tel est le fruit pour lui et pour nous de son obéissance jusqu'à la mort. Que nos cœurs l'adorent et que ce soit une joie pour nous de confesser son nom et de le servir de tout notre cœur.

QUESTIONS SUR « RITSPA ET SES FILS. »

1. Pouvez-vous décrire en peu de mots le stratagème au moyen duquel les Gabaonites échappèrent du temps de Josué?
2. Qu'est-ce que les Gabaonites parvinrent à garantir par ce moyen?
3. Qui semble avoir été le premier à violer cette alliance?
4. Pourquoi Dieu ne pouvait-il pas passer par-dessus ce péché national?
5. Comment Dieu montra-t-il que ce péché lui était odieux?
6. Comment cette calamité nationale fut-elle pourtant une consolation pour David?
7. Quelle fut l'expiation demandée par les Gabaonites?

8. Qu'est-ce que l'amour de David pour Jonathan lui fit faire dans ce temps-là ?
9. De qui les deux fils se trouvaient-ils parmi les sept qui furent mis en croix ?
10. Quo prit Ritspa ? et où le plaça-t-elle ?
11. Quel était son but en agissant ainsi ?
12. Combien de temps veilla-t-elle ainsi ?
13. Que gagna-t-elle ainsi pour ses fils, lorsque le roi entendit parler de ce trait de son amour ?
14. Quelle est la première leçon qu'on peut tirer de ce récit ?
15. Quelle en est la seconde ?
16. Que serait le pardon sans expiation pour ce qui concerne les créatures de Dieu ?
17. De quel amour celui de Ritspa ne nous donne-t-il qu'une faible idée ?
18. Quelle sera pour lui la récompense de tout ce que son amour a souffert pour nous ?



Le rosier imprévoyant.

Dans un joli jardin, vrai bosquet de verdure,
 Un jeune et beau rosier étalait ses couleurs ;
 Il semblait orgueilleux de sa riche parure,
 Et remplissait les airs de suaves odours.
 Cependant quand le vent, soufflant de la montagne,
 Des arbres brisait les rameaux,
 Les dispersant au loin dans la campagne,
 Notre pauvre rosier endurait bien des maux.
 Il pensa donc avec sagesse
 Qu'il avait besoin d'un appui,
 Qui pût protéger sa faiblesse,
 Et chercha tout autour de lui.

Bientôt le gracieux feuillage
 D'un arbre, son voisin, attirera son regard ;
 Il trouverait là de l'ombrage,
 Et contre la tempête un assuré rempart.
 D'ailleurs, cette tige élancée,
 Qui sur ses voisins dominait,
 A sa vanité souriait.
 Là, disait-il dans sa pensée,
 Je verrai tout sous un nouvel aspect,
 Puis l'on m'accordera d'autant plus de respect.
 Ici, des murs bornent ma vue ;
 Ici, mes jours sont tous égaux.
 Là, j'embrasserai l'étendue,
 Tous les jours m'offriront des spectacles nouveaux.
 Tandis qu'en son esprit il rumine et s'apprête,
 L'acacia, courbant la tête,
 L'aperçoit et lui dit : — « Veux-tu, charmante fleur,
 M'accepter pour ton protecteur ?
 Je te garantirai du vent et des orages,
 Mon tronc solide et fort soutiendra tes rameaux.
 Je puis t'offrir deux avantages :
 Plaisirs variés, doux repos.
 Derrière ce mur se trouve la grand'route ;
 Tu ne peux concevoir les aspects séduisants
 Qu'à tes yeux offrira, si ta tige m'écoute,
 Le flot agité des passants,
 Sans compter tous les compliments,
 Qui cent fois dans un jour viendront à ton adresse. » —
 A ces mots, le rosier aussitôt se redresse ;
 Il va sans hésitation,
 Accepter l'invitation,
 Quand une voix lui crie : — « Arrête et considère,
 Avant que d'attacher ton sort,
 A l'appui de celui que réclame la mort. » —

— « Qui parle ainsi ? s'écrie avec colère
Notre rosier. — « C'est moi, répond un lierre,
Et je ne crains pas d'assurer

Ce que je puis te démontrer :

C'est que ce protecteur, qui semble à ta faiblesse
Offrir un sûr appui, va périr de vieillesse.
Regarde-le de près, abaisse tes regards,
Examine son tronc rongé de toutes parts.
Aussi son existence est-elle condamnée.

Voici déjà plus d'une année

Que du jardin le maître a voulu le bannir.

Il a tardé longtemps, mais le jour va venir

Où la hache abattra cette tige orgueilleuse,

Qui semble maintenant si belle et gracieuse ;

Je voudrais t'épargner un tardif repentir.

Cet arbre, qui si fort se vante,

Tombera sans retour, et que fera la plante,

Qui se sera fiée à lui ?

Que si tu veux un sûr appui,

Frère, suis maintenant l'avis que je te donne,

Appuie à ce rocher ton aimable couronne ;

Tu seras un peu plus à part,

Ta vue attirera beaucoup moins le regard ;

Mais aussi nulle inquiétude

Ne viendra désormais troubler ta solitude.

Tu n'auras pas à craindre une soudaine mort.

Frère ! crois-moi, tu béniras ton sort !

Suis mon exemple, à mes côtés prends place,

Et plus tard, je le sais, des actions de grâce,

Deviendront ton heureuse part.

N'attends pas que ce soit trop tard ! » —

Le rosier hésitait. La lutte violente

Semblait se livrer dans son cœur.

Il s'écria : — « Où donc est vraiment le bonheur ?

Quelle voix écouter ? Lequel de vous me tente ?

Lequel donc est le séducteur ? » —

L'acacia répond : — « Pourquoi prêter l'oreille

Aux discours décevants d'un lierre qui sommeille ?

Ne vois-tu pas qu'il est jaloux,

Et qu'il voudrait, tout comme nous,
S'élever dans les airs et dominer l'espace ?

En étant incapable, il parle avec audace,

Pour se faire des compagnons ;

Mais de ses avis nous rirons. » —

A ces mots le rosier tout à fait se décide,

Et docile à la voix de son voisin perfide,

Il enlace à son tronc ses flexibles anneaux.

Hélas ! il vit bientôt tomber sur lui les maux

Dont l'avait menacé notre lierre fidèle,

Et d'un coup la hache mortelle

Vint terminer ses rêves d'avenir,

Et de son fol orgueil le faire repentir.

Enfants, qui lisez cette histoire,

Vous êtes ce rosier, quel sera votre choix ?

Du lierre entendrez-vous la voix ?

Ou refuserez-vous de croire ?

Le grand arbre est le monde et son éclat trompeur,

Qui de Dieu va subir la terrible colère,

Tandis que le modeste lierre,

C'est le chrétien qui s'attache au Sauveur.

Ab ! ne méprisez pas la voix de la sagesse !

Dès aujourd'hui courez vous attacher

A Jésus-Christ. Quand viendra la détresse,

Vous ne craindrez plus rien ; Jésus est le rocher.





Abandon de tout pour Christ.

(Suite et fin de la page 208.)

Enfin le sujet fut placé devant le roi, Frédéric-Guillaume I, qui nomma une commission de quatre prédicateurs, — deux réformés et deux luthériens — Messieurs H. Jablonski, Achenbach, H. Possard, et Thering, pour examiner la question. Le jour étant fixé, les parents restèrent dans une chambre voisine pendant que chaque enfant était appelé devant les ministres pour être interrogé, sur son motif pour avoir quitté ses parents. La réponse fut la même de la part des trois. L'amour seul de Jésus de Nazareth, disaient-elles, les avait en-

gagées à quitter leurs parents. Elles déclarèrent que le Christ-Jésus était Dieu sur tous et Sauveur du monde; et en entendant les quatre ministres, elles citèrent beaucoup de passages de l'Écriture en preuve de ce qu'elles disaient, et répétèrent aussi la Prière du Seigneur, qui leur avait été enseignée par d'autres enfants. La joie et la liberté qu'elles éprouvaient en parlant de Christ étonnèrent les commissaires; mais l'un d'entre eux, désirent éprouver leur amour pour Christ dit:

« Eh bien, si vous voulez faire une confession ouverte de christianisme, il vous faudra travailler péniblement, vous serez méprisées de tout le monde; personne n'aura de relation avec vous; vous serez reniées par vos parents: en un mot, vous souffrirez le besoin et la misère et serez méprisées de chacun. »

A cela les enfants répondirent qu'elles étaient bien décidées à travailler et que, si le monde les méprisait et les rejetait, elles ne s'en inquiétaient pas, parce que dans le ciel il n'y avait point de honte pour elles. « Pourvu que nous soyons avec notre Seigneur Jésus, c'est tout ce que nous désirons et pour l'amour de lui, nous sommes prêtes à souffrir toutes choses. »

Les parents furent alors amenés et tombant à leurs cous ils employèrent les larmes, les caresses et tous les moyens de persuasion imaginables, pour les faire changer d'idées au sujet du Seigneur Jésus et revenir à la maison; mais quoique les pauvres enfants fussent profondément affectées et sanglottassent dans les bras de leurs parents, elles persistèrent dans leur refus d'abandonner Christ, assurant que rien ne pouvait les engager à renier son nom, et que, à moins que leurs parents ne crussent eux-mêmes en Jésus comme en leur

Dieu-Sauveur, elles devaient pour toujours se séparer d'eux. La scène était si touchante, lorsque les parents et les enfants pleuraient ensemble, que tous les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes et si les enfants n'avaient pas été merveilleusement soutenues par la puissance de l'Esprit de Dieu, elles auraient sans doute cédé aux sollicitations pressantes de leurs parents. L'épreuve pesait particulièrement sur la seconde fille, enfant d'environ dix ans. C'était la favorite de sa mère qui lui fit un appel spécial. La pressant sur son sein elle la conjura au nom de l'amour de sa mère de revenir à la maison et la scène était si déchirante que plusieurs des témoins, n'y pouvant plus tenir, quittèrent la chambre. Cependant l'enfant demeura inébranlable, et fortifiée par Dieu, elle répondit à travers ses larmes :

« Oui, chère maman, j'irai avec toi, si tu veux te tourner vers Jésus. Alors tu seras ma chère maman, oui, et je serai ta fille obéissante. Mais sinon — si tu ne crois pas en Jésus qui mourut sur la croix pour des pécheurs — je ne puis pas retourner avec toi. »

Par un dernier effort les parents demandèrent la permission de voir leurs enfants seuls dans une chambre voisine, ce à quoi on acquiesça. Là s'écoulèrent quelques heures employées comme auparavant à chercher à détourner de leur projet ses jeunes disciples, par toute espèce de propositions agréables, telles que peuvent les inventer l'affection de parents et les préjugés des Juifs ; mais merveilleusement soutenues par la grâce de Dieu, les enfants demeurèrent fermement attachées à Jésus et les parents malheureux retournèrent, sans avoir réussi, auprès des commissaires.

Un de ces derniers demanda alors aux enfants ce qu'elles deviendraient si l'on refusait de les recevoir. Sur quoi la plus jeune répondit :

« Si vous me laissez, Jésus me prendra avec lui. Il me prendra dans ses bras et ne m'abandonnera jamais, parce qu'il aime les petits enfants. »

Les aînées adhèrent à ces paroles, et agenouillées elles implorèrent de nouveau les commissaires de « les laisser devenir chrétiennes » comme elles s'exprimaient — c'est-à-dire de leur permettre d'être baptisées, et de faire ouvertement profession de leur foi en Christ.

Voyant tous leurs efforts inutiles, les parents furent obligés de laisser leurs enfants aux soins du digne ministre M. Kamann. Les trois sœurs furent admises dans une école, où elles furent plus exactement instruites dans la foi chrétienne et, au bout de quelques temps, en présence d'une nombreuse assemblée, elles firent une confession publique de Christ, et furent baptisées par M. Kamann. L'aînée reçut le nom de Constantina-Frédérica, la seconde de Sophia-Johanna, et la troisième de Maria-Christiana, avec le surnom de « Hirtintreu, » nom que toutes les trois choisirent pour elles-mêmes et qui signifie « fidèles au Berger ».



Trois appartements sous le même toit.

(Suite de la page 216.)

Et accompagnées de leur femme de chambre, les deux jeunes demoiselles entrèrent dans le boudoir de Madame C., laquelle était aussi devant son miroir, donnant le dernier coup à sa coiffure.

— Mais je t'en prie, Anna, s'écria-t-elle, en voyant dans la glace les tournures de ses deux filles, je t'en prie, tiens-toi donc mieux et essaye une fois d'être plus gracieuse. Les gens auront de la peine à te prendre pour ma fille, si tu ne fais pas plus attention à toi. Je désire qu'on ne trouve rien à blâmer ni à ta toilette, ni à tes manières. Tu devrais imiter ta sœur. Vraiment, Lina, je suis contente de toi. Ta robe ne fait pas un pli, et ta tournure est charmante. Vous savez, j'aime cela, et je désire vivement que vous ne le cédiez en rien aux autres personnes de notre rang. Aussi je n'ai rien épargné pour vous procurer une toilette qui vous distingue de la plupart des autres dames.

Au milieu de ces avertissements et de ces louanges les trois dames se dirigèrent vers la salle de bal, pour y attendre l'arrivée de leurs hôtes. A l'instant même le trépignement des chevaux au dehors annonça l'approche de la première voiture ; un domestique entra et tendit un billet à Madame C. en faisant observer que le porteur attendait la réponse devant la maison.

— Que c'est choquant ! s'écria la dame avec humeur, tout en jetant un regard fuyant sur l'écrit. Quelle impertinence de venir justement dans un pareil moment. Dis au messager que je suis occupée et que, à cette heure, il m'est tout à fait impossible de m'occuper de cela.

— Le messager a dit qu'il était bien fâché de devoir vous déranger dans un moment si inopportun et que ce n'est que l'extrême nécessité qui l'a engagé à choisir cette heure tardive, observa le domestique.

— C'est toujours le langage de ces gens, s'écria Madame C. irritée. Va et dis-lui qu'il peut revenir une

autre fois. Assez, assez ! cria la dame rouge de colère, en donnant au domestique l'ordre de s'éloigner. Puis elle redonna des traits aimables à son visage et courut toute souriante à la porte pour accueillir les arrivants. Un instant après, les sons d'une musique éclatante résonnaient dans les somptueux appartements.

2. Dans la mansarde.

Tandis qu'au premier étage, la brillante société se livre au plaisir, nous voulons monter plusieurs rampes d'escaliers, jusqu'à ce qu'au fond d'un corridor bien sombre nous distinguons une porte, qui ouvre dans une mansarde. Deux vieilles chaises, une table vermoulue, un misérable grabat, un poêle froid — constituent tout le mobilier de la chambre. Le bruit de la musique ne parvient jusque-là qu'en sons étouffés par l'éloignement, mais, en revanche, du coin obscur de la chambrette la voix d'un enfant se fait entendre comme une dissonance.

— O ! mère, que j'ai froid !

— Tranquillise-toi, mon enfant ! répond sa mère à l'air pâle et fatigué, puis à la faible lumière d'une petite lampe elle continue sa couture en soupirant. Bientôt tu auras chaud. Sœur Minna va nous apporter de l'argent pour acheter du bois. car c'est aujourd'hui qu'elle reçoit son salaire de la semaine. Elle sera ici dans quelques minutes. Ainsi reste tranquille, mon Paul !

— C'est en effet un grand bonheur que notre Minna trouve toujours de l'ouvrage, tandis que le mien est toujours à l'état de promesse, dit en ce moment la voix d'un homme qui probablement est le mari de cette

femme et le père de ce petit enfant. Nous avons beaucoup de sujets de remercier le Seigneur pour ses soins miséricordieux. Mais il me semble qu'il est déjà tard, l'heure à laquelle l'enfant rentre ordinairement est depuis longtemps passée.

En cet instant, la porte s'ouvrit, et une jeune fille, aux pauvres et minces vêtements qui ne la protégeaient guère contre le froid rigoureux, entra lentement et en chancelant dans la chambre.

— Oh ! voici notre Minna, s'écria le père réjoui. Maintenant, mon petit Paul, prends courage !

Mais la seconde d'après, la jeune fille se jeta dans les bras de sa mère en sanglottant. On lui demanda avec anxiété, d'où venait sa détresse.

— Oh ! répliqua-t-elle, j'apporte de mauvaises nouvelles. Je n'ai point reçu d'argent ; on ne nous a pas payés ce soir. Ma maîtresse avait travaillé pour la dame riche qui demeure là-bas au premier et pour les toilettes de bal de ses filles ; et elle lui a fait demander ce soir de l'argent, mais elle a été renvoyée à plus tard. Elle espérait être déjà payée mercredi passé, et la dame avait promis de la payer ce soir ; mais lorsque le domestique alla à l'heure qui avait été fixée, elle le renvoya encore une fois en disant qu'elle ne pouvait pas s'occuper de ces misères aujourd'hui.

La mère tomba en soupirant sur sa chaise et se cacha le visage de ses deux mains.

— Excusez-moi, voisin, dit la voix rauque d'un homme qui entra dans ce moment dans la chambre. Excusez-moi, mais c'est votre faute si la porte est restée ouverte et si j'ai pu entendre les paroles de votre enfant. Ecoutez comme on est gai chez Madame C ! Là les

riches font bonne chère et dansent pendant que nous autres, pauvres gens, nous mourons presque de faim. A peine peut-on croire qu'il est un Dieu au ciel.

Un silence profond, interrompu seulement par les soupirs de la famille nécessiteuse et par les sons lointains de la musique de bal, régnait dans la petite chambre. En attendant une réponse, le visiteur fixait les yeux sur le père qui, sans dire un mot, regardait le plancher, mais relevant bientôt la tête il dit d'un ton expressif :

— Que le Seigneur tourne, dans sa grâce, son regard sur nous !

— Dispensez-moi de votre pieux verbiage, interrompit l'étranger avec amertume. Vous parlez toujours du Seigneur ; eh bien ! que vous donne-t-il, votre Seigneur ? Malgré toutes vos prières, ne manquez-vous pas de pain ; le poêle est froid et

— Oh ! non, non, Thomas, vous ne devez pas vous moquer, dit la voix faible de Paul. Le Seigneur Jésus

— Eh bien, écoute-moi, petit affamé, continua le voisin d'un ton railleur. Ne trembles-tu pas de froid et de faim dans ton nid de paille ? C'est pourtant une énigme pour moi, que tu puisses m'appeler moqueur quand je dis la pure vérité.

— Vous ne dites pas la vérité, cria le petit. Dieu nourrit les corbeaux et habille les lis ; c'est dans la Bible ; c'est pourquoi cela est vrai. Il ne nous laissera pas non plus périr. Il est vrai, j'ai froid et faim ; mais je me sens si heureux ; car je sais que le Seigneur Jésus m'aime et qu'il est près de moi. Ah ! je suis si peiné, Thomas, que vous ne connaissiez pas le Sei-

gneur Jésus. Vous devriez lire la Bible ; alors vous ne vous moqueriez plus.

— Eh bien, mon petit, je ne veux plus te parler de cela, dit le voisin un peu touché. Je faisais seulement allusion à l'injustice que les pauvres gens ont à subir. N'y a-t-il pas de quoi s'irriter, quand on voit les riches se réjouir en retenant l'argent péniblement gagné par les pauvres ?

— Non, non, il vaut mieux souffrir l'injustice, lorsque Jésus est notre ami, que de faire tort pour avoir des vêtements et de la nourriture, murmura le petit.

— Notre Paul dit la vérité, s'écria le père, encouragé par le témoignage vivant de son jeune fils.

— Enfin, dites-moi donc franchement la vérité, voisin, recommença Thomas avec une indignation croissante ; n'éprouvez-vous donc aucune irritation, en entendant là-bas ce bruit de joie, pendant que votre femme et vos enfants ont à lutter contre la faim et le froid.

— Oh ! je ne puis pas nier, dit sérieusement l'interpellé, que parfois des tentations de cette nature me troublent le cœur ; mais j'élève mon âme en prière à Dieu et alors je me sens plus riche que le plus riche de ce monde.

— Je ne comprends rien à de telles choses, répliqua Thomas d'un air sombre. Mais, voisin, votre parole d'honneur, ne sentez-vous point d'amertume dans votre cœur, quand vous voyez passer les riches dans leurs brillants carrosses, pendant que vous avez à peine du pain sec ?

— Hélas ! des pensées aussi amères ne s'élèvent que trop souvent dans mon cœur, répartit le père. Mais

quand je me jette à genoux devant le Seigneur auprès de ma femme et de mes enfants, quand je condamne devant lui tous mes murmures coupables et que je répands devant lui tout mon cœur, quand je le supplie de m'accorder la force dont j'ai besoin pour persévérer à supporter les adversités de cette vie et que je le prie de bénir ceux pour lesquels nous travaillons, — alors disparaissent de mon cœur les sentiments d'envie et de mécontentement, et je n'éprouve que reconnaissance et joie.

— Eh bien, je dois avouer que vous avez une merveilleuse patience, assura Thomas après une pause de profonde réflexion.

— Mais — reprit le père au bout d'un moment — dites-moi aussi franchement, si la manière dont vous envisagez les choses vous rend heureux.

— Heureux ? répéta Thomas. Demandez-moi plutôt si je ne suis pas poussé au désespoir quand tout ce que je vois autour de moi se croise dans ma tête. Qui pourrait être heureux dans de telles circonstances ? Non, non, heureux, je ne le suis pas.

— Vous le voyez, il vous manque la paix de l'âme.

— La paix ? oui, voisin, je ne connais point de paix, ni intérieure, ni extérieure. Aujourd'hui, je rentrais dépité et malheureux à la maison. Ma femme, qui ne me comprend pas, me querella comme c'est son habitude. Un mot en amena un autre, et bientôt éclata une querelle des plus vives, qui ne se termina que lorsque, comme de coutume, elle courut chez le voisin me calomnier pour se consoler.

— En cet instant, on entendit un fort gémissement dans le coin où était couché le petit Paul. La mère cou-

rut à lui en appelant son mari avec inquiétude : O Louis, le pauvre enfant a l'air tout raide ! Viens, aide-moi à le frictionner.

— Paul, mon pauvre Paul ! s'écria le père, accourant aussi vers lui. Paul, Paul ! regarde-moi ; ouvre les yeux !

— Mais l'enfant ne donnait aucun signe de vie. Et pendant que les pauvres parents s'efforçaient de faire revenir l'enfant à la connaissance en frictionnant vigoureusement ses membres glacés, la fille agenouillée dans un autre coin épanchait, avec un torrent de larmes et dans le langage pénétrant de la foi sérieuse et enfantine, son cœur devant Celui qui a dit : « Invoque-moi au jour de ta détresse, et je t'en délivrerai. »

Quel contraste ! Dessous, au premier étage, résonnaient les bruits de la joie passagère de ce pauvre monde ; et au-dessus, dans la mansarde, le besoin arrachait de cœurs douloureusement affectés, des soupirs, des sanglots et des cris d'angoisse.

A suivre.



Crois-tu au Seigneur Jésus ?

Telles furent, chers amis, les dernières paroles que ma chère mère m'adressa avant de me quitter pour aller dans le repos, auprès de Jésus. Quelques-uns d'entre vous savent peut-être ce que c'est que de se séparer d'une tendre mère qu'on aime, et cela pour toujours ici-bas. Qui pourrait décrire les peines, les

angoisses, qu'on éprouve dans ces circonstances-là ? Je me rappelle que j'étais près de me livrer au désespoir en pensant que je ne verrais plus ma mère. Que la mort est cruelle, n'est-ce pas, chers amis ? elle n'épargne personne, elle n'écoute pas les sanglots des pauvres infortunés, elle reste insensible à nos douleurs et nous sépare de ceux que nous aimons le plus ; d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur ; que de larmes il faut verser dans ce pauvre monde de séparations ! Et savez-vous ce qui a amené tout cela ? — Le péché, répondez-vous, car on vous l'a dit bien des fois. Oui, chers amis, c'est le péché qui a introduit la mort et ses tristes conséquences. Combien cela devrait nous rendre sérieux ; vous savez, qu'il est dit dans la Parole de Dieu : « Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché » (Rom V, 12). Tous sont pécheurs, et le salaire du péché, c'est la mort. Es-tu pécheur, cher lecteur ? c'est là une question sérieuse qui doit t'occuper particulièrement, la Parole de Dieu te dit que tu l'es ; la crois-tu ? as-tu mis ton sceau à ce que Dieu te dit ou le declares-tu menteur, en te séduisant toi-même ? Cher ami, la mort est une preuve évidente de ce que tu es, et de ce que sont tous les hommes. Mais si tel est ton état et celui de tous, considère l'amour infini de Dieu. Pourrait-il voir ainsi périr l'homme dans ses fautes et dans ses péchés ? Non, Il est un Dieu juste, ne pouvant supporter la souillure, le péché ; mais Il est aussi un Dieu d'amour. Il donna Jésus son Fils unique, ce qu'Il avait de plus cher, et cela pour nous sauver. Jésus prit sur Lui nos propres péchés, et les porta

en son corps sur le bois maudit de la croix et là Il fut traité comme un pécheur. Dieu fit être péché celui qui n'avait point connu le péché. Christ dut endurer la juste colère de Dieu, colère que nous méritions nous-mêmes. Jésus se mit ainsi à notre place et mourut pour nos péchés, mais après avoir ainsi satisfait la justice de Dieu par son obéissance jusqu'à la mort, Dieu l'a ressuscité et l'a fait asseoir à sa droite; et maintenant, dans sa grande bonté, Il fait annoncer à tous le pardon des péchés par la foi en Jésus mort et ressuscité. Cher ami, qui ne connais pas encore la grâce du Seigneur, veuille, je t'en prie, tourner tes regards vers la croix de Jésus : là tu peux y voir la charité infinie de Dieu envers toi. Pour qui souffre-t-il cette mort ignominieuse ? Pour toi. Lui était juste, sans péché ; mais Dieu l'a fait être péché pour nous (pour toi), afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Crois seulement en Lui et tu seras sauvé, délivré de tes péchés, passé de la mort à la vie. Cher ami, ne méprise pas les appels du Seigneur. Lui-même te fait entendre sa voix. Il veut que tu sois sauvé et tu l'es, si tu crois. Dieu Lui-même te déclare juste ; n'attends pas à demain, je t'en prie, car demain ne t'appartient pas ; aujourd'hui, en ce moment même, jette-toi entre ses bras ; Il est tout disposé à te recevoir. Quelle joie pour son cœur quand un pauvre pécheur vient à Lui !

Oh ! que le Seigneur, dans sa bonté, réveille ta conscience, touche ton cœur, afin que tous les avertissements que te sont adressés ne soient pas sans fruit.





DAVID TUANT L'OURS (I SAM. XVII, 35).

Le doux chantre d'Israël.

David, avec toutes les pensées et les instructions que son histoire nous suggère relativement à son Fils et Seigneur, a été le sujet qui nous a occupés dans la *Bonne Nouvelle*, pendant tout le cours de cette année. Nous l'avons vu avec sa houlette de berger; nous l'avons contemplé lorsque ses doigts effleuraient les cordes de sa harpe harmonieuse; nous l'avons suivi au champ de bataille, où avec une fronde et une pierre, il vainquit le gigantesque ennemi d'Israël et ce concilia ces applaudissements qui irritèrent si fort l'envieux monarque : « Saül a tué ses mille et David ses dix.

mille » (1 Sam. XVIII, 7). La conduite de David dans la maison de ce monarque, sa patience à supporter l'insulte et les torts, lorsqu'il cherchait, au moyen de sa harpe, à calmer l'esprit troublé du roi : tout cela doit lui avoir gagné l'admiration de nos jeunes lecteurs, tout en réveillant leurs sympathies pour toutes les souffrances qu'il rencontra dans son exil.

Nous avons suivi les pas du persécuteur et de la victime, jusqu'au jour où celui-là tombe sur la montagne de Guilboab, et où celle-ci monte sur le trône vacant. Tout ne fut pas terminé alors, car il y eut guerre entre la maison de David et la maison de Saül; mais la dernière s'abaissa en proportion que la première s'élevait, jusqu'à ce que Hébron fût échangée contre Jérusalem et que David règne sur toutes les tribus.

Nous avons parlé de la piété avec laquelle David ramène l'arche et désire bâtir une maison pour Dieu ainsi que de la joie avec laquelle il s'approche de Dieu pour l'adorer, quand il apprend que, bien qu'il ne doive pas bâtir une maison à l'Éternel, le Seigneur veut en bâtir une sûre pour lui. Le fond sombre d'un tableau si brillant : l'histoire du péché de David et les châtiments qu'il attira sur lui et sur sa maison, ne pouvaient pas être passés sous silence; mais nos cœurs sont réjouis en voyant la miséricorde de Dieu envers lui, le délivrant, le relevant et lui accordant une vieillesse heureuse, pendant laquelle il fit d'immenses préparatifs pour la maison que son fils devait élever.

L'amitié qui liait David et Jonathan, la préservation de Méphiboseth pour l'amour de Jonathan et la touchante histoire de Ritspa et de ses fils ont tous été l'objet de notre étude. Mais nous ne pouvons pas quitter

cet homme selon le cœur de Dieu, sans le considérer spécialement sous le titre placé en tête de cet article : « Le doux chantre d'Israël. » Il est ainsi appelé en 2 Sam. XXIII, 1, ou comme vous le lirez dans vos Bibles : « celui qui compose les doux cantiques d'Israël. » C'est là, en effet, un caractère, sous lequel nous avons plus personnellement affaire avec David, que sous aucun autre qui lui soit donné, à l'exception, toutefois, du fait, que notre Seigneur lui-même a été « de la semence de David selon la chair. »

Lisez-vous quelquefois les psaumes, je veux dire volontairement et volontiers; car, sans doute, vous les lisez en parcourant la Bible, du moins quelques-uns d'entre vous, soit au culte de famille, soit à l'école; et quoique la plupart des lecteurs ne puissent pas bien les comprendre, ils ont pour leurs cœurs un charme qui les y fait revenir sans cesse. On sent que l'écrivain des Psaumes, ou ceux qui y parlent, ont été placés dans les mêmes positions où l'on se trouve soi-même; nous sentons qu'ils décrivent souvent notre propre cas, qu'ils expriment nos sentiments et que même ils nous fournissent des paroles pour les exprimer.

Quel est celui qui, une fois, n'a pas appris par cœur le psaume premier; ce cantique qui décrit la bénédiction de l'homme pieux et le jugement certain des injustes, lesquels sont comparés à la balle que le vent chasse au loin. Ensuite ce triomphant psaume deuxième, dans lequel Jéhova fait cette proclamation, à la face de ses ennemis rebelles : « Et moi, j'ai sacré mon Roi, sur Sion, la montagne de ma sainteté. » Qui peut le lire sans éprouver des pensées d'admiration pour David et pour le Fils de David? Plus loin nous voyons

l'homme juste se couchant pour dormir paisiblement, bien que dix milliers d'hommes soient assemblés contre lui ; il est si heureux que, tandis que plusieurs s'écrient : « Qui nous fera voir des biens ? » il peut dire : « Tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants. »

Le temps nous manquerait si nous voulions parler du Psaume VIII^e, où « les enfants et ceux qui tettent » balbutient les louanges de leur Créateur, et où toutes les choses qui sont sur la terre, dans l'air et dans la mer se soumettent au sceptre de ce Fils de l'homme, qui fut lui-même le petit enfant de Bethléhem.

Au Psaume XVI^e, nous entendons ce Bien-Aimé, nous l'entendons, pour ainsi dire, dans ses dévotions journalières, alors qu'il foulait le sentier de la vie, pendant les trente-trois ans qui séparent la crèche de la croix. Dans le XIX^e, les œuvres et la parole du Seigneur, les cieux et la terre, le jour et la nuit, lui rendent également témoignage, tandis que nous trouvons, au XXII^e, ce que le Christ sentit et exprima sur la croix. Le cri, par lequel il commence, parvint seul à l'oreille de l'homme, mais tout se passa entre lui et le Dieu qui l'avait abandonné à cause de nos péchés qu'il portait en son corps sur le bois. Puis vient si bien après celui-ci, le Psaume favori des petits enfants : « L'Éternel est mon Berger, je n'aurai point de disette. » Combien de fois, les gras pâturages et les eaux paisibles n'ont-ils pas réjoui le cœur de bien des chers enfants, en proie à une fièvre ardente ou à une douleur aiguë ? tandis que de jeunes mourants ont éprouvé en traversant la sombre vallée l'influence bénie de la compagnie du

bon Berger. Un autre enfin, ayant la joyeuse assurance que les biens et la gratuité l'accompagneraient tous les jours de sa vie et que son habitation serait dans la maison de l'Éternel pour toujours, a été rendu capable par cela même, dans les années plus mûres de sa vie, et jusqu'à la vieillesse toute blanche, de traverser les luttes et les difficultés de ce monde, jusqu'à ce qu'enfin ce disciple, semblable à un épi mûr, ait été recueilli dans le grenier céleste !

Ce n'est pas par indifférence pour les autres psaumes, que nous nous sommes bornés à citer ceux-ci, mais parce qu'ils sont si familiers à chacun et si généralement appréciés.

Le cantique du saint repentant et pardonné au psaume XXXII^e, et celui de l'affligé au XXXIV^e, ont réjoui des milliers de cœurs. Nous voyons au psaume, XXXVII^e les voies de la Providence se déployer, et dans les suivants nous entendons les paroles de ceux, dont les cœurs sont trop chargés pour s'énoncer autrement. Le cantique royal du psaume XLV^e, soit qu'on l'applique à Salomon, soit au Prince de paix qui est encore à venir, touche une autre corde et fait vibrer d'autres fibres dans le cœur. « Le doux chantre d'Israël » pouvait bien dire, en s'asseyant pour l'écrire : « Dans mon cœur bouillonne une parole excellente ; je dis : Mes œuvres sont pour le roi ; ma langue est le style d'un écrivain rapide. » Dans le psaume XLVIII^e, nous avons la cité du grand Roi ; dans le L^e, le jugement général, et dans le LXXII^e, le règne millénial, ce qui donne à ces psaumes un caractère très distinct.

Vous savez, sans doute, que les Psaumes sont divisés en cinq livres. Le premier livre se termine au

Psaume XLI^e ; le deuxième commence au XLII^e et finit avec le LXXII^e ; le troisième va depuis le Psaume LXXIII^e jusqu'au LXXXIX^e. Il ne contient pas, autant que les autres, des sujets attrayants pour les jeunes lecteurs. Cependant le psaume qui commence par ces mots : « Combien tes demeures sont aimables, Eternel des armées ! » et qui parle ensuite du passereau se trouvant une place, et l'hirondelle un nid dans la maison de Dieu, tandis que le Psalmiste lui-même ne peut s'en approcher — celui-là, dis-je, est un de ceux qui sont lus avec délices par beaucoup de jeunes chrétiens. C'est le Psaume qui renferme ce magnifique passage : « Car l'Eternel Dieu est un soleil et un bouclier ; l'Eternel donne la grâce et la gloire ; il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. »

Le quatrième livre va depuis le Psaume XC^e au CVI^e. Le XC^e n'est pas de David, mais de Moïse. Combien le caractère en est sérieux, combien le style en est solennel ! Ensuite vient le Psaume XCI^e, auquel petits et grands pensent et relisent toujours dans un temps de calamité ou de danger public ; quand la peste ou la famine menace de désoler un pays, ou quand il y a une alarme de guerre ; que de gens alors cherchent leur consolation dans les assurances de sécurité que ce Psaume renferme. *Maintenant* la solide et véritable consolation du croyant est de savoir que, quoi qu'il puisse arriver, dût-il même perdre sa vie dans ce monde, toutes choses doivent coopérer ensemble à son plus grand bien, puisque Dieu est pour lui ! C'est un genre d'assurance plus élevé que celle que le saint juif pouvait trouver, même dans le Psaume XCI^e, quelque précieux qu'il soit. Le cinquième et dernier livre

s'étend du Psaume CVII^e, à la fin ; il comprend plusieurs psaumes fort remarquables. L'un d'entre eux l'est surtout par sa longueur et parce que la parole de Dieu y est mentionnée dans chacun de ses 176 versets, sauf dans cinq ou six d'entre eux. Après cela viennent les chants des degrés, qu'on suppose avoir été chantés, par les Israélites, aux différentes étapes de leur voyage, soit quand ils ramenèrent l'arche aux jours de David, soit lorsqu'ils revinrent de Babylone à Jérusalem, après leurs soixante-dix années de captivité. Ces mêmes cantiques seront probablement chantés de nouveau, quand les Juifs seront rétablis dans leur propre pays et rendus heureux sous le règne millénial de Christ et de ses saints ressuscités. Puis nous avons le grand Alléluia, ou le chœur final, contenu dans les cinq derniers psaumes, dont chacun commence par le mot hébreu *Alléluia*, lequel est traduit dans nos Bibles par « Louez l'Eternel. »

Nous ne pouvons nous refuser la satisfaction de citer ici pour vous quelques paroles d'un autre auteur sur cette fin de tout ce livre. S'il y a là des mots que vous ne compreniez pas très-bien, prenez patience, et quand vous aurez appris la signification de ces mots, lisez-les de nouveau. Les pensées en sont si belles et l'esprit en est si réjouissant, que vous ne regretterez pas d'avoir ces extraits placés devant vous :

« C'est ici l'Alléluia final, la louange de Dieu dans son sanctuaire suprême, « le firmament de sa puissance. » Le Psaume CXLIX était sa louange dans le sanctuaire d'en bas ; « l'assemblée de ses bien-aimés. » Là, c'était Israël qu'on entendait, mais ici (CL), ce sont les cieux. Ses actes, sa personne, sa grandeur et ses voies, sont

les thèmes de cette sublime louange. Tous les instruments de joie sont appelés à la célébrer, à la faire résonner hautement; et tous ceux qui sont capables de louer sont sommés de se joindre à l'Alléluia. Chaque verset déborde de louange, chaque pensée s'y rapporte, chaque objet l'éveille, chaque faculté s'exerce uniquement à cela.

« La louange couronne la scène; la vision passe devant nous avec les chants de toute sorte de musique. L'homme a pris dans sa main l'instrument de la joie, mais c'est seulement à la gloire de Dieu qu'il en joue; et c'est ici le résultat divin et parfait de toutes choses — la créature est heureuse et Dieu est glorifié. « La majesté et la magnificence marchent devant lui; la force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. XVI, 27).

« Quelle admirable conclusion des Psaumes de David! quelle sublime conclusion des voies de Dieu! En vérité, la joie est venue au matin et a retenti pour le jour éternel. « Louez l'Éternel » ! Amen.

« Oui, louange, toute louange, fruit incessant et joyeux des lèvres, exprimant l'allégresse de la création, et donnant la gloire au Dieu béni. C'est là le vrai bonheur.

« Le bonheur doit être le lot des créatures. Il ne doit y avoir ni réserve, ni doute dans nos âmes, quand nous pensons à notre *droit* à ce bonheur. C'est notre portion divinement assignée, dont la privation sera la fin, uniquement, des cœurs révoltés contre Dieu. Notre droit à l'attendre vient de Dieu lui-même. Il se trouve dans le sang de Jésus, le Fils de Dieu, donné pour nous dans les richesses de la grâce divine; et la foi

qui est en nous lit, comprend ce droit et le réclame. Il n'y a donc pas sujet à hésiter de jouir des fruits et des bénéfices de ce titre si simple et si clair. — Non, pas plus de sujet que n'en eût eu Adam à mettre en question son droit de jouir du jardin d'Eden; ou le camp d'Israël dans le désert, de boire de l'eau du rocher, bien que le premier n'eût pas planté le jardin, ni Israël ouvert le rocher. Le jardin avait été créé pour Adam, le rocher avait été ouvert pour Israël; or, de même le Sauveur, et toute la joie que son salut apporte avec lui, ont été tout aussi simplement et sûrement préparés pour les pécheurs. Il s'agit là, pour nos âmes, de la gloire de Christ, et non de notre mérite. C'est ce que Christ a toujours fait, quand il était ici-bas. Jamais il ne laissa un malade ou un impotent demander s'il était digne d'être guéri, tout ce qu'il fallait, c'était qu'il reconnût la main et la gloire de Christ. « Si tu peux croire, » c'est-à-dire, si tu es prêt à me glorifier, et à être mon débiteur pour cette bénédiction, alors prends-la et sois le bien-venu. Voilà ce qui rétablit moralement toutes choses; gloire soit à Dieu, paix et bonheur à ses créatures!

« C'en est assez pour ce qui concerne notre droit. Quant à la joie elle-même, le caractère en sera digne de son auteur; elle s'exprimera, ainsi que nous le voyons dans les Psaumes, à haute voix, comme venant de cœurs débordant avec toute espèce d'instruments. Et ce sera une joie d'une nature si rare, qu'elle ne fatiguera, ne rassasiera et ne finira jamais, mais elle recommencera avec une fraîcheur toujours nouvelle. Heureux temps, alors que tout parlera de Dieu, qui

trouvera sur la terre un marchepied aussi agréable pour lui, à sa place, que son trône dans le ciel ! »

Voilà ce que dit notre auteur, sur la fin du livre des Psaumes. Quant au livre lui-même, il dit : « Ayant maintenant, dans notre mesure, parcouru ces opérations de l'Esprit de Dieu, nous pouvons demander : Qu'est-ce que nous y avons trouvé ? ou plutôt : Qu'est-ce que nous n'y avons pas trouvé ? Car combien de sentiments de l'âme renouvelée, combien d'actes divers de la discipline divine, et des expériences correspondantes dans le fidèle, l'Esprit de Dieu n'a-t-il pas décrits ici par avance ! Et avec quelle ampleur il a dépeint les voies du cœur de Jésus ! Ses cris, ses larmes, ses louanges, ses heures solitaires, ses souffrances de la part de l'homme, et ses consolations en Dieu ; toutes ces choses sont ici senties dans leur profondeur et dans leur puissance. Ce qui se passa dans son âme, lorsqu'il était silencieux devant l'homme, et conduit à la boucherie comme un agneau ; ce que ceux même qui l'entouraient n'entendaient pas, nous le trouvons dans ce merveilleux livre. Ses pensées sur les hommes, son adoration de Dieu, avec tout l'encens de ses affections parfaites et variées, sont comprises ici. Le Nouveau Testament nous dit qu'il pria et chanta, mais ce livre nous donne ses prières et ses chants.

« Et de plus, le mystère tout entier de Jésus, depuis sa naissance jusqu'au trône de gloire, est ici raconté avec toutes ses joies et toutes ses douleurs. Nous en suivons le développement d'un bout à l'autre du « volume du Livre. » Nous le voyons là préordonné avant la fondation du monde. Le silence profond de l'éternité est rompu par ces paroles : « Voici, je viens,

ô Dieu, pour faire ta volonté. » Et en conséquence, nous le voyons revêtir notre nature, suspendu, dans son enfance, au sein de sa mère; puis dans sa vie d'ignominie, de souffrance et de pauvreté; et dans ses dernières douleurs la trahison de son compagnon, le mensonge de faux témoins, les railleries de ses ennemis, la lance, les clous, le fiel et le vinaigre, et, par-dessus tout, l'abandon de Dieu. Tout cela est entendu et senti ici. Ensuite nous le suivons dans les joies et dans les chants de la résurrection, et nous sommes témoins de son ascension, ainsi que de la bienvenue et des honneurs qu'il reçut dans le ciel. Enfin nous apercevons son retour du ciel pour le jugement des nations, et pour sa glorieuse domination sur Israël et sur toute la terre. Tout cela est contenu dans ce volume, non pas seulement, pour ainsi dire, avec la plume et l'encre, mais en lignes vivantes, dans ces fragments du cœur du Seigneur que ce livre a recueillis. Le livre des psaumes a été nommé « des fragments de l'histoire de la rédemption. » C'est bien cela. Ce ne sont pas les parties bien arrangées et suivies d'une narration, ou d'un argument, ou même d'un poëme. Ce ne sont que des fragments, et même dispersés çà et là. Toutefois, on peut découvrir un cachet de méthode dans cette dispersion. L'Apôtre, en nommant un psaume « le second, » atteste par là qu'il y a un certain ordre dans le livre, ordre connu du Saint-Esprit. Ainsi nous trouvons quelques psaumes groupés ensemble; et nous sentons qu'il a fallu une sainte sollicitude dans l'âme pour recueillir et rassembler ces fragments, pour les rapprocher d'une main prudente, et pour marcher avec des pieds déchaussés sur le terrain

où ils ont été déposés ; car assurément, nous devons le considérer comme « une terre sainte » puisque Jésus y est présenté dans ses souffrances et dans ses joies. Les cordes de la harpe de David sont les fibres du cœur de Christ, et quand elles sont touchées, nous devons écouter et nous taire. Il devrait y avoir en nous quelque chose du profond silence de ceux qui écoutent à distance une belle musique, car les mélodies de ce cœur sont bien éloignées de ce monde grossier et bruyant. »

Cependant notre sujet est David lui-même, « le doux chantre d'Israël, » et bien qu'il nous ait conduits à passer en revue le livre des Psaumes, procédant spécialement de sa plume par l'inspiration du Saint-Esprit, nous revenons, en terminant, au chantre lui-même, si hautement favorisé de Dieu. Ne pensez-vous pas, qu'il a plus de joie maintenant que, avec Christ, il attend le matin de la résurrection, que lorsqu'il était assis sur le trône d'Israël, ou qu'il était employé par Dieu à écrire le livre des Psaumes ? Soit que quelqu'un de nous puisse ou non répondre à cette question, il ne peut y avoir aucun doute que, comme « le doux chantre d'Israël, » d'innombrables myriades, en dehors d'Israël selon la chair, ont prêté l'oreille, avec une reconnaissance mêlée d'adoration, aux sons de sa lyre céleste. Pussions-nous tous retirer toujours plus de profit de ces chants sacrés ; et ainsi, que ce soit ou non notre affaire comme chrétiens, de chanter des Psaumes, nous soyons animés par eux à chanter ce cantique auquel tous les croyants peuvent se joindre :

« A Lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et qui nous a fait rois et sacri-

ficateurs à son Dieu et Père : à lui gloire et force aux siècles des siècles. Amen! »

QUESTIONS SUR « LE DOUX CHANTRE D'ISRAËL. »

1. Sous quel caractère avons-nous le plus personnellement affaire avec David ?
2. Quel charme particulier ont les Psaumes en général ?
3. Quel est le sujet du premier Psaume ?
4. Qui est-ce que nous entendons dans le seizième ?
5. Quel est un des psaumes favoris des enfants ?
6. Qu'est-ce que le trente-deuxième psaume ?
7. Qu'est-ce que le trente-quatrième ? le quarante-cinquième ?
8. En combien de livres sont divisés les psaumes ?
9. Quel est le psaume auquel on revient instinctivement en des temps de calamité publique ?
10. Quelle est la vraie consolation du chrétien dans ces temps-là ?
11. Qu'est-ce qui termine le livre des Psaumes ?



Trois appartements sous le même toit.

(Suite de la page 238.)

3. L'habitante du deuxième étage.

En ce moment, on frappa doucement à la porte. Minna se leva et ouvrit; et une douce voix demanda de dehors : Est-ce qu'une amie peut entrer ?

— Une amie ? répéta Minna. Oh ! nous n'avons jamais eu autant besoin d'une amie sympathique que dans ce moment. Oh ! notre pauvre Paul va mourir !

Une jeune dame entra dans la chambre. Minna avait à l'instant reconnu en elle la locataire toujours si bienveillante du second étage ; et je me borne à dire à mes jeunes lecteurs que l'arrivante était cette Emilie qui

avait fait présent d'une Bible à ses deux nièces, Lina et Anna, pour lequel don elle n'avait obtenu rien moins que de la reconnaissance.

— O Mademoiselle ! s'écria la mère, c'est le Seigneur qui vous a envoyé vers nous. Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant !

— J'ai appris par ma femme de chambre qui venait de rencontrer votre fille, que celle-ci n'avait pas reçu son salaire de la semaine, dit la jeune dame, et je suis venue pour vous demander si je puis vous être utile en quelque chose. Le pauvre petit Paul ne va donc pas bien. Pauvre garçon ! Eh ! qu'il a froid ! Et, comment ? Vous n'avez pas chauffé ?

— Hélas ! non, répondit la mère. Aujourd'hui nous avons brûlé notre dernier morceau de bois. Et Minna....

Mais la dame n'entendait plus les dernières paroles de la malheureuse mère ; elle avait précipitamment quitté la chambre, où elle rentra bientôt après avec sa servante qui portait un fagot de bois et un panier couvert.

— Que le Seigneur vous bénisse ! dit la mère, en versant un torrent de larmes, à la vue du bois.

La jeune dame s'assit près du lit du petit malade et commença à le frictionner avec ses chaudes mains. La servante alluma le feu et bientôt une agréable chaleur se répandit dans la petite chambre. Paul commença à respirer plus librement et il ouvrit les yeux. La jeune dame approcha de ses lèvres un peu de bouillon chaud et, après en avoir pris quelques cuillerées, il se dressa sur son séant et, avec l'expression d'une reconnaissance profondément sentie, il porta son doux regard sur sa bienveillante garde-malade.

— Je vous remercie ; le Seigneur Jésus vous fera aussi du bien, murmura-t-il avec un regard brillant de joie.

— Comment ? connais-tu et aimes-tu le Seigneur Jésus ? demanda la dame d'une voix sympathique.

— Oui, je l'aime ; mais Il m'aime encore plus, répondit l'enfant.

— Oui, Dieu soit loué ! ajouta le père. Le Sauveur s'est fait connaître à nous et à nos enfants ; et nous sommes très-heureux depuis que , par grâce, nous avons été amenés à Lui.

— Heureux ? répéta Thomas d'un ton ironique. Depuis que j'ai fait votre connaissance, je n'en donnerais pas un zeste de votre bonheur. Où sont donc vos biens ?

— Pas sur cette pauvre terre, répondit sérieusement le père. Hélas ! ici-bas, le Seigneur Jésus Lui-même ne trouva point de lieu de repos. Nos biens sont cachés aux yeux naturels, car ils sont au ciel. Mais ici-bas même, malgré toute notre misère, nous n'avons jamais eu de disette. Et lors même que parfois nous arrosions notre pain de larmes, vous pouvez pourtant être sûr, voisin, que lorsque Dieu ôte de nos cœurs l'amertume de l'envie et de la jalousie, il allège de moitié notre fardeau. Mais qu'en eût-il été de nous si, avec toutes nos tribulations, nous n'avions pas connu Dieu ? Sûrement nous aurions souvent été poussés au désespoir.

— Vous avez raison, affirma la jeune dame, qui pendant ce temps s'était occupée du petit garçon. Et assurément, lorsque le cœur ne jouit pas de la paix, les jouissances procurées par le bien-être extérieur sont entièrement empoisonnées.

— Cela, je ne le crois pas, dit Thomas en secouant la tête d'un air incrédule.

— Oui, voisin, il en est ainsi, ajouta le père. J'ai travaillé assez longtemps chez les riches pour avoir pu recueillir de telles expériences. Souvent, bien souvent j'étais témoin du mécontentement, oui, même de la misère mal dissimulée de ceux qui avaient en leur possession tout ce à quoi le cœur frivole aspire avec avidité. Ils avaient, en effet, tout ce que ce monde peut donner, et cependant ils étaient déplorablement malheureux.

— Je suis un exemple de la vérité de ce que vous dites, mon cher ami, fit la dame. Je voyais s'accomplir tous les désirs, qui naissaient dans mon cœur, et pourtant j'éprouvais dans mon âme une angoisse mortelle et dans mon cœur un vide que tous les biens de ce monde n'auraient pu remplir. Mais le Seigneur soit éternellement loué ! Comme vous, j'ai aussi trouvé un moyen de guérison et de salut. L'amour de Jésus a rempli le vide affreux de mon cœur ; Il m'a donné du repos et a changé ma tristesse en joie. Je fus amenée à ce bonheur par la lecture attentive des Saintes-Ecritures ; cela aura aussi été le cas pour vous, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! oui, mademoiselle, s'écria le père joyeusement ému, tout en posant sa large main sur la Bible, qui était près de lui. Nous devons tout à ce livre béni. Dieu y parle à nos âmes, il nous dévoile notre cœur et nous montre Celui qui peut le purifier de tout péché, et il répand dans ce cœur une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter. Oh ! Dieu nous a parfaitement aimés. Aujourd'hui encore il nous a de nouveau fait voir ses soins paternels, en vous envoyant pour nous consoler et pour sauver la vie de notre enfant.

A suivre.





Une conversion remarquable.

Chers enfants, une de vos amies veut bien nous communiquer le récit suivant qui, j'aime à le croire, vous intéressera et pourra, avec le secours de Dieu, exciter à une sainte jalousie tous ceux d'entre vous qui n'ont pas encore le bonheur de connaître le Seigneur. Nous nous sommes uniquement permis de changer les noms des chères enfants dont il est ici question et de leur fidèle gouvernante. Sauf cela, tout est vrai, et s'est passé très-récemment, assez loin de nous pourtant, pour que nous ne craignons pas de retracer tous les détails que vous allez lire.

Vous verrez que c'est au moyen d'un songe qu'une jeune fille a été amenée à la connaissance du Seigneur.

Or, quoique, en général, les songes viennent de la multitude des pensées et des occupations, et que dans la multitude des songes il y ait des vanités, comme le dit l'Écriture (Eccles. V, 3, 7); cependant il y a aussi des songes venant de Dieu qui, comme il est encore écrit, parle aux hommes par des songes, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur eux et lorsqu'ils dorment dans leur lit (Job XXXIII, 15). Nous en avons bien des exemples dans la Bible; il suffit de citer: le songe de Jacob, ceux de Joseph, ceux de ses compagnons de captivité, ceux de Pharaon, celui de Salomon, ceux de Nébucadnetzar, celui de Daniel (voir Genèse XXVIII, XXXVII, XL, XLI, 1 Rois III, Dan. II, VII). Remarquons seulement que, maintenant que la Parole de Dieu est complète (Col. I, 25), un songe de Dieu doit toujours pouvoir se rattacher à des déclarations positives de cette Parole avec lesquelles il est en harmonie.

Mathilde Nilson était âgée de douze ans et sa sœur Florence de 8, lorsque le soin de leur éducation fut confié par leurs parents à une institutrice chrétienne, choisie de Dieu pour annoncer à ces enfants le salut qui est en Jésus-Christ.

Cette bonne nouvelle était complètement étrangère à nos deux jeunes filles, car elles n'avaient pas le bonheur d'avoir des parents chrétiens. M. Nilson, bien qu'ayant été élevé par une mère pieuse, n'était qu'un pauvre incrédule; sa femme était catholique romaine, très-dévote dans sa religion, mais tout à fait ignorante de la valeur et de l'efficace du sang de Christ.

Ce ne fut que quelque temps après son arrivée dans la maison que Mlle Simon trouva l'occasion de parler

à ses élèves de l'amour de Jésus. C'était un soir d'hiver, à l'heure du crépuscule, moment si favorable aux entretiens. Elles étaient ensemble auprès du feu et depuis assez longtemps silencieuses, lorsque les petites filles prièrent leur institutrice de leur raconter une histoire pour abrégé la veillée.

Mlle Simon leur raconta alors d'une manière simple et attrayante les souffrances et la résurrection du Sauveur, dont elles furent vivement impressionnées. Mathilde surtout s'étonna que leur ancienne gouvernante, quoique protestante, ne leur eût jamais parlé de ces choses ; elle pria aussi Mlle Simon de leur dire chaque jour quelque chose de plus sur la personne du Seigneur Jésus, ce qui leur fut accordé avec une vive joie.

Le même soir elles communiquèrent à leurs parents ce qu'elles venaient d'entendre. Leur mère se contenta de répondre que c'était là un sujet auquel elles ne comprenaient rien ; mais le père se montra très-irrité et en témoigna un vif déplaisir à Mlle Simon ; toutefois, contre l'attente de cette dernière, il ne lui interdit nullement la lecture de la Bible, ni les entretiens sérieux, avec ses enfants ; ce qui fut pour elle un grand sujet de reconnaissance envers Dieu.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans incidents nouveaux pour nos deux jeunes amies ; elles prenaient chaque jour plus d'intérêt à s'entretenir, avec leur chère gouvernante, de notre adorable Sauveur et à lire la Parole de Dieu ; pour Mathilde surtout cette lecture devint bientôt un besoin réel. Mlle S. lui avait fait présent d'un Nouveau-Testament de poche et tout en faisant ses leçons Mathilde en lisait à chaque instant quelques lignes à

la dérobée ; mais plus elle lisait, plus elle se sentait altérée de cette eau vive et plus aussi elle se trouvait malheureuse, car jusqu'ici, elle n'avait su voir encore dans sa chère Bible que la méchanceté de son cœur et sa totale incapacité de se sauver par ses propres efforts. Mlle S. la voyant si angoissée ne cessait de lui parler de l'amour gratuit du Seigneur Jésus, de son désir de la sauver, si elle voulait seulement le croire et se confier en lui ; Mais Dieu, dont les pensées ne sont pas nos pensées, se réservait d'agir seul dans cette œuvre et de montrer à cette enfant sa puissance et son amour.

Mathilde et Florence partageaient la chambre de leur institutrice, mais lorsque celle-ci devait s'absenter, elles restaient complètement seules. Mlle S. leur avait enseigné que Dieu est présent partout et qu'il veille sans cesse sur ceux qui se confient en lui pour les protéger et les garantir ; aussi n'éprouvèrent-elles aucune crainte.

Un mercredi soir, Mlle S. sortit pour se rendre à une réunion chrétienne et pendant son absence Mathilde eut un songe que nous donnerons ici, tel qu'elle le raconta à sa gouvernante.

— Lorsque vous fûtes sortie, dit-elle, je me mis au lit et m'endormis immédiatement ; mais peu après, je m'éveillai en sursaut et très effrayée. Je regardai alors autour de moi et vis ou crus voir toutes les portes de la maison ouvertes ; ma frayeur augmenta et un grand tremblement me saisit. Je me levai pour regarder à la pendule, afin de savoir si vous seriez bientôt de retour ; je vis que c'était encore de bonne heure, et retournai me coucher. Aussitôt après, je vis autour de moi une éclatante lumière, mais non pas éblouissante, je pou-

vais aisément la fixer, mais je ne l'osai pas, je cachai ma tête sous mes couvertures; mais la lumière me semblait encore plus vive; je rassemblai mes forces pour regarder de nouveau autour de ma chambre, lorsque je vis entrer un personnage vêtu de blanc qui s'approcha de mon lit, se pencha sur moi et me dit : « Mathilde, mon enfant pourquoi crains-tu? pourquoi es-tu effrayée? Je suis Jésus, dont tu as entendu parler, je t'aime; ne veux-tu pas venir à moi? » Je ne peux vous dire, Mlle, la force et l'angélique douceur de cette voix; il me dit encore : « Viens, viens à moi, ou dois-je m'en aller seul? » Je fus vaincue; toutes mes craintes s'évanouirent à l'instant; je lui répondis : « Oui, cher Sauveur, je t'aime, je veux aller avec toi. » Il me prit alors dans ses bras et me transporta dans des lieux élevés. Après avoir voyagé bien longtemps avec lui, nous arrivâmes sur une grande place, où des trônes étaient arrangés en rond. Sur chacun d'eux était assis un personnage vêtu de blanc : les uns portaient de massives et brillantes couronnes, d'autres de plus légères; mais un grand nombre aussi n'en avaient pas; ils avaient tous une même robe, une palme une harpe et un trône. Au milieu de la place était un trône plus grand, plus riche et plus élevé que tous les autres, à côté duquel il s'en trouvait un fort petit : ils étaient tous les deux vacants. L'entrée de cette place était fermée par des portes à claire-voie : mon Guide m'ordonna de heurter pour nous les faire ouvrir; je le fis. Un des assistants vint, à travers la porte, me demander mon nom; je lui répondis simplement que j'étais avec Jésus, la porte s'ouvrit alors à deux battants et tous les personnages vêtus de blanc se mirent à jouer de leurs harpes;

mon Guide traversa la place, me déposa sur le petit trône dont j'ai déjà parlé et alla se placer sur le grand. On me revêtit alors de la robe blanche et un être céleste, que je pris pour un chérubin, vint me souhaiter la bienvenue et mettre une palme dans ma main. Je levai alors mes yeux vers Jésus, comme pour le remercier de tout mon bonheur, je vis qu'il tenait dans sa main la couronne de justice, je la regardais avec envie, me demandant quel serait l'être heureux qui allait la recevoir, lorsque Jésus se leva et la posa sur mon front ; mais là mon songe finit , et à mon grand chagrin, je me retrouvai dans mon petit lit et dans cette chambre obscure. Lorsque je fus revenue à moi-même, je sentis dans mon cœur une paix ineffable, la paix de Dieu que rien ne peut ôter ; j'avais l'assurance que j'étais son enfant, que je l'aimais en sincérité. J'avais vu la beauté admirable de Jésus, entendu sa douce voix m'invitant à venir à Lui et je lui avais répondu. Je me relevai pour rendre grâces à Dieu, mon cœur débordant d'allégresse et de reconnaissance ; toutes mes craintes s'étaient dissipées et depuis ce moment, malgré ma faiblesse, je me sens bien heureuse, car le sang de Jésus-Christ me purifie de tout péché et il m'a été donné de le croire.

Ce ne fut que plusieurs mois après que Mathilde communiqua à son institutrice le rêve qu'elle avait fait ; celle-ci s'était aperçue d'un changement notable dans la conduite de cette chère enfant, mais elle attendit que son élève lui ouvrit son cœur ; elle la savait heureuse et en bénissait Dieu. La petite Florence reçut aussi beaucoup de bien du récit de ce songe ; elle désirait aimer le Sauveur et faisait tous ses efforts pour réprimer ses mauvais penchants, car, disait-elle, lorsque je

désobéis ou que je me fâche, le Seigneur Jésus en est affligé et je désire lui plaire en toutes choses.

Mathilde eut beaucoup de persécutions à souffrir de la part de ses parents et la patience, avec laquelle elle les endura, les irrita toujours davantage, ainsi que sa persévérance journalière à parler de l'amour ineffable de Christ.

Mlle Simon eut aussi avec eux quelques conversations sérieuses qui, par la grâce de Dieu, eurent de bons effets pour Mme Nilson ; mais son mari, tout en persistant dans son incrédulité, ne put s'empêcher de reconnaître combien ses enfants étaient changés et il en témoigna toute sa reconnaissance à Mlle S. car il croyait que c'était d'elle que le changement venait, ne sachant pas remonter à la source de toute grâce excellente et de tout don parfait.

Peu après la conversion de Mathilde, Mlle S. fut rappelée dans son pays ; ce fut une vive affliction pour la pauvre enfant de se séparer de son institutrice bien-aimée, car elle sentait qu'elle n'aurait plus personne pour lui parler de Jésus et pour sympathiser avec ses affections nouvelles. Mlle S. était aussi bien peinée de laisser sa chère jeune élève à des personnes étrangères à l'amour du Seigneur ; mais elle avait l'assurance que ce puissant et tendre Ami la protégerait et serait son tout.

« Oh ! Mlle, dit Mathilde à sa gouvernante, la veille de son départ, je vous aime tendrement, mais j'aime encore mieux le Seigneur Jésus ; priez pour moi, mais ne craignez rien, car j'ai au dedans de moi le témoignage de Dieu ; priez aussi, s'il vous plaît, chaque

jour pour ma sœur et mes parents ; je prierai aussi et j'espère que Dieu voudra bien nous exaucer.

Mlle S. a été remplacée auprès de Mathilde et Florence par une gouvernante mondaine, de sorte que les chères enfants sont entourées de séductions ; mais Dieu est puissant pour les garder. Ainsi donc, chers lecteurs, que tous ceux d'entre vous qui connaissent le Seigneur pensent à ces jeunes sœurs devant Lui ; ensemble prions-le de les bénir et de révéler les trésors de sa grâce à leurs parents :

Veuille écouter, Seigneur, notre faible prière,
 Veuille de Mathilda bénir le pauvre père,
 Et que sa mère aussi soit conduite par toi
 A chercher son salut dans ton nom par la foi.
 Oh ! que bientôt sa sœur, Berger tendre et fidèle,
 Soit un de tes agneaux pour la vie éternelle ;
 Que le père, la mère et les deux chers enfants
 Soient tous de ton amour rendus participants.



Sept cousins dans le ciel.

Il y a quelque temps, le directeur d'une école du Dimanche s'adressant aux enfants, leur demandait, au sujet d'une hymne qu'ils avaient chantée : « Pour qui est le royaume des cieux ? » — point de réponse : Il lut alors une portion du XXIII^{me} chapitre de Luc, où il est parlé de Jésus suspendu à la croix entre les deux brigands, et revenant à sa question, il expliqua que c'était pour les pécheurs qui croyaient au Seigneur Jésus-Christ. Quand l'école fut terminée, un petit garçon vint vers un des maîtres, et dit : « Maître, j'ai sept petits cousins dans le ciel. — Quoi ! sept ? » répéta le maître. — Oui, monsieur, dit le petit garçon, et j'espère les y joindre bientôt. »





Le plus puissant de tous les Orientaux.

Qui était-il? demande quelqu'un de mes jeunes lecteurs qui ne possède pas depuis longtemps une Bible

ou qui ne l'a pas lue aussi diligemment que d'autres de ses camarades, lesquels sont prêts à répondre : C'est de Job que parle ainsi la Bible. Et qui était Job ? Que signifie cette qualification du plus puissant de tous les Orientaux, qui lui est donnée ? et que nous est-il dit d'autre à son endroit ? Cherchons au livre de Job pour trouver des réponses à ces questions et à toutes les autres qu'on peut faire sur lui. En premier lieu, quant au livre de Job que plusieurs supposent avoir été le premier livre de l'Écriture qui fut écrit. La longévité de Job ; le culte du soleil et de la lune étant la seule idolâtrie qui y soit mentionnée ; l'absence de toute allusion directe à la loi de Moïse, ou aux voies de Dieu envers Israël ; en outre, des considérations sur la langue dans laquelle il fut écrit, ont conduit à cette impression. Quant à celui que Dieu employa pour l'écrire, quelques-uns pensent que c'est Job lui-même, à part la fin ; d'autres que c'est Elihu ; d'autres enfin que Moïse en est l'auteur. Mais, quel que puisse avoir été l'instrument humain, il fut indubitablement inspiré de Dieu et forme une partie, et peut-être la plus ancienne, de sa Parole.

Le livre s'ouvre par des détails historiques sur Job, son nom, le pays de sa naissance et son caractère. Ce dernier est décrit d'une manière vraiment remarquable : « Et cet homme était intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. » Nul ne pourrait répondre à cette description, si ce n'est par la grâce de Dieu. Par nature, « il n'y a personne qui ait de l'intelligence ; il n'y a personne qui recherche Dieu. La crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux. » Sans doute, puisque Job était un homme qui « craignait

Dieu et se détournait du mal, » il n'était plus dans son état naturel, mais il avait été amené par Dieu à une connaissance de Lui véritable et salutaire. La connaissance de Dieu n'avait pas encore disparu parmi les descendants de Noé, et Job semble avoir été un de ceux en qui elle se trouvait, non en paroles seulement, mais en puissance. Il avait une nombreuse famille d'enfants adultes, sept fils et trois filles. Comme c'est encore le cas dans beaucoup de contrées de l'Orient, la richesse d'un homme se calculait alors par le nombre de ses troupeaux de gros et de menu bétail; et sous ce rapport, Job était vraiment un homme riche. C'est relativement à cela, qu'il est représenté comme le plus puissant de tous les Orientaux.

Ses fils, ce semble, étaient mariés et pères de famille, et vivaient entre eux dans de bons termes, se visitant les uns les autres. Ce que l'historien en rapporte n'a rien de défavorable, quand il dit à l'occasion de ces visites : « ils envoyaient convier leurs trois sœurs pour manger et boire avec eux. » Il paraît que Job n'assistait pas à ces festins, mais sachant ce que l'on peut attendre des cœurs d'êtres déchus, il offrait des holocaustes en faveur de ses fils, espérant par là détourner des jugements, auxquels ils pouvaient s'être exposés. « Et Job, nous est-il dit, en usait toujours ainsi. »

Mais tandis que le patriarche et ses enfants menaient cette vie paisible, prospère et pieuse, il y avait des yeux envieux qui le surveillaient avec de méchantes intentions. C'est un fait solennel, qui concerne tous les hommes, qu'il y a des armées d'êtres spirituels, invisibles aux yeux de chair et de sang, qui ont affaire avec les actions humaines. Les bons anges sont des esprits

administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ; et les anges déchus, dont Satan est le chef, cherchent continuellement à nous nuire. Mais il est bon de nous souvenir que leur pouvoir est limité et que même ce qu'ils font est sous le contrôle de Dieu, qui gouverne absolument toutes choses. Les bons anges sont appelés dans plus d'un passage « les fils de Dieu ; » et ici nous lisons : « Or il arriva un jour, que les fils de Dieu vinrent se présenter devant l'Éternel, et que Satan aussi entra parmi eux. » Il ne nous est pas dit si ce rassemblement avait lieu sur la terre ou dans les cieux. La réponse de Satan à la question qui lui est adressée peut faire supposer qu'il n'était plus sur la terre lorsqu'il parlait ainsi. Voici cette question : « D'où viens-tu ? » et voici la réponse : « Je viens de courir çà et là par la terre, et de m'y promener. » L'Éternel demande alors à Satan : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal ? » Alors Satan accuse Job de motifs intéressés pour craindre et servir Dieu. Il insinue que la piété du patriarche peut fleurir tant que le soleil de la prospérité brille sur lui, mais que sous le nuage de l'adversité elle se flétrirait bientôt. L'Éternel répond que tout ce qui appartient à Job est au pouvoir de Satan, seulement il ne doit point mettre la main sur sa personne. Il peut sembler étrange que Satan eût la permission d'exercer un tel pouvoir contre les serviteurs de Dieu, mais quelle grâce que de savoir, d'après la parole de Dieu, que, s'il existe un tel ennemi constamment occupé à comploter contre nous et à chercher à nous perdre, la puissance de Dieu

limite et arrête ses efforts. En effet, nous savons, par les dernières portions de l'Écriture, que les croyants en Christ sont délivrés de la puissance des ténèbres et transportés au royaume du Fils de son amour. Il est vrai que nous avons encore besoin d'être gardés de ses ruses. Il est toujours « l'accusateur des frères; » il est toujours le diable, notre « adversaire tournant autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Mais quelle grâce de n'être plus ses esclaves, « pris par lui pour faire sa volonté, » et d'avoir, comme croyants en Jésus, l'assurance que dans peu « le Dieu de paix brisera Satan sous nos pieds. » Mais retournons à l'histoire de notre patriarche.

Quelque temps après ces événements invisibles, que l'inspiration seule pouvait nous faire connaître, les fils et filles de Job mangeaient et buvaient un jour dans la maison de leur frère aîné, lorsqu'un messenger vint à leur père, apportant la nouvelle que ses bœufs labouraient et que les ânesses paissaient, lorsque ceux de Séba tombèrent sur eux et les emmenèrent. « Oui, » dit le messenger, « ils ont frappé les serviteurs au tranchant de l'épée; et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Ce lugubre message est à peine délivré qu'un second messenger apporte la nouvelle qu'un grand feu tombé du ciel (peut-être la foudre) avait consumé les brebis et les serviteurs; « et, dit-il, je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Comme il parlait encore, un troisième arriva et dit que les Caldéens, rangés en trois bandes, s'étaient jetés sur les chameaux, les avaient pris, et avaient frappé les serviteurs au tranchant de l'épée, puis il fait, pour la troisième fois, entendre aux oreilles de Job ces effrayantes paroles :

« et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Ses lèvres remuaient encore qu'un quatrième, avec un message plus sinistre encore, raconta qu'un grand vent s'était levé de delà le désert, avait heurté contre la maison qui était tombée sur les enfants de Job rassemblés là, qui avaient tous péri, « et, dit-il encore, je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » C'étaient assez de calamités pour accabler complètement la plupart des hommes. Plusieurs de ces derniers sont tombés morts à la réception de nouvelles beaucoup moins fâcheuses qu'aucune de celles-là. Mais ayant entendu tous les quatre, et sachant que bœufs, ânes, brebis, chameaux, serviteurs, et même enfants, tout était perdu, « Job se leva, et déchira son manteau, et rasa sa tête, et se jetant par terre, se prosterna, et dit : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et nu je retournerai là. L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté : le nom de l'Eternel soit béni ! » Heureux homme ! qui, lorsqu'il avait perdu tout ce qu'il possédait, pouvait remercier Dieu d'en avoir eu la jouissance comme d'un prêt, et qui bénit encore le nom de l'Eternel. « En tout cela, nous est-il dit, Job ne pécha point, et il n'attribua rien à Dieu d'indigne de lui. »

Mais les épreuves du patriarche n'étaient pas encore à leur terme. Nous sommes, une seconde fois, introduits derrière la scène, pour être témoins auriculaires d'une nouvelle conversation dont Job est le sujet. Accusateur infatigable, Satan, mêlé parmi les fils de Dieu, se présente devant l'Eternel, venant encore « de courir çà et là par la terre et de s'y promener. » Il est de nouveau interrogé au sujet de Job, dont l'Eternel reconnaît l'inébranlable intégrité, au milieu de toutes ses

douloureuses afflictions. Satan prétend que l'épreuve n'est pas suffisante, tant que Job lui-même n'en a pas été atteint. « Et l'Eternel dit à Satan : Voici, il est en ta main ; seulement ne touche point à sa vie. » Et comment Satan profita-t-il de cette permission qu'il avait d'affliger le serviteur de Dieu ? « Ainsi Satan sortit de devant l'Eternel, et frappa Job d'un ulcère malin depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Et Job prit un têt pour s'en gratter ; et il était assis sur les cendres. » Voyez maintenant « le plus puissant de tous les Orientaux. » Privé de tout, couvert d'ulcères de la tête aux pieds, assis sur les cendres et se grattant avec un débris de poterie. Est-il toujours patient et soumis ? Sa femme même devient un tentateur pour lui, et l'engage à bénir (ou à maudire) Dieu et à mourir ; mais Job lui reprochant sa folie, demande avec douceur : « Quoi ! nous recevrons de Dieu les biens, et nous n'en recevrons pas les maux ! En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres. » Par la grâce de Dieu, Satan fut confondu et ses accusations furent trouvées complètement fausses, tandis que Job obtient du renom pour sa patience, comme le témoigne plus tard la Parole de Dieu : « Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur. » C'est ce que l'apôtre Jacques, inspiré, écrivait bien des siècles après Job.

Mes lecteurs disent peut-être : Oui, en effet, nous avons entendu parler de la patience de Job, mais que signifient ces mots : « la fin du Seigneur ? » Question des plus importantes. Si l'histoire de Job se fût terminée au point où nous en sommes parvenus, nous aurions tous pu penser que Job était un des hommes les

plus patients, et Job aurait pu penser cela de lui-même. Le Seigneur avait une « fin » ou un but, en permettant que Job fût ainsi affligé : c'était de faire voir à Job le mal caché dans son cœur, auquel il n'avait pas encore fait attention. Tant qu'il fut seul, il supporta tout le poids de son affliction ; mais lorsque ses amis vinrent pour le consoler, et se tinrent assis auprès de lui pendant sept jours, dans une silencieuse angoisse, Job se laissa aller au plus complet abattement, et maudit le jour qui l'avait vu naître. D'aigres débats suivirent entre lui et ses amis, qui ne comprenaient pas le cas de Job. Ils l'accusaient d'hypocrisie, par l'idée que nul homme dont la profession de piété était sincère, ne pouvait être affligé comme il l'était. Job, dans la conscience de son intégrité, répliqua avec indignation, et en se défendant contre les accusations de ses amis, il dit bien des choses dures contre Dieu. La propre justification est un terrain dangereux pour chacun, d'où nous glissons facilement dans la propre exaltation, en nous glorifiant devant Dieu de quelque prétendue bonté en nous. Lisez le trentième et le trente-et-unième chapitres, et vous verrez comment Job était tombé dans ce piège. Le Psalmiste fait cette demande : « N'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi » (CXLIII, 2) ; mais Job dit : « Oh ! s'il y avait quelqu'un qui voulût m'entendre ! Tout mon désir est que le Tout-Puissant me réponde, et que ma partie adverse fasse un écrit contre moi : si je ne le porte sur mon épaule, et si je ne l'attache comme une couronne ; je lui raconterais tous mes pas ; je m'approcherais de lui comme d'un prince » (XXXI, 35-37).

Les trois amis de Job ne répondent rien à ce discours final ; mais Elihu commence à lui parler dans un esprit tout différent ; Job ne lui répondit rien. Job ayant fermé la bouche à ses trois amis, et Elihu ayant fermé la bouche à Job, l'Éternel lui parla du milieu d'un tourbillon. Il le renvoie aux manifestations variées de sa puissance dans la nature et ne s'arrête que lorsque Job répond : « Je sais que tu peux tout, et qu'on ne te saurait empêcher de faire ce que tu penses » (XLII, 2). Il reconnaît avoir parlé de choses qu'il ne comprenait pas — de choses trop merveilleuses pour lui, auxquelles il ne connaissait rien ; puis il dit : « J'avais ouï de mes oreilles parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre » (vers. 5, 6). L'histoire de Job commence par le témoignage qui lui est rendu, qu'il est un homme parfait et droit ; elle se termine par sa propre déclaration qu'il a horreur de lui-même et se repent sur la poudre et sur la cendre. Alors le Seigneur le justifie des accusations de ses trois amis, auxquels il ordonne d'offrir des holocaustes pour eux-mêmes, pendant que Job priera pour eux ; « car certainement j'exaucerai sa prière, » dit l'Éternel. « La fin du Seigneur » étant ainsi accomplie en son serviteur qui avait appris combien il était vil et mauvais, Dieu montra les richesses de sa grâce en bénissant le dernier état de Job plus que le premier. En quittant la lecture de ce livre, pensons non pas tant à la patience de Job, mais beaucoup plus à ceci, savoir : que « le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde » (Jacq. V, 11).

Que ce soit réellement là l'impression laissée sur

tous nos esprits par cette histoire, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ. Amen.

QUESTIONS SUR « LE PLUS PUISSANT DE TOUS
LES ORIENTAUX. »

1. Qu'est-ce que quelques auteurs supposent sur le livre de Job?
2. Sur quoi s'appuie-t-on pour penser ainsi?
3. Que pouvons-nous conclure de la description donnée du caractère de Job?
4. Quelle preuve donna-t-il de sa pieuse sollicitude comme père?
5. Quels sont les êtres invisibles qui nous servent et cherchent à nous faire du bien?
6. Quels sont ceux qui cherchent à nous nuire et quel est leur chef?
7. Qu'est-ce qui devrait nous consoler, eu égard à ce fait solennel?
8. Qui commença l'entretien sur Job?
9. Qu'obtint Satan, et avec quelle limite?
10. Qu'est-ce que le Nouveau Testament fait connaître quant aux chrétiens?
11. De quoi avons-nous besoin de nous garder?
12. Combien de calamités Satan fit-il tomber sur Job dans la première partie de l'épreuve?
13. Quels furent les instruments qu'il employa?
14. Avec quel résultat sur Job lui-même?
15. Qu'est-ce qui provoqua une seconde série de maux plus graves encore sur Job?
16. Quelle nouvelle affliction Satan amena-t-il sur Job?
17. Quelle question remarquable fit Job dans ces circonstances?
18. Qu'aurions-nous pu penser, si l'histoire de Job se fût terminée là?

19. Quel était le dessein de Dieu, en permettant que son serviteur fût ainsi éprouvé ?
20. Quel était le mal qui devait être mis en évidence ?
21. Qui ferma la bouche à Job ?
22. Comment fut-il alors amené à la repentance et à l'horreur de lui-même ?
23. Lorsqu'il cessa de se justifier, qui devint son défenseur ?
24. Avec quelle impression pouvons-nous laisser la lecture de ce livre ?



Comment faut-il étudier la Bible ?

(Suite et fin de la page 215.)

Ecrire selon soi-même des portions de l'Écriture. — Lisez ou plutôt étudiez à fond quelque portion de l'Écriture, puis écrivez-en la substance dans votre propre style. Peut-être pourrai-je mieux me faire comprendre, en répétant le dialogue suivant. Je suppose que c'est un dimanche soir : la famille va sortir à l'exception d'un fils, garçon de quatorze ans, qui a dû rester à la maison.

— Que ferai-je ce soir ? demande le fils.

— Qu'aimerais-tu faire ?

— Je ne sais pas. Je vais être seul toute la soirée, et je désire faire quelque chose pour employer mon temps.

Le père cherche le 5^e chapitre de Luc et dit :

— Prends ce chapitre, lis-en les onze premiers versets, et forme-toi une conception claire et distincte de toute la scène, comme si tu en avais été témoin. Puis décris tout ce récit dans ton propre style. Aie soin d'écrire *entièrement dans ton style.*

— Ne dois-je pas du tout employer le langage de la Bible ?

— Non. Tu as deux choses distinctes à faire. D'abord, lis le récit attentivement et en entier, afin de former dans ton esprit une peinture nette du tout. Essaie de *la voir*, aussi clairement que si tu avais été sur le rivage à regarder tout ce qui se passait. Puis ferme ta Bible et écris *ton propre récit de tout cela*, comme si tu m'écrivais une lettre où tu décrirais quelque chose que tu aurais vu toi-même.

Maintenant, supposé que le garçon se mette à cette tâche de la manière décrite ci-dessus, avec quel plus vif intérêt que d'habitude il lira ce passage ! Il le sondera soigneusement, il en examinera toutes les circonstances en détail, et il notera maints points intéressants qui autrement lui auraient échappé.

Une fois, en semblables circonstances, je demandais à un jeune garçon de répéter par écrit ce passage ; il n'était pas depuis cinq minutes à l'ouvrage, qu'il vint me faire une question dont, je présume, des centaines de mes lecteurs n'auraient jamais eu l'idée, quoique, sans doute, ils aient tous lu et relu ce passage. La difficulté proposée était celle-ci :

« Dans le second verset, il est dit que les pêcheurs étaient *sortis de leurs nacelles*, et lavaient leurs filets ; mais, au troisième, Christ entre dans l'une de ces nacelles et demande à Simon de s'éloigner un peu du rivage ; ce qui fait penser que Simon était *dans sa nacelle*. »

Comme il était vraisemblable, d'après cette question, qu'il lisait la Bible avec intelligence, et non pas simplement en répétant une fois de plus des mots bien

connus, au moyen desquels les détails de ce récit sont décrits. Après un peu de réflexion, il comprit que *Simon* pouvait être resté dans la nacelle, tandis que les pêcheurs en général étaient descendus sur la rive; ou peut-être s'était-il tenu assez près pour être à portée des paroles que lui adressa le Sauveur. La difficulté s'évanouit en un instant. Mais comme il n'est que trop fréquent, en lisant sa Bible d'une manière insouciant et nonchalante, difficulté et solution auraient passé inaperçues.

Ce qui suit est la description qui fut faite dans cette occasion. Je la copie sans altération, afin que mes lecteurs puissent voir par ce spécimen, à quel degré de succès on peut espérer d'arriver :

« Une fois que Jésus se tenait sur le bord d'un lac, appelé de *Génézareth*, une grande foule s'amassa autour de lui, pour qu'il leur adressât la parole. Il vit près du rivage deux nacelles, mais les pêcheurs en étaient descendus pour laver leurs filets. Il entra dans une d'elles, qui appartenait à *Simon*, auquel il demanda de la mener un peu plus avant, et, du haut du pont, il parla au peuple. Lorsqu'il eut fini, il dit à *Simon* d'aller en pleine mer et de lâcher les filets pour pêcher. Et *Simon* lui dit : « Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; toutefois, puisque tu le désires, nous lâcherons encore une fois nos filets. » Ce qu'ayant fait, il prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompaient, et il y avait tant de poissons que les deux nacelles en étaient pleines, et qu'elles commencèrent à enfoncer. *Simon* et ceux qui étaient avec lui furent si étonnés d'avoir pris tant de poissons cette fois, tandis qu'ils avaient travaillé toute la nuit et n'a-

vaient rien pris, que (« il se jeta aux genoux de Jésus, en lui disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur »). Les compagnons de Simon, Jacques et Jean, en furent tout aussi surpris; et quand ils eurent amené leurs nacelles à terre, ils quittèrent tout et suivirent Jésus. »

Ce qui est entre parenthèses est le langage de l'Écriture. Le garçon dit qu'il ne pouvait pas exprimer cette idée d'une autre manière, et il adopta cette méthode pour indiquer que le langage de la Bible était conservé dans cette phrase.

J'ai obtenu aussi plusieurs autres spécimens du même genre, écrits par des personnes de tout âge et de divers degrés d'instruction. C'est le cas pour l'article qu'on va lire et pour le précédent. Ils feront d'autant plus clairement voir que cet exercice est adapté à tout âge et à toute capacité :

« L'histoire de Micah. »

» Une femme appartenant à l'une des tribus d'Israël, par une fausse vue de religion, résolut de se procurer quelques images pour le culte de sa maison, en ayant l'intention de consacrer son fils pour y agir comme sacrificateur. En conséquence, elle dédia au Seigneur la somme qu'il lui fallait pour faire les images et la mit à part dans ce but. Cet argent lui fut volé par Micah, le fils même, en faveur duquel surtout elle avait formé ce plan. En découvrant qu'on lui avait enlevé l'argent, elle fut furieuse et prononça, son fils l'entendant, les plus violentes imprécations contre le voleur sacrilège. Cela effraya tellement Micah, qu'il avoua son crime et rendit l'argent à sa mère. La joie de celle-ci fut très-

grande en recouvrant son trésor. Elle dit à son fils à quoi elle le destinait et, en conséquence, ils se procurèrent les images. Il fut convenu que, au lieu de Micah, un de ses fils servirait de sacrificateur jusqu'à ce qu'une personne plus convenable se présentât. Ce fils fut donc pourvu d'un costume sacerdotal et voué à la sacrifice.

» De cette façon, le culte des idoles alla son train pendant quelque temps jusqu'à ce qu'arrivât un jour chez Micah un Lévite voyageur du nom de Jonathan. Cet homme semblait être hors de service, mais étant de la tribu de Lévi, la tribu mise à part pour les saints offices, Micah, pensant qu'il serait bien de le retenir pour sacrificateur de sa famille, lui fit des propositions dans ce but, en lui offrant pour ses services sa nourriture, des vêtements et une petite somme d'argent par an ; conditions que Jonathan accepta volontiers, et incontinent il fut constitué sacrificateur. »



Trois appartements sous le même toit.

(Suite et fin de la page 256).

Des larmes de joie et de reconnaissance remplissaient les yeux du vieillard. La mère et la fille se tenaient dans une muette émotion, au pied du petit lit. Le voisin Thomas baissait les yeux ; son cœur dur était sensiblement touché. Le petit Paul était tombé dans un doux et restaurant sommeil. La jeune dame l'enveloppa dans une couverture de laine, que, sur son ordre, la domestique avait apportée. Puis avec l'assurance de

sa plus chaude sympathie à leurs difficultés et avec la promesse de s'efforcer de trouver une occupation fixe pour le père, elle quitta ces amis, pauvres de biens terrestres, mais riches en foi.

N'étaient-ils pas heureux, ces disciples de Jésus? Oui, c'est ce qu'attestaient les larmes de ceux qui tombèrent alors à genoux pour offrir un sacrifice de louanges au Seigneur qui les avait délivrés de l'affliction; et le regard serein et heureux avec lequel la jeune dame retourna chez elle attestait également que son cœur goûtait le beau privilège de pouvoir alléger les besoins des enfants de Dieu. Oui, ils étaient heureux, très-heureux. En effet, il y a pour le chrétien des temps où il a comme des avant-goûts de la douceur qui se trouve dans ces puissantes paroles : «Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

Mais au premier étage, les enfants de ce monde dansèrent et se réjouirent jusqu'après minuit. Etaient-ils heureux eux aussi, véritablement heureux? Ah! «le monde passe avec sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.»

4. Au premier étage, huit jours plus tard.

Le lendemain du bal Lina se plaignit de mal de tête et de lassitude dans tous les membres. D'abord, personne n'attacha de l'importance à ses plaintes; chacun n'y voyait qu'un malaise passager, suite naturelle de la danse passionnée de la veille. Mais le jour suivant, la maladie s'aggrava visiblement et bientôt se montrèrent des symptômes qui donnèrent lieu aux plus grandes appréhensions. Echauffée par la danse, elle s'était imprudemment exposée à l'air froid de la nuit, ce qui avait

provoqué une inflammation de poitrine. Naturellement on fit appeler en toute hâte les plus habiles médecins de la ville ; mais malgré tous les soins, la maladie faisait d'effrayants et de rapides progrès. La pauvre Anna, accablée de chagrin, ne bougeait pas d'auprès de sa sœur, et fit les premiers jours tout ce qui était en son pouvoir pour distraire la malade. Mais enfin tous ses efforts furent inutiles.

La malheureuse mère ne savait comment consoler sa pauvre enfant. Elle imaginait tout ce qu'on peut se procurer avec de l'argent pour dissiper l'inquiétude de la jeune patiente ; mais tout était vain. Rien ne calmait l'effroyable angoisse du cœur. Hélas ! que pourrait donner l'homme pour la rançon de son âme ? Enfin Madame C. s'abandonna tellement à sa douleur qu'elle s'enferma dans sa chambre et se considéra comme la victime d'un sort dur et cruel.

Ainsi s'écoulèrent de sombres et terribles jours jusqu'à ce qu'enfin les regards sérieux et pensifs du médecin anéantirent les dernières lueurs d'espérance et que les larmes abondantes des assistants n'annoncèrent que trop à la jeune malade l'arrêt d'une mort inévitable. Un muet désespoir se peignait sur ses pâles traits. Ah ! si dans ce moment, elle eût pu obtenir la paix, la joie et le bonheur du petit malade de la mansarde, certainement elle se serait empressée d'échanger toute sa fortune avec la chambre froide et le misérable grabat.

Un matin qu'Anna soignait tendrement sa sœur et suivait ses regards errants, ses yeux tombèrent involontairement sur un volume joliment relié, qui occupait la place la moins en vue de la bibliothèque ; c'était

la Bible — le présent d'Emilie. Saisie d'une pensée subite, elle se leva, et comme sa mère entraît au même instant, elle lui murmura à l'oreille :

— Maman, ne serait-il pas bien que notre cousine Emilie fût ici? Je crois qu'elle nous serait en consolation.

Lina entendant et comprenant ces paroles, s'écria aussitôt d'une voix entrecoupée :

— Non, non ; je ne veux pas la voir.

Le lendemain fut son dernier jour. Pour la vingtième fois au moins, Emilie entra dans l'antichambre, afin de s'informer de l'état de la jeune mourante. Jusqu'alors elle avait vainement nourri la secrète espérance d'obtenir la permission de voir et d'entretenir encore une fois la pauvre jeune fille. Pas une seule fois, un désir de la recevoir n'avait été exprimé ni par la malade, ni par ses alentours. Dans les premiers jours de la maladie, elle avait même hasardé d'écrire quelques lignes à Lina ; mais celle-ci, après avoir lu le contenu de ce billet, l'avait froissé dans ses mains, toute indignée que quelqu'un eût la hardiesse de lui parler de l'état de son âme. Ainsi toute tentative d'arriver à elle échoua et tous les efforts de son amour chrétien furent rebutés. Au jour dont nous parlons lorsqu'elle arriva, ayant trouvé la porte de la chambre de la malade entr'ouverte, elle prit courage et entra sans se faire annoncer, et les personnes qui soignaient constamment la malade, accablées de douleur et de fatigue, n'essayèrent pas de la renvoyer. Lina, dans un état d'engourdissement, ne paraissait rien remarquer de ce qui se passait autour d'elle. Madame C., ployant sous son angoisse, s'était retirée dans sa

chambre. Anna fit signe à la visiteuse de prendre place à côté du lit de la malade. Suivit un pénible silence de quelques instants, puis Lina ouvrit ses yeux tout grands et murmura :

— Oh ! mourir ! — je sens — je dois mourir !

Une longue pause suivit. — Puis ses lèvres décolorées murmurèrent de nouveau :

— Ah ! c'est terrible de mourir ! — terrible ! —

— Regarde à Jésus ! s'écria Emilie de sa voix la plus sympathique. Lui seul peut te sauver dans cette heure solennelle.

L'œil inquiet de la mourante parcourut la chambre, puis s'arrêta fixement sur celle qui venait de parler.

— Non, non, s'écria-t-elle enfin avec douleur.

— La Bible dit que...

— Non, non, ne me parle pas de ce livre !

— Pauvre enfant ! La Bible est la Parole de Dieu et elle est riche en consolation.

— Pas pour moi ; non — pas — pour moi.

— Pourquoi pas pour toi ?

— Parce que je l'ai méprisée.

— Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché.

— Non — non — c'est trop tard.

— Oh ! non, il y a encore grâce à la onzième heure. Regarde à Jésus, chère Lina ! — vas à Lui ; Il est tout disposé à te sauver et à te pardonner tous tes péchés. Il mourut sur la croix pour les pécheurs. Crois en Lui et tu seras sauvée.

— Non, non ; je ne puis pas ; il est trop tard. Je ne veux plus en entendre parler. Va, laisse-moi ; laisse-moi tranquille.

En disant cela, les traits pâles de l'infortunée prirent

une expression de désespoir effrayante à voir. Emilie quitta la chambre en pleurant. Quelques minutes après la malade retombait dans un assoupissement — dont elle ne se réveilla plus.

Dès lors la mère ne fit plus mention de son enfant décédée. — Anna n'osait pas prononcer le nom de la pauvre Lina ; car sa mort pleine d'angoisses avait laissé une image trop effrayante d'une vie, vouée à ce monde et à ses plaisirs.

Maintenant, mes jeunes lecteurs, à qui ressemblez-vous ? Aimez-vous et goûtez-vous avec insouciance les choses vaines et passagères de ce monde, comme la riche mais malheureuse Lina ; ou bien recherchez-vous les choses célestes comme le pauvre malade, mais heureux Paul ? Oh ! qu'aucun de vous ne méprise ou ne néglige ce livre, qui est ici-bas le plus précieux de tous les biens ; et sur la valeur duquel le lit de mort de ce pauvre enfant nous a parlé bien éloquemment !

Êtes-vous riches ? Oh ! alors ne placez pas votre confiance sur l'instabilité des richesses. La figure de ce monde passe. Êtes-vous pauvres ? Oh ! alors souvenez-vous que celui qui possède Jésus-Christ est riche, même dans la plus grande indigence, riche en paix dans cette vie, riche en consolation dans la mort et riche en bonheur et en gloire dans le ciel.



TABLE DES MATIÈRES.

	pages
Le jeune berger	1
Une bien triste catastrophe	9
Confiance en Dieu	11
Pour les parents et pour les enfants.	12
La trappe de l'épi de blé	13
Encore une année écoulée.	16
Comment Dieu aide les siens	21
Point d'autre nom	25
Mario ou extraits de l'histoire morale d'une jeune fille (<i>fin</i>)	26 64
Le matin	53
La harpe de David et la fronde de David	57
Qui ne voudrait essayer ?	47
David et son ami	49
La valeur d'un sou	58
Foi et défiance	60
Confiance en Jésus, ou la petite Marie	73
David et son beau-père	76
Dia-Ogot	85 109 152
La veuve de Naïn	91
Ne crains pas	95
Demande et réponse	96
David dans la caverne	97
Couronnes dans le pays de la promesse.	107
Deux petites filles de Fidji	108
La jeune Juive	114
Le petit François à la venue du Seigneur	116
Sir Philippe Sydney	121
Le bracelet de diamant.	123

	pages
Le riche Carmélite	158
Les montagnes de Guilboah	145
La colère à venir	154
Mon frère ; ou le substitut.	157
Le soldat mourant	159 187
Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pé- cheurs	165
L'instrument brisé	167
Un mahométan converti	169
Comment faut-il étudier la Bible?	175 208 275
L'heureux choix	179
La première période du règne de David	180
Caïn et Abel	193
Les derniers jours du roi David	196
Je viens bientôt.	202
Plus blanc que la neige	204
Abandon de tout pour Christ	205 228
Trois appartements sous le même toit	215 231 253 279
L'amour d'une mère ou Ritspa et ses fils	217
Crois-tu au Seigneur Jésus?	238
Le doux chantre d'Israël	241
Une conversion remarquable	257
Sept cousins dans le ciel	264
Le plus puissant des Orientaux	265

Poésies.

Cantique d'un père pour sa petite fille	48
Pense à ta fin	118
A un petit enfant	168
Le rosier imprévoyant (<i>fable</i>)	224

